



La réalité peut-elle être débarrassée des fictions qui la constituent ? La production de l'œuvre et celle de l'objet de la recherche sont-elles identiques ? Peut-on admettre que la méthode de l'art implique une composition entre savoir et ignorance ?

François Deck, artiste consultant, 2009

PARTIE IV :
LES PREMIERS PAS (2004-2007)

Chapitre I : L'enquête sur le thème de la propreté (2004-05)

Ce chapitre exposera tout d'abord la méthode socianalytique, mise en œuvre dans la réalisation des trois enquêtes formant les « terrains » de la recherche¹⁶⁵. Il présentera ensuite la première d'entre elles portant sur le thème de la « propreté des espaces publics ».

Les chapitres suivants décriront les trois premières étapes de recherche théorique, portant sur les résultats de l'enquête : l'élaboration du schéma de synthèse de l'enquête (Chapitre II, p. 184) ; l'étude des résultats, entamant la démarche de « problématisation du sens » (Chapitre III, p. 214) ; les premières découvertes qui poseront les bases de la création du *Modèle méta* (Chapitre VI, p. 292). Les projets d'intervention élaborés sur les bases de ces recherches seront présentés à la fin de ce chapitre (cf. VI.E - p.340).

Le chapitre IV sera consacré à un exposé des acquis des premiers apprentissages (p. 280).

I.A - La présentation du dispositif socianalytique

I.A.1. Un dispositif de formation-action

Patrice Ville, maître de conférences en sciences de l'éducation et spécialiste des interventions socianalytiques, avait mis en place depuis plusieurs années, des sessions de formation à l'entretien non-directif et à l'analyse de contenu, destinées aux étudiants de Master. Ceux-ci convenaient d'un thème de recherche et réalisaient des entretiens avec des étudiants de l'université ou des personnes de leur entourage.

J'avais participé à l'une de ces sessions, au cours de ma première année de formation, Patrice Ville ouvrant ses cours aux étudiants du DESS d'ethnométhodologie. Il avait évoqué l'idée de réaliser une enquête en situation de

¹⁶⁵ Voir la présentation des enquêtes (Partie I, p. 35).

commande réelle. A la suite des premières investigations sur le thème de « La propreté des espaces publics », que j'ai menées durant un stage effectué auprès des sociologues du « Secteur des études locales » de la ville de Saint-Denis, j'ai proposé à ces derniers de formuler la commande de la prochaine enquête.

C'est ainsi que la première expérience a été mise en place et réalisée entre novembre 2004 et février 2005, suivie de deux nouvelles éditions en 2007 et 2009¹⁶⁶. Patrice Ville assurait l'enseignement et la direction des enquêtes. Pour ma part, j'ai occupé des fonctions de chargée d'étude, assurant la logistique des sessions, le recrutement des personnes auditées, la supervision de la réalisation des entretiens et l'accompagnement des étudiants. Je me suis également chargée de l'élaboration du compte-rendu de l'enquête entrant dans la composition du mémoire de DESS.

On trouvera ci-après une présentation succincte de la méthode socianalytique développée par Patrice Ville et Christiane Gilon [Gilon, Ville, 2014] portant sur : la formulation et l'analyse de la commande ; l'élaboration de la « question de lancement » ; les principes de l'entretien non-directif ; la retranscription des entretiens ; les deux phases d'analyse de contenu.

I.A.2. La commande

L'objectif de l'intervention socianalytique n'est pas seulement d'apporter des informations « sur » un sujet donné, mais d'intervenir « dans » une situation qui fait « problème » et qui motive l'appel à des intervenants extérieurs. La notion de commande recouvre un sens particulier qui ne se réduit pas au fait de passer un contrat, le commanditaire n'est pas le seul « donneur d'ordre ». Le principe est d'impliquer dans la commande l'ensemble des acteurs concernés par la situation et de réaliser avec ce collectif toutes les étapes de l'analyse.

La commande consiste à formuler les difficultés présentes, leurs conséquences, et les

¹⁶⁶ Pour mémoire : Deux autres enquêtes ont été réalisées par la suite, dans le cadre de ce dispositif. La seconde, portant sur le thème du « Petit commerce », a été réalisée entre décembre 2007 et mars 2008, pour le compte de deux commerçants de Saint-Denis. La dernière, commandée par la Régie Immobilière de la Ville de Paris (RIVP), portait sur le thème des « Relations de voisinage ». Elle a été réalisée en novembre et décembre 2009, dans un groupe d'immeubles du quartier parisien de la Porte d'Orléans.

objectifs que la résolution des difficultés doit atteindre. Elle n'est pas antérieure à l'intervention, elle en est la première phase. La formulation de la situation entame le processus d'analyse. Elle peut révéler, par exemple, la diversité du vécu de la situation par les différents acteurs, et la diversité de leur définition du « problème ». Le commanditaire est donc le collectif qui détermine les objectifs de l'intervention.

La situation d'enquête, pour le cas des expériences réalisées, ne remplit pas toutes les conditions de l'intervention socianalytique. La commande peut associer un collectif plus large que le seul donneur d'ordre, et les résultats de l'enquête sont restitués aux personnes auditées, mais ces dernières ne sont pas véritablement intégrées au processus d'enquête. Le donneur d'ordre reste maître de l'exploitation des résultats.

La formulation de la commande se déroule sous la forme d'une interview des commanditaires menée par deux enquêteurs, en présence de l'ensemble du groupe d'enquêteurs. L'entretien est mené selon la méthode non-directive, employée pour les entretiens de l'enquête (voir ci-après). Cet entretien, d'une durée de deux heures environ, est enregistré. Il donne lieu à une discussion avec le groupe d'enquêteurs.

Puis le groupe d'enquêteurs procède à l'écoute de l'enregistrement et à son analyse afin de rédiger la « question de lancement », qui sera posée aux personnes auditées.

L'analyse de la commande vise à répondre aux questions suivantes : qui sont les commanditaires, pourquoi souhaitent-ils mener cette enquête, que veulent-ils savoir, dans quel but ? Et enfin, quelle question doit-on poser aux personnes auditées pour obtenir des informations conformes aux objectifs de la commande ? L'échantillon des personnes auditées est constitué à ce stade.

Les circonstances de la commande de chaque enquête sont présentées en détail, en introduction des chapitres qui leur sont consacrés (cf. ci-dessous p. 172 ; et Partie V : p. 380, pour l'enquête sur le « petit commerce », et p. 424, pour l'enquête sur « les relations de voisinage »).

Dans le cas de cette dernière, un épisode délicat est intervenu dans la relation avec le commanditaire. Celui-ci est relaté plus loin (voir : « une négociation délicate », Partie V, p. 431), à titre d'exemple des enjeux de « pouvoir » inhérents à la situation de commande. Parmi les méthodes, permettant aux socianalystes de gérer leur position au cours des interventions, figure celle de « l'analyse différenciatrice des

commandes et des demandes » [Ville, 2001, p. 73] – (Voir : « La relation de l'intervenant et du commanditaire », p. 433).

Une situation intéressante et inédite s'est également produite, à l'occasion de l'entretien de commande de l'enquête : « Art et intervention sociale », réalisée en 2013, au cours d'un atelier-laboratoire du dispositif Idefi-CréaTIC. La commande avait été quelque peu « fabriquée » pour les besoins de l'atelier et ne répondait pas véritablement à une attente de la part de l'artiste qui avait bien voulu tenir le rôle du commanditaire. La sanction fut que l'entretien a tourné court. Le groupe a dû redéfinir le cadre de la commande et organiser un nouvel entretien, dans d'autres conditions. La leçon tirée de ce « ratage » étant que : « *La situation de commande réelle ne tolère pas les agencements artificiels* » [Bodineau, 2014, p.6].

I.A.3. La question de lancement

Elle se compose d'un texte en deux parties, qui sera lu, mot pour mot, aux personnes auditées. La première partie est un préambule (parfois long) qui expose l'origine de l'enquête, sa destination : qui sont les commanditaires, les enquêteurs ; quelles sont les personnes auditées, selon quels critères de choix ; quelles sont les modalités de restitution des résultats. Il s'agit d'installer une « *relation triangulaire : intervieweur, interviewé, commanditaire* » [Gilon, Ville, 2014, p. 87], permettant à la personne auditée de déterminer ce qu'elle exprimera et à l'intervieweur de rester constamment situé dans le cadre de la commande.

La seconde partie contient la question proprement dite : une phrase qui commence généralement par « pouvez-vous me dire... » ou « pouvez-vous m'expliquer... », qui implique directement la personne. Elle se poursuit par des termes qui invitent à l'expression d'un vécu, de ressentis, plutôt qu'à l'expression d'opinions ou de raisonnements intellectuels.

La formulation de cette question est de première importance car elle induit véritablement le contenu des entretiens. Cette induction est assumée, dans la mesure où les propos recueillis ne sont pas considérés comme le point de vue « naturel » des personnes auditées, mais comme leur « réponse » à la question posée ou, plus exactement, comme leur analyse de la problématique qui leur est soumise. La

question est « *la seule induction autorisée en non-directivité* » [p. 86]. Le déroulement de l'entretien ne fera appel à aucune autre question « *externe* » aux propos de la personne audité.

Par ailleurs, la question de lancement s'efforce d'être précise, incisive, volontiers « *dérangante* », de manière à dépasser les approches les plus convenues et les sujets tabous. On pourra se reporter aux commentaires fournis plus loin, à propos de la question de lancement de l'enquête sur « *la propreté* », ainsi qu'à celle de l'enquête « *Art et intervention sociale* », mentionnée ci-dessus¹⁶⁷.

I.A.4. La réalisation des entretiens, la méthode non-directive

Les entretiens sont menés selon l'approche non directive développée par Patrice Ville, qui se situe : « *à la croisée de Carl Rogers et de l'analyse institutionnelle* » [Ville, 2001, p. 26]. Cette méthode consiste à respecter strictement le « *cadre de référence interne* » de l'interlocuteur : « *Entrer dans la lecture qu'un autre fait de la réalité, entrer dans la peau d'un autre, voir par ses yeux* » [Gilon, Ville, p. 84].

Après la lecture de la « *question de lancement* », les interventions de l'enquêteur resteront constamment centrées sur les propos de la personne interviewée, pour l'inviter à préciser, approfondir son raisonnement et la description de ses perceptions. Aucune question « *externe* » à ses propos ne doit être formulée. Tous les sujets abordés seront pris en considération, aucun ne sera déclaré « *hors sujet* ». Les thèmes qui, au premier abord, semblent les plus éloignés du sujet traité, sont ceux qui apportent les éléments de sens que l'analyse cherche à déceler¹⁶⁸.

La « *non-directivité* » signifie ici que la personne « *est libre de construire le parcours et les modalités de la réponse à [la] question de lancement* ». L'enquêteur se place en situation d'ignorance, de « *non-savoir* »: il doit renoncer à son point de vue, pour entrer dans celui de son interlocuteur [p. 86]. Il doit être capable de ne pas

¹⁶⁷ Voir plus loin : (Chapitre III, (p. 222) ; et (Partie VI, p. 551).

¹⁶⁸ Les éléments de « *désordre* » dans la ville, décrits par les entretiens portant sur le thème de la « *propreté/saleté* », semblaient étrangers à la question des « *déchets* », selon le sens courant attribué au mot « *saleté* ». Or, l'analyse réalisée, et les travaux de recherche ultérieurs portant sur les résultats de l'enquête, ont montré que le « *désordre* » est la signification du terme « *saleté* » lui-même. Celui-ci ne qualifie pas des objets (les déchets), il qualifie leur situation (leur présence dans l'espace public) et la valeur attribuée à cette situation, en regard des conventions sociales.

accepter comme tels les propos qui lui paraissent évidents et demander des explications, des précisions. Celles-ci ne sont pas toujours bien perçues, dans la mesure où la caractéristique des évidences socialement partagées est justement le fait de ne pas soulever de question¹⁶⁹.

Cette capacité est un des éléments déterminants de la non-directivité et spécifie la nature particulière des informations recueillies au moyen de cette méthode. Incitées à développer leurs propos, les personnes auditées livrent des définitions très précises des significations qu'elles accordent à la situation concernée.

L'apprentissage de la non-directivité développe l'aptitude à accepter la diversité des visions subjectives d'une situation et à assumer sa propre subjectivité. Il exerce au « changement de regard » que la démarche socianalytique s'efforce d'obtenir.

I.A.5. La retranscription des entretiens

Les enregistrements des entretiens sont retranscrits intégralement et « mot pour mot ». L'usage des logiciels de transcription par reconnaissance vocale permet de réduire le temps de travail nécessaire, mais la mémorisation de l'entretien est moindre. Les consignes données aux étudiants sont précises, à titre d'exemple, je reproduis ci-après, la note adressée aux étudiants, dans le cadre de l'enquête sur le thème des « Relations de voisinage » : « Note aux étudiants - 23/11/09 ».

1) Indications pour la retranscription des entretiens

Retranscription : l'entretien doit être intégralement retranscrit. Rien ne doit être corrigé : ni répétitions, ni lapsus, ni mots incongrus, ni fautes de français, fréquentes à l'oral. Indiquez les hésitations, par des euh...

- Les silences : indiquez entre crochets [silence] pour les plus longs, ceux que vous avez nettement remarqués. Indiquez les interruptions s'il y en a eu.

- Vos interventions apparaissent de la même manière, sans corrections.

¹⁶⁹ Voir l'exemple présenté plus loin (entretien Mr.C. : « Le sens *allant de soi*, l'occultation de la construction du sens », p. 267).

Attitudes : en principe, il n'est pas demandé de préciser les attitudes. Vous pouvez apporter une remarque à ce sujet [entre crochets] si vous avez noté quelque chose de particulier. Un changement d'attitude nette à un moment de l'entretien, une charge émotionnelle plus forte, etc.

Anonymat (rappel) : pas de nom, ni d'adresse sur le texte de l'entretien. Seul votre nom est porté et les renseignements suivants pour la personne : catégorie (RIVP ou locataire), sexe, âge, ancienneté dans la résidence ou dans la fonction. (Je vous donnerai les informations à ajouter pour les locataires).

- Pour distinguer vos interventions de celles de la personne : indiquez vos initiales et une mention pour la personne (Int, des initiales inventées, MrA, ou autre).

- N'indiquez pas les mentions précises permettant d'identifier la personne : lieu de travail, appartenance à des organisations, etc.

- Pas de noms propres, remplacez par « x ».

Présentation (pour l'exemplaire imprimé destiné à l'analyse) : marge à gauche large : 5cm, pour pouvoir porter des indications. A droite 2,5 à 3 cm.

- Interligne double : pour porter des notes entre les lignes. C'est plus facile pour se repérer dans le texte.

- Relisez pour éviter les fautes de frappe et d'orthographe. S'il y en a beaucoup, la lecture est pénible.

Conseils : ne vous y prenez pas au dernier moment. C'est un travail fatiguant. Il vaut mieux faire des coupures que d'être obligé d'y passer de longues heures. C'est souvent très difficile au début. Le rythme est plus rapide avec un peu d'habitude.

I.A.6. La première phase d'analyse

Les entretiens étant retranscrits et imprimés, les enquêteurs se réunissent pour entamer le travail collectif d'analyse

1) Les « catégories » et le « surlignage »

Les différents thèmes contenus dans les entretiens, énoncés de mémoire par les enquêteurs, sont répertoriés et regroupés en 6 à 8 grandes « catégories ». Celles-ci constituent un outil de travail permettant de réaliser l'étape suivante : le « surlignage » du texte de l'entretien.

Les enquêteurs s'organisent en duo, chacun analysant l'entretien qu'il a réalisé et celui de son partenaire. Le travail consiste à identifier les thèmes abordés dans les différentes parties du texte et la « catégorie » correspondante. Le texte est « surligné » à l'aide de la couleur attribuée à chaque « catégorie ». Le but de ce travail est d'entrer dans le contenu de l'entretien de manière rigoureuse et systématique. L'identification des thèmes donne lieu à des débats entre les deux partenaires, qui réalisent un travail d'appropriation du contenu et une première phase d'interprétation. Les couleurs facilitent également le repérage des parties du texte, qui sera utile au cours des étapes ultérieures.

2) La synthèse de l'entretien

Chaque entretien donne lieu à une synthèse d'une dizaine de pages, reprenant la structure de l'entretien et le *verbatim* significatif correspondant. Le but de la synthèse est de faire apparaître les axes principaux du sens des propos exprimés par la personne. C'est en quelque sorte un « condensé du sens ». La synthèse révèle l'angle sous lequel la personne aborde le sujet traité et la manière dont elle construit son raisonnement, comment les éléments qu'elle développe sont reliés entre eux.

La synthèse comprend un portrait et un surnom. Le portrait est destiné à livrer des informations permettant de justifier le point de vue de la personne, son histoire, sa position par rapport au sujet étudié, des événements particuliers, etc. L'attribution d'un surnom permet de respecter la règle d'anonymat et d'établir une distance par rapport à la personne. Il s'agit à ce stade d'un surnom provisoire, qui sera éventuellement modifié durant la phase d'analyse collective. Le surnom représente, non pas la personne elle-même, mais l'axe marquant de son point de vue. Dans la suite du travail, l'évocation du surnom fait venir en mémoire l'ensemble du propos,

ce qui, durant la phase de synthèse de tous les entretiens, permet d'affecter telle ou telle phrase à son auteur et de ne pas l'isoler du contexte qui lui donne son sens.

I.A.7. La seconde phase d'analyse

Analyser le contenu d'entretiens non-directifs pour en tirer une vision synthétique d'une situation, c'est prendre de l'altitude, monter progressivement d'une ligne qui représente le discours des interviewés [...], vers une ligne qui représente le discours que nous tiendrons sur le problème posé [...] [Ville, 2001, p. 125].

La seconde phase d'analyse consiste à synthétiser le sens contenu dans l'ensemble des entretiens. Le principe fondamental de la démarche est de réduire le sens, sans l'« amputer » d'aucune de ses composantes. Il s'agit véritablement de « condenser » le sens, autour de ses principaux axes, et de ses « mots clé ». Durant les séances de travail, Patrice Ville illustre fréquemment la notion de réduction, par l'image du bouillon que l'on fait réduire par ébullition.

Cette phase d'analyse se déroule en présence de l'ensemble du groupe d'enquêteurs. Les duos font l'exposé de leurs synthèses, à tour de rôle. Une prise de note est effectuée sur des panneaux, qui sont affichés sur les murs de la salle de travail. Une discussion s'engage à l'issue de chaque synthèse. La règle d'or est de veiller à respecter strictement les expressions employées par les personnes. Un mot ne doit jamais être remplacé par un autre¹⁷⁰. A tous les stades de l'analyse, l'exactitude du propos est vérifiée. Quand le sens d'une expression est discuté, en relation avec les expressions issues des autres entretiens, la question de savoir qui l'a prononcée et s'il s'agit bien de ces mots-là est constamment posée. Les débats qui ont lieu, à propos de chaque synthèse, font également l'objet d'une prise de note synthétique sur des *paper* spécifiques, afin de distinguer les expressions issues des entretiens, de celles qui sont issues des propos des analystes.

A l'issue de cette phase, tous les résumés des entretiens se trouvent affichés autour de la salle. L'analyse consiste alors à confronter la teneur des résumés, afin de faire

¹⁷⁰ L'application du *Modèle méta* aux expressions contenues dans le « discours » de chaque entretien, a montré que les synonymes ne relèvent pas toujours du même registre (niveau logique) de sens.

apparaître des « *sous-systèmes* » qui articulent les « *logiques* », cohérentes ou contradictoires, exprimées par les personnes auditées. La dernière étape vise à intégrer l'ensemble de ces « *logiques* » dans un « *système global des contradictions* ». Il s'agit d'un schéma exposant les « *forces* » négatives qui interviennent dans la situation, et les « *forces* » positives, sur lesquelles pourront s'appuyer les « *principes d'action* » (Ville, 2001, p. 131-132). C'est ce schéma, représentant le « condensé » de sens du discours, qui exprime les résultats de l'enquête.

I.B - L'enquête sur le thème de la propreté

I.B.1. L'origine de l'étude, les commanditaires

Pour mémoire (cf. la présentation, plus haut, p. 163), l'étude a été commandée suite à la première étape de recherche que j'avais menée sur ce thème, au cours d'un « stage de terrain », dans le cadre de la première année de formation au DESS d'ethnométhodologie de l'Université de Paris 8. J'ai effectué le stage auprès du « Secteur des études locales de la Ville de Saint-Denis ». À l'issue du stage, le Comité de pilotage constitué durant celui-ci¹⁷¹, a accepté la proposition de poursuivre la recherche et de passer commande de l'étude.

L'étude a fait l'objet d'une commande officielle, formulée en janvier 2005, par la Municipalité de Saint-Denis auprès de l'Université Paris 8. (Cf. Lema). Elle a été réalisée par un groupe d'étudiants de Master de sciences de l'éducation, dans le cadre du dispositif de formation-action mentionné précédemment (cf. la présentation, plus haut, p. 163).

¹⁷¹ Le Comité de pilotage était composé de Claudie Gillot-Dumoutier, Maire-adjointe déléguée à l'espace public ; Marie-Christine Gimenez, directeur général adjoint, responsable du « Centre de Ressource » ; Catherine Griffaut, chargée de mission de la Démarche-quartier « Centre ville Basilique » ; Patrick Vassalo, Conseiller municipal chargé de la délégation « Relation avec les services publics » et de la mission « Temps de la ville » ; Jean-Claude Vidal, directeur du « Secteur des études locales », et, à partir de janvier 2005, de Christine Bellavoine, qui a pris la succession de Jean-Claude Vidal.

I.B.2. La problématique : le débordement de la saleté ou une inquiétude profonde

Christine Bellavoine, sociologue responsable du « Secteur des études locales », commanditaire de l'étude, décrit comme suit, les attentes de la municipalité.

Lors de la séance du 31 janvier 2005, le bureau municipal a donné son accord pour la réalisation d'une étude concernant les regards portés sur la propreté de l'espace public du centre ville de Saint-Denis. Il s'agissait de savoir comment les discours proférés sur cette question se relient avec d'autres préoccupations.

Du côté de la ville, cette demande s'inscrit dans un contexte où la question apparaît centrale, tant dans l'expression des habitants que dans le calendrier de l'administration municipale. Les services municipaux et communautaires se mobilisent sur les réponses techniques d'entretien et de nettoyage, la gestion et la maintenance de l'espace public, la complexité des usages de la ville et de leurs différentes temporalités.

Cependant les propos tenus sur « la saleté » et la dégradation générale de l'environnement, entendus dans les différentes réunions associant des habitants ou relevés dans l'enquête concernant la mise en place de bornes rue de la République¹⁷², laissaient penser que les questions d'identités, de normes mais également les problèmes sociaux et économiques, les inquiétudes concernant l'avenir, questions infiniment subtiles et intimes, étaient également parlées au travers du discours sur la saleté et son débordement.

Le risque apparaissait donc de ne pas aborder les questions de propreté dans toute leur complexité et de produire, en partie du moins, de la surdité en réponse à une inquiétude sociale qui ne concerne pas que la technicité de la question. Par cette étude, la Démarche quartier Centre-ville Basilique et le Secteur des études locales souhaitent donc apporter une approche complémentaire à la réflexion en cours.

¹⁷² « La mise en place des bornes de piétonisation de la rue de la République, enquête auprès des riverains et des passants », Christine Bellavoine, secteur des études locales, *Saint-Denis au fur et à mesure*, n°42, 2004 ».

Ce travail a donc comme objectif premier de nous fournir des pistes nous permettant de comprendre comment les discours proférés sur cette question se relient avec d'autres préoccupations plus profondes [Bellavoine, 2006, p. 61].

I.B.3. La réalisation

La formation des étudiants (théorie, formation à la méthode d'entretien non-directif) a eu lieu durant trois journées en octobre 2004 (du 20 au 22). L'entretien permettant la « formulation de la commande » et son analyse ont eu lieu au cours de la journée du 9 novembre¹⁷³. Christine Bellavoine, sociologue au « Secteur des études locales » de la Ville de Saint-Denis, et Catherine Griffaut, chargée de mission de la Démarche-quartier Basilique, ont répondu à l'entretien qui s'est déroulé devant le groupe d'étudiants et mené par deux d'entre eux. La séance s'est prolongée dans la soirée, pour élaborer la « question de lancement ». La formulation définitive a été élaborée par quelques étudiants qui se sont retrouvés dans un restaurant parisien, avec Patrice Ville, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Les entretiens (cf. l'échantillon ci-dessous) ont été réalisés par les étudiants au cours du mois de décembre 2004 et de la première quinzaine du mois de janvier. L'analyse de contenu a eu lieu durant six journées du mois de janvier 2005 (les 19 et 20, du 25 au 27, et le 31).

Deux demi-journées supplémentaires ont été organisées : le 23 novembre, pour élaborer l'échantillon et le 9 décembre, pour organiser la réalisation des entretiens. La session a réuni des étudiants de Master en science de l'éducation, et des étudiants du DESS d'ethnométhodologie. Vingt-sept étudiants ont participé à la session. Onze ont suivi la session de formation à l'entretien non-directif. Seize ont réalisé les entretiens et participé à l'analyse de contenu¹⁷⁴. Marc Choquet, étudiant du DESS, m'a apporté sa contribution pour l'organisation de la session et l'accompagnement des étudiants. Deux étudiants de Master, Memoona Siddique et Khaled Merichiche, ont contribué à la transmission des informations auprès des étudiants.

¹⁷³ Voir « La commande », ci-dessus (p. 164).

¹⁷⁴ Il s'agit de : Akremi Alibi, Sabrina Aloui, Ouahiba Brahimi, Cyril Cahuzac, Messaoud Charâa, Marc Choquet, Antonella Demariot, Maud Duverger, Amélie Grysole, Khaled Merichiche, Abdelfattah Moussaoui, Khaled Msaddak, Mabrouk Nafka, Anatole Paulewicz, Didier Pannequin, Memoona Siddique.

1) L'échantillon

Selon la commande, l'échantillon devait se composer d'habitants des immeubles HLM de la « ZAC Basilique », d'habitants des rues du centre de la ville incluses dans le projet de « piétonisation » en cours, ainsi que de personnes travaillant à Saint-Denis. Les tableaux ci-après présentent les échantillons prévus et réalisés. Vingt entretiens ont été réalisés. Seize entretiens ont été exploités.

Echantillon prévu

	15	- de 20	20-30	30-40	40-60	+ de 60
Habitants	10					
ZAC Basilique	4	1	1		1	1
Centre piéton	4	1	1		1	1
Centre	0					
Quartiers	0					
Squat	2					
Commerces	3					
Galerie ZAC	1					
Traditionnel	1					
Soldeur	1					
Usagers	2		1		1	
Services municipaux	0					

Echantillon réalisé

	16	- de 20	20-30	30-40	40-60	+ de 60	Loc	Propriétaires		Squat
								indiv	collec	
Habitants	12									
ZAC Basilique	2			2			2			
Centre piéton	5			5			1		1	
Centre	1		2			1	1		1	
Quartiers	2			1		1		2		
Squat c.piéton	2									2
Commerces	1									
Galerie ZAC	1			1						
Traditionnel										
Soldeur										
Usagers	1		1							
Services municipaux	2		2							
Totaux	>>		5	9		2				
Hommes	10									
Femmes	6									

Quatre entretiens, qui n'ont pas été retranscrits par les étudiants, n'ont pas été exploités. Deux d'entre eux concernaient des commerces centre-ville, inclus dans le périmètre du projet de piétonisation ; les deux autres concernaient des habitants du centre-ville (dont un dans la catégorie ZAC Basilique), âgés des moins de 20 ans.

2) La question de lancement

La question de lancement a été formulée comme suit :

Dans le cadre de ma formation à l'Université de Paris 8, je participe à une étude pour la mairie de St Denis concernant la propreté.

La municipalité dit avoir mis en place des moyens techniques qui se sont révélés insuffisants pour certains habitants : problèmes de cartons, papiers, urine, excréments. La saleté, voulue ou involontaire, persiste.

Pour y remédier, la mairie a créé un groupe d'élus, de services et d'animateurs de quartiers. Ce sont ces derniers avec lesquels nous travaillons.

Le contenu de cet entretien sera enregistré. Il reste strictement anonyme. Une restitution des résultats est prévue le 31 janvier 2005. Vous y êtes convié.

Si vous êtes prêt, je passe à ma question : Salir la ville de St Denis, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

I.B.4. Les restitutions

La restitution aux personnes interviewées a eu lieu le 17 février 2005 au matin, en présence des étudiants et de Christine Bellavoine, sociologue de la Ville de Saint-Denis. Une seconde restitution a eu lieu durant l'après-midi, devant les membres du Comité de pilotage de l'enquête. Une séance en présence des étudiants et des membres du Comité de pilotage, a été organisée le 9 mars, devant les élus responsables de la « Démarche-quartier » du quartier *Basilique*.

J'ai également présenté les résultats de l'enquête aux professionnels et élus de la municipalité, au cours du mois de mai 2005 : le 12 mai, aux membres du groupe « Quotidienneté », chargé du suivi des questions relatives à l'espace publics et à la propreté, réunissant des responsables des services et des élus; le 16 mai, aux équipes

du service de la « propreté ». Le 11 janvier 2006, une dernière séance a été organisée en présence du Maire de Saint-Denis et de plusieurs élus¹⁷⁵.

I.C - Les résultats de l'enquête : le geste de salir et le chaos

Les résultats de l'enquête ont fait l'objet d'un rapport détaillé, remis en mai 2005, que j'ai rédigé dans le cadre des travaux du mémoire de DESS [Bodineau, 2005]¹⁷⁶.

Mes premiers travaux d'« apprentie sociologue » ont consisté à mettre en forme les analyses réalisées par le groupe d'étudiants. Il s'agissait en particulier d'achever la synthèse des conclusions, d'élaborer la restitution des résultats devant les personnes auditées et les commanditaires et enfin de rédiger le compte-rendu.

Comme indiqué plus haut (cf. p. 171), les résultats sont exprimés sous la forme d'un schéma, le « *système global des contradictions* », que le groupe d'étudiants avait entrepris de composer, mais sans parvenir à le faire aboutir dans le temps imparti. C'est donc à partir de cette ébauche que j'ai réalisé le schéma, nommé ici « schéma de synthèse » et présenté ci-après, qui formera le principal objet de la recherche. Une des questions, qui restera longtemps sans réponse, sera celle de savoir quel raisonnement m'avait permis d'aboutir à cette représentation des résultats de l'enquête.

L'élaboration du schéma de synthèse forme la première étape de recherche, qui sera exposée plus loin, au sein du Chapitre II (cf. p. 184). Le schéma, ébauché par les étudiants et nommé « schéma global », sera présenté à cet endroit (cf. p. 188). La découverte du mode de « fabrication » du schéma constitue l'Étape 4, présenté dans la Partie V de la thèse (cf. Chapitre I, p. 349).

¹⁷⁵ La préparation de celle-ci a donné lieu à l'une des étapes de la recherche (Étape 2, cf. Chapitre III, p. 214).

¹⁷⁶ Ce rapport d'enquête est disponible en ligne (cf. bibliographie). Il sera désigné, dans la suite du texte, par : « le compte-rendu ».

I.C.1. Le schéma de synthèse de l'enquête

Le schéma de synthèse a été présenté précédemment, au chapitre consacré à la présentation des travaux (cf. Partie I, p. 36). Je le reproduis ici, pour mémoire, ainsi que l'interprétation retenue au moment de la rédaction du compte-rendu de l'enquête. Je présenterai ensuite l'introduction du compte-rendu ainsi que les « quinze phrases » constituant les têtes de chapitre.

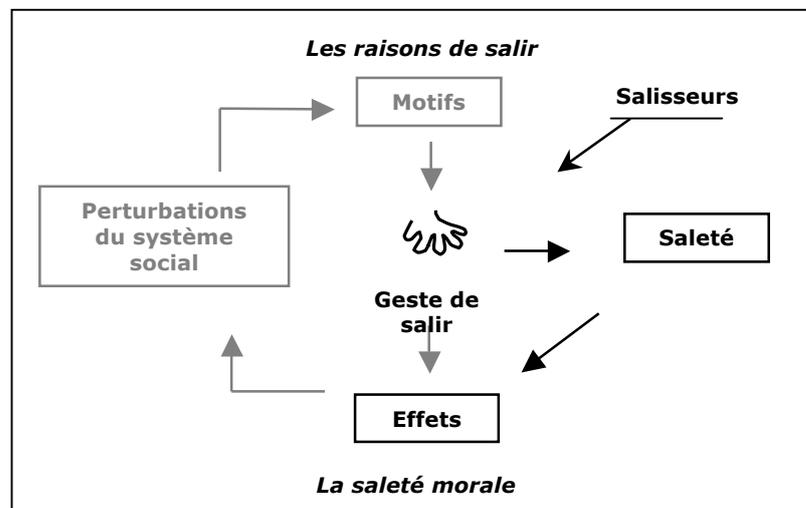


Figure IV-1 : Le schéma de synthèse de l'enquête (idem Figure I-2)

Les lignes qui suivent reproduisent le texte de l'article publié dans les *Cahiers d'ethnométhodologie* [Bodineau, 2010, p. 195].

Selon le compte-rendu de l'enquête [p. 4 et annexe 3-1, p. 64], le schéma de synthèse illustre l'interprétation suivante du « discours »¹⁷⁷ proféré sur le thème de la *saleté*.

Selon la lecture la plus courante de la situation, la *saleté-physique* résulte des « comportements irrespectueux » de personnes dépourvues d'éducation. Parmi ces *salisseurs* sont cités les sans-abris, les mendiants, et les populations désignées par les termes suivants : « ceux qui arrivent, la précarité, le social ». Ces non-intégrés sont

¹⁷⁷ Au sein du compte-rendu, l'expression : « discours » fait référence à la dernière phase de la synthèse des entretiens.

considérés, soit comme des *salisseurs* involontaires, victimes de leur situation, soit comme des fauteurs de trouble « *non civilisés* ». L'acte des *salisseurs*, le *geste de salir*, est vécu comme une mise en cause des règles collectives, produisant en cela un dérangement important (la *saleté morale*)¹⁷⁸. Cette lecture constitue le « système de la saleté », représenté par la partie droite du schéma (en noir).

La partie représentée à gauche (en gris), figurant le « système de la crise », traduit une interprétation des éléments plus profonds du discours, moins explicites. Ceux-ci décrivent un univers de *désordre* – une ville en « *crise* », en proie à un *dérèglement*, à des *débordements* – qui évoque une lecture beaucoup plus complexe de la situation.

L'articulation de ces deux « systèmes », au sein d'une « *spirale négative* », s'inspire de l'idée selon laquelle le dérangement, issu de la déstructuration sociale provoquée par « *la crise* », s'exprime à propos de la *saleté*¹⁷⁹. Selon l'interprétation retenue par les enquêteurs, la *saleté*, perçue comme l'origine des perturbations qui affectent le fonctionnement social local, n'en est que le résultat. Les différentes ruptures qui constituent la *crise de la ville* – rupture identitaire, rupture du lien avec la collectivité, dépréciation de l'espace public – procurent à tous, des *raisons de salir*¹⁸⁰.

I.C.2. Le compte-rendu de l'enquête

1) Un univers de désordre

Le discours produit sur le sujet « salir Saint-Denis », décrit un univers de désordre, traversé par un mouvement de spirale négative où tous les débordements semblent permis. Mais il révèle également que le phénomène de la saleté n'en est pas l'acteur principal.

¹⁷⁸ Certaines formulations sont inspirées des propos des entretiens, mais n'en reprennent pas les termes exacts, elles sont indiquées en italique, ainsi que l'ensemble des expressions se rapportant aux résultats de l'enquête. Les citations des entretiens figurent entre guillemets. Ici, la formulation exacte est : « *C'est le geste qui salit* » [Compte-rendu p. 11].

¹⁷⁹ « *Ils règlent un problème en faisant transfert. [...] On est en crise [...]. La déréglementation, le changement de valeurs [font] que les références et l'identité des gens pose problème. [...] Les gens ont l'impression que tout est démonté* » [Entretien Pr.T. - compte-rendu, p. 15].

¹⁸⁰ « *Tout le monde salit - Tout le monde met le bordel* » [Entretien BB. et L. - compte-rendu, p. 17].

Bien qu'elle alimente la situation par ses effets négatifs, la saleté, ou plutôt le « geste de salir », n'est que la partie émergente d'une crise plus profonde issue d'une succession de mutations et de déchirements de la structure sociale. Elle est le symptôme de la maladie, et comme lui, tout en créant le désordre et le dérangement, remplit la fonction bénéfique de révéler la crise et de donner l'alerte.

Dans la situation présente, le traitement de la saleté-symptôme apparaît sans issue et pourrait même, selon le principe de « plus de la même chose », provoquer une aggravation. Cependant, la mise à jour des facteurs actionnant le mécanisme de la crise révèle en même temps les principes d'action susceptibles d'intervenir dans le processus et d'engager une inversion de la logique négative.

Considérer le sens et la portée sociale de l'intervention de la ville, plutôt que la mesure des résultats d'un traitement technique, peut être retenu comme le premier de ces principes. [Compte-rendu, p. 1].

2) Les dix-sept chapitres du compte-rendu de l'enquête

1- Une hyper-saleté. La ville est envahie par la saleté, les excréments, les mauvaises odeurs et les rats, dans des proportions qui dépassent les limites de l'acceptable.

2- Une dégradation générale. La saleté est associée au mouvement de dégradation que connaît la ville depuis quelques années, touchant à l'aspect physique des bâtiments et des rues, la qualité des commerces et des logements, les activités illégales, l'aggravation des conditions de vie d'une partie croissante de la population.

3- Les « salisseurs » ou le « geste de salir ». La saleté est le résultat de comportements méprisants qui bafouent ouvertement les règles de la vie sociale. C'est l'action, « le geste de salir » qui produit la saleté et provoque le désordre.

4- La « saleté morale ». La saleté génère une sensation de malaise, une inquiétude face à un environnement malsain et hostile, elle porte atteinte à l'image de la ville et à celle de ses habitants, qui se sentent salis, à la fois concrètement et symboliquement.

5- Une spirale négative. Les perceptions associées à la saleté évoquent une spirale négative, qui fait écho au mouvement concret des habitants et des commerces quittant la ville, et au sentiment d'abandon de la part des autorités.

6- La saleté et la crise, un double système. Placée sur le devant de la scène, la saleté focalise l'attention et le discours mais elle n'est qu'un « système » secondaire, dérivé de la crise sociale qui constitue le véritable moteur des mécanismes en œuvre dans la situation.

7- Les bonnes raisons de salir. La logique de la saleté partage les habitants en deux catégories, ceux qui salissent et ceux qui subissent. Celle de la crise envisage un mécanisme plus complexe dans lequel tout le monde est responsable, chacun, « négligent » ou « passif complaisant », ayant de bonnes raisons de salir, en particulier le « provocateur » qui veut laisser des traces, s'exprimer, faire réagir.

8- Le geste, une traduction du chaos. Révélé par les « provocateurs », le geste de salir apparaît comme un acte volontaire qui, comme le « chaos esthétique » dans le registre artistique, a pour fonction de nommer, de matérialiser le chaos et le désarroi qui en résulte. Il est aussi une réaction de vie, un sursaut vital.

9- La crise, une déstructuration dans le temps et l'espace. Les références au passé, évoquant une ville « emblématique » dotée d'une structure sociale et d'une organisation politique solides, appuyées sur une culture ouvrière dominante et un appareil militant puissant, contrastent avec le discours actuel qui décrit un système social tendu, fragilisé, un territoire « perméable », qui comme sa population, semble menacé dans son identité.

10- Une identité culturelle menacée. Constamment présente dans le discours, l'éducation, remède applicable aux « salisseurs non éduqués », ouvre également sur l'idée d'une rupture de la transmission entre les générations, reflet de la perte des références culturelles dont souffriraient non seulement les immigrés, mais les « autochtones », devenus des déracinés sur leur propre territoire.

11- Rupture entre la population et les élus. Privés du lien avec les élus, qui s'opérait par le biais de « l'appareil militant » aujourd'hui affaibli, les habitants se sentent délaissés par des élus qui « n'habitent pas là », « ne voient pas ou refusent de

voir », sont mobilisés par les événements prestigieux et ne partagent plus leur sort ni leur opinion, au point d'inciter ceux qui se plaignent à quitter la ville.

12- De l'intégration à la saturation. Autrefois « terre d'immigration », aujourd'hui « saturée », la ville semble avoir perdu sa faculté d'intégrer de nouvelles populations, pour des raisons complexes, parmi lesquelles peut figurer l'hypothèse que les « autochtones » ne se sentiraient plus assez « inclus » eux-mêmes dans le fonctionnement social pour être en capacité d'intégrer les nouveaux venus.

13- La rue est une poubelle. Contrairement au « chez soi », tenu propre, la rue est un espace anonyme « négligé », un « no-man's-land » soumis aux occupations « sauvages », au flux de ceux qui passent et considéré comme un dépotoir par ceux qui viennent de Paris ou d'ailleurs y déposer leurs déchets.

14- Le centre décentré. Selon le mouvement « centrifuge » perceptible dans tous les thèmes du discours, le pôle de prestige et de dynamique économique de la ville, attiré par le Stade de France et La Plaine, s'est éloigné du centre historique, affaiblissant peut-être ainsi son statut de « cœur de ville » et sa fonction « centralisatrice ».

15- Un système qui boucle sur lui-même. Symptôme de la crise sous-jacente, la saleté est inscrite dans un « cercle vicieux », dans lequel les effets renforcent les causes par le jeu d'un déplacement de la norme et dans lequel les tentatives de traitement alimentent les motifs de salir.

16- Déshumanisation de l'intervention publique. La mécanisation du travail, la logique du « rendement » et du « tout technique » qui se sont imposées dans le mode de gestion des collectivités, effacent la dimension humaine de l'intervention publique et la privent de sa portée sociale, contribuant ainsi directement au mouvement de relâchement des liens sociaux.

17- Les pistes d'action. L'inversion du processus de spirale négative suppose une intervention axée non plus sur le système secondaire de la saleté mais sur le cœur même de la crise, en s'appuyant sur le levier majeur que propose le discours : la volonté des habitants de devenir « tous acteurs » aux côtés de la Mairie dont ils attendent un signal, « un geste » leur permettant de retrouver leur place dans la ville.



Sur un continent où la fabrique de l'avenir est en crise, le sens vient du futur... Ce à quoi font écho les « hommes invisibles » du collectif 3D Fiction, de Dakar, quand ils affirment : « Le futur invoqué par le récit fait naître un nouveau temps présent qui remet en question notre présent. » C'est bien un territoire esthétique qui est en train de se dessiner.

Alain Vicky - Ovnis dans le ciel d'Afrique, Le Monde diplomatique, septembre 2016

Chapitre II : L'élaboration du schéma de synthèse de l'enquête (Etape 1 - 2005)

II.A - Introduction : une analyse sociologique de chercheur-membre

Ce chapitre décrit le travail d'analyse qui m'a permis de faire aboutir la construction du schéma de synthèse de l'enquête, resté inachevé à l'issue de la dernière séance d'analyse collective (du 31/01/05) prévue au programme de la session de formation des étudiants. Ces travaux ont été réalisés au début du mois de février 2005, en vue de la restitution des résultats de l'enquête devant les commanditaires et les personnes auditées, prévue le 17 février. Ils forment la première étape de recherche, constituant le cheminement d'élaboration théorique présenté dans le cadre de la thèse¹⁸¹.

1) L'étape zéro

Il serait plus exact de définir cette étape en tant qu'« étape zéro », dans la mesure où elle représente véritablement une « analyse sociologique de *membre* ». C'est d'ailleurs à ce titre que le récit détaillé, proposé ici, présente un intérêt. Je me trouvais en effet dans la posture caractéristique des *membres*, pour lesquels il n'y a pas lieu de mettre en doute les significations *allant de soi* des expressions du langage courant. Il n'y a pas lieu non plus, pour eux, de s'interroger sur la manière dont les significations sont construites.

Lorsque le chercheur-*membre* tente de le faire, comme on le verra ci-après, il se trouve fort surpris de constater qu'il n'en a pas la capacité. Après être parvenue à une représentation du schéma de synthèse que j'ai jugée satisfaisante, je me suis effectivement trouvée incapable d'expliquer les raisonnements qui m'avaient permis de la composer et de décrire le cheminement réalisé au travers de la succession d'esquisses que j'avais tracées.

Selon les méthodes de travail pratiquées durant la formation au DESS d'ethnométhodologie, j'avais pris soin de documenter le travail « en train de se

¹⁸¹ Voir la présentation du « parcours » de recherche (p. 30).

faire », à l'aide de repères et de commentaires portés sur les brouillons et dans les pages du journal de recherche. Mais l'étude des différentes esquisses et documents, entreprise au cours des jours suivants et au cours des étapes ultérieures de recherche, n'avait pas permis de répondre à cette question. Les premiers apprentissages théoriques me permettaient de pressentir que j'étais aux prises avec des phénomènes de *construction du sens*, et qu'il y avait bien là quelque chose à élucider. Mais cela ne suffisait pas à répondre à mes questionnements et mon embarras. Je restais déconcertée par le fait que les fondements du travail, réalisé au cours des jours précédents, puisse m'échapper à ce point.

Il m'a fallu progresser dans la compréhension des concepts théoriques, avant de pouvoir interpréter les éléments que je tentais d'analyser. C'est en 2007, soit deux années plus tard, que j'ai pu établir la signification accordée au « Geste de salir » au moment de l'élaboration des premières esquisses et que j'ai pu formuler une hypothèse convaincante sur la manière dont j'avais construit la version finale du schéma de synthèse. Je présenterai ces analyses au sein du chapitre portant sur l'étape de recherche correspondante (Etape 4 - cf. Partie V, p. 355).

2) La présentation du contenu du chapitre

Sont présentés ci-après :

1) La description des premières pistes d'analyse et de l'élaboration des esquisses du schéma de synthèse [cf. II.B - p. 186].

Celle-ci présente les principales composantes des travaux de réalisation du schéma de synthèse, ainsi que la teneur des questions que ceux-ci ont soulevées. Elle comprend :

- Le schéma global issu de l'analyse des entretiens [cf. II.B.1 - p. 186].
- La finalisation du schéma global et les premières pistes d'analyse [cf. II.B.2 - p. 191].
- Les schémas du « chaos » et du « dysfonctionnement social » [cf. II.B.3 - p. 193].
- Les esquisses du schéma de synthèse [cf. II.B.4 - p. 196].

2) **Un développement relatif à la « complexité de la notion de « sens en contexte »** [cf. II.C - p. 201], qui comprend :

- **Un exemple en situation** [cf. II.C.1 et II.C.2 - p. 201 et 205], illustrant (au travers du travail de rédaction du texte en cours) la difficulté que représente l'activité d'analyse et de description des procédures de *création du sens*.

Cet exemple montre la « superposition des registres de sens » formée par les différents contextes, relatifs à la « chose » décrite » d'une part et à l'activité de description d'autre part. La description de la présente étape de travail nécessite la mobilisation des analyses réalisées ultérieurement et le récit forme lui-même un troisième contexte, au temps présent [cf. II.C.2- 1) La superposition de plusieurs registres de sens, p.205].

- **Un développement théorique** (cf. II.C.3 – p. 210) portant sur la notion de « double sens des mots » (sens littéral et sens figuré) et sur l'argument de la théorie ethnométhodologique relatif à l'« occultation de la création du sens ».

Les mots (« saleté » et « salir ») étant considérés comme désignant des objets action (« détritrus et « jeter »), leur sens figuré (« désordre ») est perçu en tant que sens « annexe », faisant appel à des références symboliques, et non comme leur véritable sens qui demeure tacite et inaccessible.

II.B - Les esquisses du schéma de synthèse : la saleté, le chaos, et la crise

II.B.1. Le schéma global issu de l'analyse des entretiens

A l'issue de la dernière séance de travail du groupe d'étudiants participant à l'enquête, le 31 janvier 2005, je disposais d'un schéma inachevé (désigné dans la suite du texte par : le « schéma global »)¹⁸².

Comme on le voit sur la photographie (p. 188), celui-ci a été réalisé sous la forme d'un grand panneau de carton. Les éléments retenus pour décrire le « système de représentation de la question de la saleté » ont été figurés au moyen de vignettes de

¹⁸² Patrice Ville nomme le schéma exprimant les résultats des investigations socianalytiques : « système global des contradictions » [Ville, 2001, p. 131]. (Cf. ci-dessus : « La seconde phase d'analyse », p. 171).

papier et de cordons de couleur. Le tableau ci-après (p. 189) indique le détail de son contenu¹⁸³.

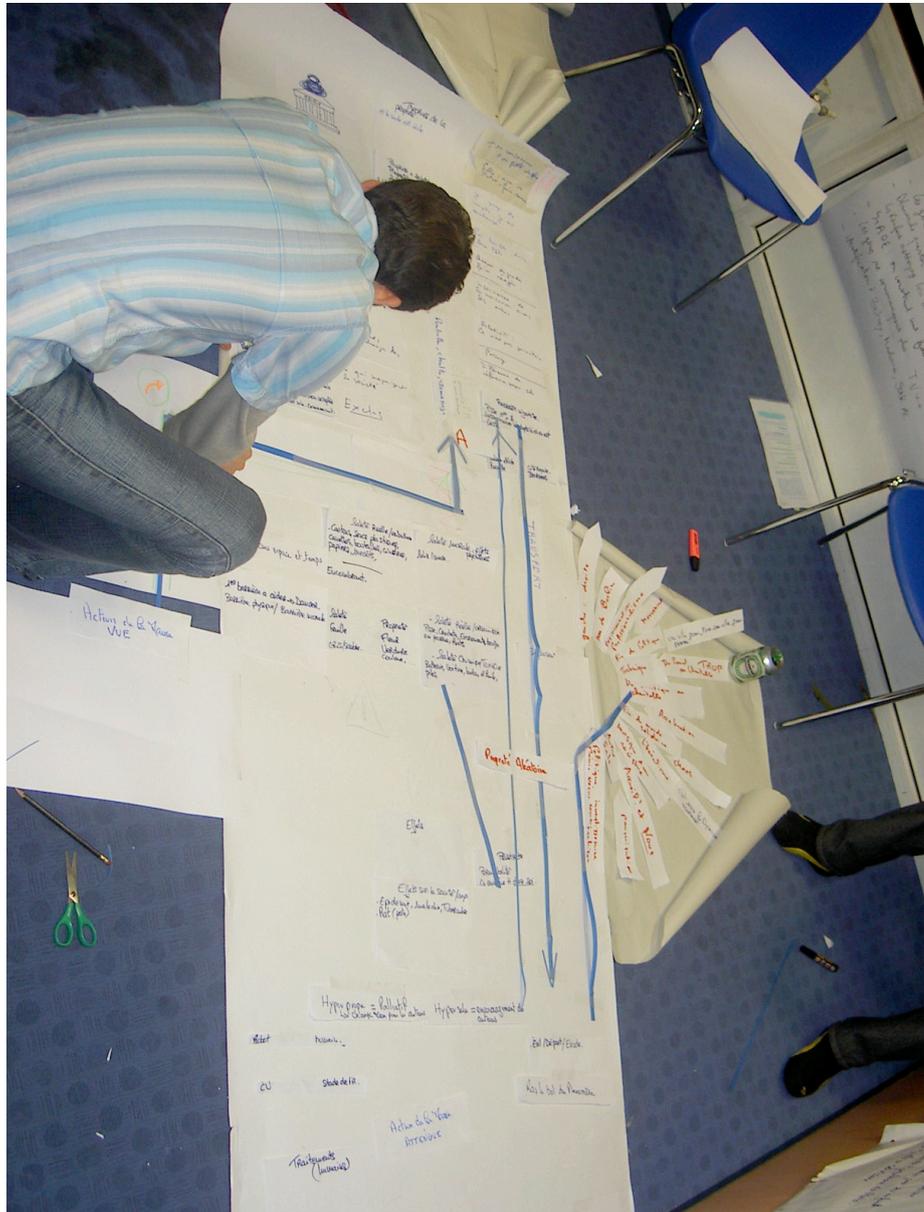
Le « schéma global » s'efforçait de représenter le « mécanisme » du « problème de la saleté », tel qu'il était décrit au travers des propos recueillis. Il s'agissait d'organiser les principaux éléments issus des analyses : les acteurs de la « saleté », les « motifs de salir », les « effets » ressentis (« *la saleté morale* »), l'appréciation portée sur les interventions des services de la Collectivité.

La question principale qui avait occupé le groupe d'analystes était de comprendre quel lien existait entre ce qu'il avait appelé : « la partie explicite du discours », portant sur la description de la « saleté », et la « partie implicite », portant sur la notion de « crise », ou « désordre », ou « chaos ». (Cf., le résumé du compte-rendu, p. 178)¹⁸⁴.

¹⁸³ La durée de la session de formation (6 journées), n'a pas permis au groupe de faire aboutir ce travail, malgré la prolongation des séances durant les soirées et les premières heures de la nuit.

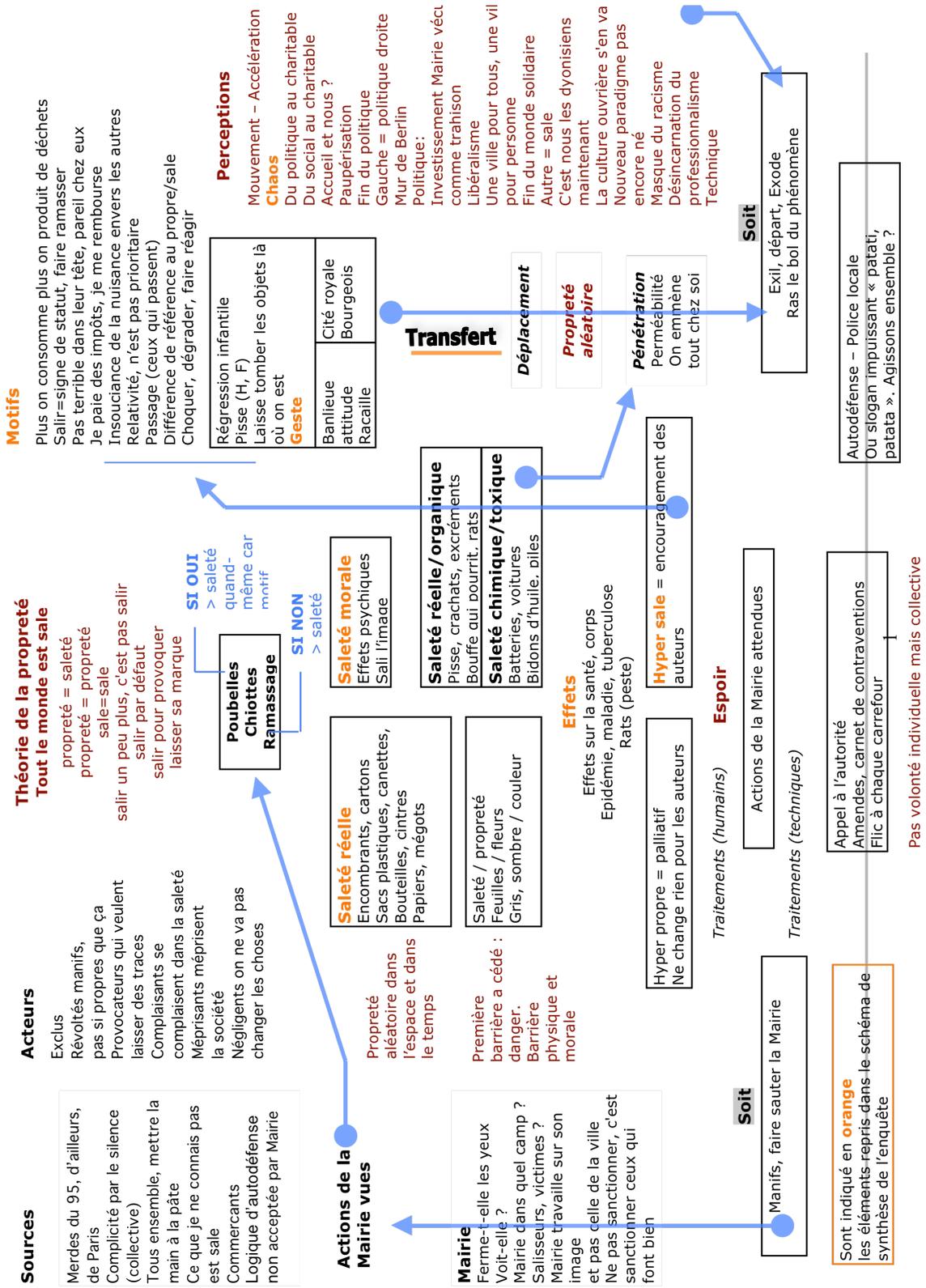
¹⁸⁴ Cette question a été formulée par les commanditaires, et je l'ai également exprimée au cours de mes premières réflexions (au moment de la préparation du stage effectué durant la formation), en particulier au sein d'un document exprimant mes « présupposés » sur le sujet [Pré-rapport 4/11/04, Compte-rendu - annexe 1-2]. La distinction de ces deux parties du « discours » correspond à la lecture de *sens commun*, que le *Modèle méta* s'efforce d'analyser (cf. la présentation du *Modèle*, p. 94).

1) La photographie du « schéma global »



2) Le contenu du « schéma global »

[cf. page suivante]



II.B.2. Les premières pistes d'analyse : la crise de la ville

J'avais retenu quelques pistes provenant des séances d'analyse, et de la lecture du contenu d'un des entretiens que j'avais étudié en détail [Pr.T.]¹⁸⁵ :

- La notion de « chaos », formulée en référence aux notions de « déconstruction » et de « chaos esthétique », appartenant à un courant artistique. La fonction de la « déconstruction » étant d'exprimer le « *désarroi par rapport au référentiel culturel* ». Cette expression me semblait traduire les sentiments exprimés de : « désordre », « dérèglement », « débordement » (des poubelles et des comportements).

- L'idée d'un « transfert » entre « Saleté » et « Crise » : le ressenti d'une déstructuration sociale provoquée par la « crise », s'exprimant au travers de la question de la « saleté » (la « saleté morale »). Cette analyse proposait une réponse à la question qui se pose au sujet des réactions suscitées par la « saleté ». Ces réactions ne semblaient pas en rapport avec la présence de débris dans l'espace public et semblaient exprimer des préoccupations beaucoup plus profondes.

- L'idée d'une « boucle réflexive », traduisant les images de « *cercles vicieux* », de « *spirale négative* » décrites par les entretiens : « *plus c'est sale, plus on salit* » ; « *plus on nettoie, plus ils salissent* » [Compte-rendu, p. 38].

Ces éléments avaient retenu mon attention parce qu'ils constituaient, pour moi, la partie la plus surprenante du contenu des entretiens. A propos de la question de la « saleté » s'exprimait le sentiment d'un « dysfonctionnement social », d'un trouble ressenti par les anciens habitants de la ville, face à son évolution récente. Les entretiens mentionnaient l'arrivée d'une importante population immigrée, très pauvre, la présence dans l'espace public de personnes sans abri, de vendeurs « à la sauvette », de toxicomanes, la fréquence des vols et agressions. L'entretien, évoqué ci-dessus, développait une analyse du contexte historique et politique de la ville de

¹⁸⁵ Comme indiqué plus haut (cf. p 170), les personnes interviewées reçoivent un surnom, attribué par le groupe des analystes. Il est destiné à garantir leur anonymat et à évoquer le contenu de leur entretien. La référence aux entretiens est indiquée ici sous forme d'abréviations. Certains entretiens proposent des analyses très élaborées sur le sujet de l'enquête. Ceux-ci sont appelés « entretiens modélisateurs » [Ville, 2001, p. 130]. C'est le cas de l'entretien de « Pr.T. », qui sera fréquemment cité dans les chapitres qui suivent.

Saint-Denis, celle-ci souffrant d'une rupture par rapport à son passé de ville ouvrière « *emblématique* ». J'étais tout à fait sensible à ces analyses pour deux raisons.

Tout d'abord, cette « identité traditionnelle » représente une part importante de mon attachement à la ville de Saint-Denis. En m'y installant en 1986, quelques années après mon arrivée en région parisienne, j'y ai retrouvé mes propres racines, symboliquement en tout cas, celles du milieu ouvrier et des groupes militants.

La seconde raison tient au fait que, au cours de mes premières investigations sur le thème de la propreté, la lecture de l'ouvrage d'Edgard Morin, *La Rumeur d'Orléans* [Morin, 1969], m'avait inspirée des réflexions sur l'évolution de la ville de Saint-Denis¹⁸⁶. En particulier les passages suivants où l'auteur relate sa recherche des liens unissant « l'angoisse de la ville » qui, selon lui, a constitué le fondement de la rumeur et les mutations en cours dans la ville d'Orléans :

[...] le centre de la ville cesse d'être le noyau civil et civilisé, [...]. Il demeure le foyer de l'animation, mais dans une ville livrée seulement à son activité sociale et économique. [...] Ce n'est plus une cité, c'est une agglomération déstructurée et informe, sans tête ni cœur. [...] On comprend dès lors que la dégradation d'une civilisation de la Polis, le développement d'une agglomération informe, puissent susciter un malaise qui creusera comme un sentiment de vide diffus qui se précipitera sur le centre [...], et qui apportera à l'angoisse générale une angoisse de la ville.

[...] Ainsi pour tous, bien que ressenti de façon différente, il y a un vide au cœur même de la ville. Le vide éthique, le vide politique, le vide affectif, le vide existentiel se rejoignent dans un grand vide, et pour tous, le vide suscite un malaise» [Morin, 1969, p. 60 et 62].

[...] la cité traditionnelle, la société bourgeoise provinciale, qui se défait, se rétrécit, occupe de moins en moins la place centrale dans la ville, n'y fait plus régner son super-ego souverain ; d'autre part, l'agglomération moderne des immigrés du département et d'ailleurs, de nouvelles couches juvéniles [sont la source de] deux inquiétudes latentes [...] qui se confondent [p. 61].

Ces arguments m'ont permis d'avancer des hypothèses, que j'ai formulées ainsi dans le compte-rendu de l'enquête :

¹⁸⁶ Voir les travaux réalisés durant le stage de terrain, effectué au cours de la première année de DESS, en 2004 (cf. 157). La lecture de l'ouvrage m'avait été conseillée par Philippe Amiel, qui dirigeait mon travail.

« La dégradation de la civilisation de la Polis » [...] rappelle fortement la « dégradation de la ville » qui constitue la toile de fond de l'univers de la saleté. Le « *vide diffus* » qui [...] suscite un « malaise », une « crise de la ville », correspond bien au paysage décrit par le discours.

[...] la cité traditionnelle ouvrière de la banlieue rouge (la ville emblématique du discours) se défait progressivement et, par ses évolutions récentes, l'arrivée du Grand Stade [Stade de France], la mutation du quartier de La Plaine, serait en train d'achever sa transformation en une grande agglomération urbaine du nord de Paris [Compte rendu, p. 35 et 25]¹⁸⁷.

II.B.3. Les schémas du « chaos » et du « dysfonctionnement social »

A l'issue d'une des séances d'analyse (du 27/01/05) qui s'était prolongée tard dans la soirée, j'avais griffonné sur un brouillon le schéma suivant, inspiré des pistes décrites ci-dessus. Celui est désigné, dans la suite du texte, par : « le schéma du chaos »¹⁸⁸.

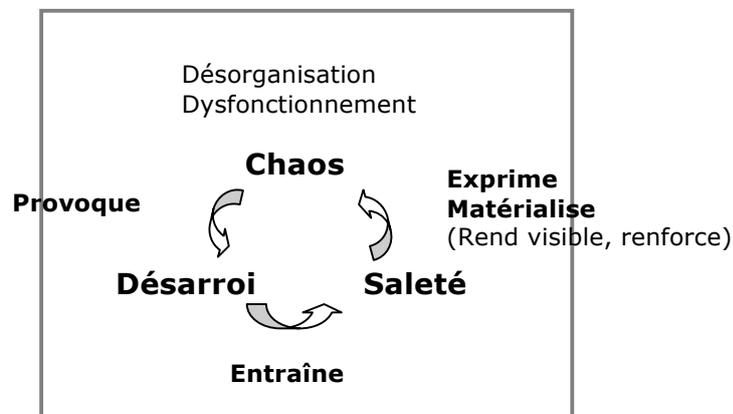


Figure IV-2 : Le « schéma du chaos »

¹⁸⁷ Le compte-rendu d'une réunion d'habitants tenue le 16 octobre 2003 cite ces propos : « Une ville où il n'y a plus un crémier, un poissonnier, un charcutier, n'est plus une ville, c'est une agglomération » [Bilan des « démarches quartiers » juin 02-mai 03. Compte-rendu groupe 1 – Secteur des études locales de la Ville de Saint-Denis – J.C. Vidal – 17 novembre 03].

¹⁸⁸ Dans le texte du journal de recherche, il est désigné par « Le petit schéma du 27/01 » ou « Le petit schéma chaos ».

Pour traduire les notions de : « désordre », « dérèglement », « débordement », j'avais retenu l'expression « chaos », formulée au cours d'un entretien en référence aux notions de « déconstruction » et de « chaos esthétique ». J'ai également adopté le mot « chaos », pour désigner les éléments contenus dans le « schéma global », énumérés ci-dessous (cf. p. 189 – partie droite du tableau, sous le titre « perceptions ») :

Mouvement – Accélération – Chaos - Du politique au charitable - Du social au charitable – [...] - Paupérisation - Fin du politique - Gauche = politique droite - Mur de Berlin – Politique : investissement Mairie vécue comme trahison – Libéralisme - Une ville pour tous, une ville pour personne - Fin du monde solidaire - Autre = sale - C'est nous les dyonisiens maintenant¹⁸⁹ - La culture ouvrière s'en va - Nouveau paradigme pas encore né - Masque du racisme - Désincarnation du professionnalisme - Technique [intervention des services dans l'espace public, réduite à une dimension technique, mécanique].

Il m'a été très difficile, par la suite, de déterminer les significations que j'accordais aux éléments composant le « schéma du chaos ». Celles-ci me semblaient en contradiction avec les significations exprimées par le schéma de synthèse dans sa version finale, alors que le second avait été construit à partir du premier. Cette remarque formera « l'énigme » à laquelle je me suis heurtée, lorsque j'ai tenté de reconstituer le cheminement des esquisses ayant abouti à cette version finale.

J'avais composé un document récapitulant la succession des esquisses du schéma de synthèse (cf. Partie V - Etape 4, p. 359), que j'ai étudié à maintes reprises sans aboutir. Il était en effet nécessaire, pour y parvenir, de retrouver le contexte dans lequel je me situais au cours du travail d'élaboration du schéma de synthèse. C'est la lecture des documents de la soirée de janvier 2005, et celle des notes portées au journal de recherche, qui m'a permis d'avancer les hypothèses exposées ci-après, relatives à la construction du schéma de synthèse.

Ces notes indiquent les principales réflexions présentes à mon esprit, au moment de la création du « schéma du chaos ». Celles-ci provenaient des débats qui ont eu lieu durant la journée d'analyse et des réflexions antérieures, évoquées plus haut, au sujet de la transformation de la ville.

¹⁸⁹ Cette phrase a été prononcée par une personne africaine, en situation irrégulière et occupant un « squat ».

1) L'idée d'un trop plein, d'un débordement : « trop de saleté », « trop de social » [accueil de populations pauvres]. La notion de débordement évoque à la fois le dérèglement des comportements et la rupture des « barrières », physiques et symboliques, constitutives de l'identité de la ville. Le compte-rendu de l'enquête formulait ainsi cette idée de débordement :

Le paysage symbolique, dépeint par le discours, fait de la ville un espace aux frontières incertaines, perméables, traversé par un mouvement d'éclatement, de dispersion (la fuite de ceux qui quittent la ville) et par l'intrusion de ceux qui arrivent et sèment le trouble et le désordre.

L'image de l'effondrement d'une barrière symbolique, la chute du mur de Berlin [évoquée au cours d'un entretien], répond à celle du *débordement* des comportements et du franchissant des limites. Elle suscite également l'image d'une rupture des « barrières de protection » du territoire, d'une brèche ouverte dans les remparts « du village gaulois ». [Compte-rendu, p. 36].

Repère-1¹⁹⁰

2) La distinction entre la « saleté naturelle », due à la vie et l'activité humaine, et « l'hyper saleté », signe d'un dysfonctionnement social. Ce dysfonctionnement trouvant son origine dans « la crise », au sens courant de crise économique et sociale, et dans une « crise locale » (appelée plus tard « crise de la ville ») qui pourrait être issue de l'absence du « traitement militant » existant par le passé, selon l'entretien déjà cité¹⁹¹ :

On était sur le terrain, et tous les problèmes qui se passaient et toutes les difficultés étaient un peu distillés, un peu passés à travers le tissu militant [...]. Il y avait un traitement. [Pr.T. - Compte-rendu, p. 21].

Repère-2

Cette notion de dysfonctionnement, en lien avec l'image du « débordement », m'a inspirée la métaphore du système digestif représentée par ce second schéma, tracé au cours de cette même nuit du 27 janvier 2005. Il représente la métaphore suivante :

¹⁹⁰ Les repères contenus dans la suite du texte peuvent être négligés dans l'immédiat. Ils constituent des références pour la lecture du texte qui suit (cf. : « De la complexité de la notion de sens en contexte », p. 201).

¹⁹¹ Voir plus haut (p. 191, et la note n° 185 pour des précisions à propos ce cet entretien).

l'organisme social est perturbé, il ne remplit plus sa fonction, les dysfonctionnements ne sont plus « traités », « digérés » et sont rejetés, créant des « débordements ».

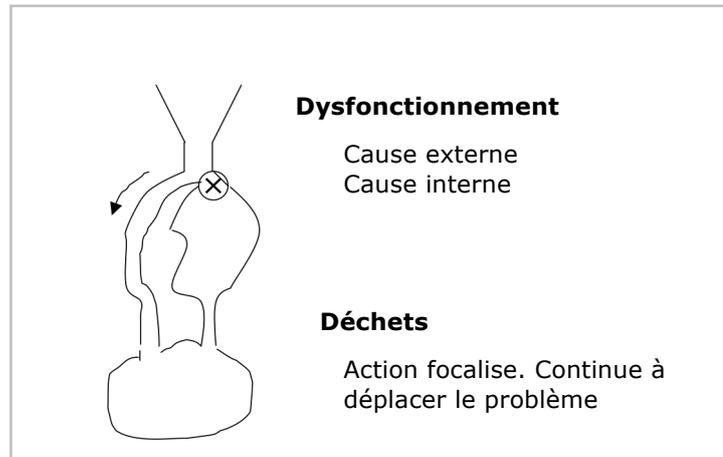


Figure IV-3 : Le schéma du « dysfonctionnement social »

II.B.4. Les esquisses du schéma de synthèse

1) Le « schéma zéro »

Afin de poursuivre le « schéma global » élaboré par le groupe d'étudiants¹⁹², j'en ai retenu les principaux éléments au sein d'un schéma, nommé « schéma zéro » dans la suite du texte, représenté ci-après.

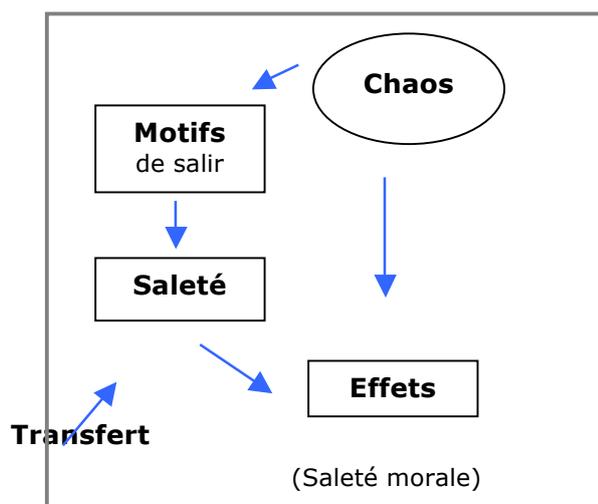


Figure IV-4 : Le « schéma zéro »

¹⁹² Voir la photographie et la reconstitution du schéma, présentées plus haut (p. 188).

Le « schéma zéro » peut-être résumé comme suit :

- le « Chaos » procure des « Motifs de salir » : dépréciation de l'espace public, relâchement du lien avec la collectivité¹⁹³.
- la « Saleté » provoque des « Effets », des sentiments négatifs : la « Saleté morale ». Ceux-ci sont également générés par le ressenti du « Chaos » (déstructuration sociale) découlant de la « crise » (crise économique et sociale, et crise locale).
- les « Effets » du « Chaos » et de la « Saleté » se conjuguent.

Puis j'ai tenté de réaliser une synthèse entre ce « schéma zéro » et le « schéma du chaos », présenté plus haut (Figure IV-2, p. 178). Le journal de recherche indique :

Je cherche comment indiquer l'action du chaos dans le tableau général [« schéma global »]. Je cherche la boucle [représentant l'idée de « cercles vicieux »] et le sens du mot « transfert » [JdR – 9/02/05].

Pour mémoire, l'expression « chaos » est celle que j'avais retenue pour désigner les énoncés qui avaient été regroupés sous le titre : « Perceptions », au sein du « schéma global », et énumérés plus haut (p. 194). La dernière séance d'analyse collective avait été en partie consacrée à analyser ces éléments, mais tous n'avaient pas été explicités, en particulier la notion de « transfert »¹⁹⁴.

2) Les esquisses du schéma de synthèse

J'ai donc entrepris d'organiser les différents éléments du « schéma zéro », en essayant de composer la « boucle réflexive » figurée par le « schéma du chaos ». Au sein de la seconde esquisse que j'ai composée (esquisse B, ci-dessous), j'ai ajouté le « Geste de salir », en référence à l'expression : « *C'est le geste qui salit* », issue d'un entretien [Compte-rendu, p. 11].

¹⁹³ Voir la présentation du compte-rendu de l'enquête (p. 180).

¹⁹⁴ J'ai mentionné dans le journal de recherche [2/02/05] que cette dernière séance du 31/01/05 avait été particulièrement fastidieuse. Patrice Ville ayant dû s'absenter, j'animais la séance avec difficulté, en compagnie de Marc Choquet, un ami étudiant du DESS d'ethnométhodologie. Les étudiants qui avaient participé à la création du schéma, au cours de la séance précédente [27/01], et qui auraient pu apporter les précisions nécessaires, n'étaient pas présents. (La disponibilité des étudiants était en effet une des difficultés auquel ce dispositif de formation-action devait faire face).

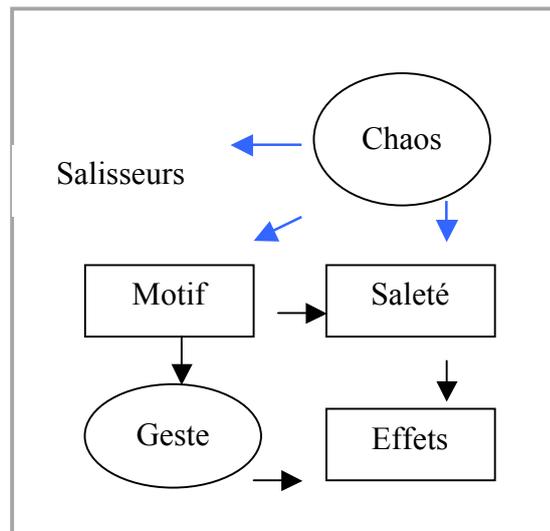


Figure IV-5 : L'esquisse « B »

A partir de cette composition, j'ai réalisé une série d'esquisses, sans parvenir à réunir l'ensemble des éléments dans un seul « système » réflexif. Puis en les comparant entre elles et en étudiant les raisonnements sous-tendus par chacune, j'ai composé une dernière esquisse (Figure IV-6, ci-dessous) conforme à la représentation recherchée, à partir de laquelle j'ai pu réaliser la version définitive du schéma de synthèse.

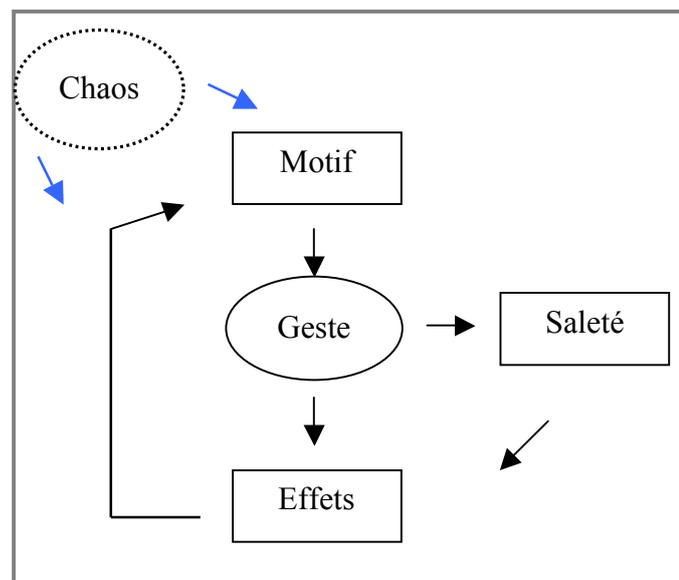


Figure IV-6 : L'esquisse définitive du schéma de synthèse

Toutefois, comme indiqué plus haut, je ne suis pas parvenue à comprendre selon quel raisonnement j'avais composé cette dernière esquisse. En particulier, je ne m'expliquais pas :

- 1) comment j'avais pu relier les différents éléments, alors que je n'y étais pas parvenue à l'aide des esquisses précédentes ;
- 2) quelles significations j'avais accordées aux éléments du « schéma du chaos » (Figure IV-2, p. 193), celui-ci me semblant comporter une incohérence. Il indiquait en effet : le « Désarroi » (ou « Saleté morale » ou « Effets ») entraîne la « Saleté », alors que, selon l'évidence, c'est la « Saleté » qui provoque des « Effets » ;
- 3) pour quelle raison les premières esquisses faisant apparaître le « Geste de salir » ne représentaient pas de lien entre « Geste » et « Saleté », afin de figurer « l'action de salir ».

Pour reconstituer la manière dont j'avais composé la dernière esquisse du schéma de synthèse, il m'a fallu découvrir au préalable la « confusion de sens » qu'elle comportait (cf. Etape 3, 2006, cf. Chapitre VI, p. 292), et progresser dans la compréhension des concepts théoriques afin d'établir la nature de cette « confusion » (cf. Etape 4, 2007 - cf. Partie V, p. 355).

3) La signification du « Geste »

Je découvrirai donc, au cours de ces étapes ultérieures, que le « Geste » était initialement entendu selon le sens métaphorique de « geste producteur de saleté morale » ou « geste producteur de désordre » et que, dans la dernière esquisse, j'avais introduit la signification de « geste producteur de saleté physique » de manière fortuite.

Repère-3

Le « Geste » figure dans une note introduisant la réalisation des esquisses (9/02/05-doc. A). Il est représenté par le dessin d'une main, que j'ai conservé dans la version aboutie du schéma de synthèse.

Les commentaires indiquent que l'idée du « Geste de salir » m'est venue à l'esprit en écrivant la phrase suivante : « Salir = foutre la merde, foutre le bordel = créer du

désordre, révéler, exprimer, concrétiser » [JdR – 8/02/05]. Cette phrase fait référence aux propos des entretiens : « *Ils foutent la merde – Tout le monde met le bordel* »¹⁹⁵. A ce stade, je poursuivais l'idée selon laquelle les sentiments exprimés (la « Saleté morale », les « Effets ») proviennent de l'état de « Saleté » des rues de la ville, mais également, ou surtout, de la présence de « salisseurs » dont l'attitude (supposée) est mal vécue. Le « Geste » est donc entendu ici selon le sens figuré de l'énoncé initial : « *C'est le geste qui salit* ». Les raisonnements que je mène sont inspirés des travaux réalisés au cours des jours précédents, autour de la notion de « chaos », et se situent dans un registre métaphorique.

Les analyses réalisées, au cours d'une des étapes ultérieures de la recherche (en particulier l'étape 4 - cf. Partie V, p. 349), m'ont permis de déterminer comment le « Geste » avait reçu la signification de « action de salir ». Mais je m'expliquais mal la raison pour laquelle cette signification usuelle était absente de mes raisonnements jusque là, d'autant que l'expression « action de salir » apparaissait en différents endroits des notes et commentaires. Pour le comprendre, il est nécessaire de se replacer dans le contexte précis dans lequel ces raisonnements ont été tenus. C'est en rédigeant le présent chapitre (en juillet 2014), que j'ai pu prendre en compte des éléments négligés précédemment, comme cela est exposé ci-après.

4) La signification du « schéma du chaos »

Repère-4

Je reproduis ci-après le paragraphe rédigé en juillet 2014, qui fera l'objet de l'analyse présentée au sein du chapitre situé plus loin (p. 201). Ce texte était initialement placé à la suite du « schéma du dysfonctionnement social » (Figure IV-3, p. 196), donc immédiatement après la description des métaphores dont celui-ci s'inspirait.

Le « schéma du chaos » (Figure IV-2, p. 193) a donc été construit à partir de ces raisonnements et métaphores. La « Saleté » telle qu'elle y figure, est entendue au sens métaphorique : elle « exprime, matérialise le désarroi ». Cette lecture est vraisemblablement issue de la signification attribuée à l'expression « chaos », telle

¹⁹⁵ [Compte-rendu p. 10].

qu'elle est exprimée durant l'entretien, et selon laquelle le « fait de salir » peut être interprété comme une manière de s'exprimer¹⁹⁶ :

Il y a, entre autres, la perte de relations humaines et il y a [...] un truc qui est à la mode aujourd'hui, ça s'appelle la déconstruction. [Les artistes] créent un aspect de chaos esthétique qui est délibéré. [...] A mon avis, la tendance à la déconstruction vient de la représentation du désarroi par rapport au référentiel culturel [...]. Quand on est malade, il faut connaître le nom de sa maladie et ça va mieux [Entretien Pr.T - Compte-rendu, p. 19].

Cette idée est également présente au sein d'un second entretien :

Ils espèrent choquer, dégoûter, faire réagir - Ils n'embêtent pas le monde gratuitement – Au moins, ils s'expriment, c'est mieux que la passivité – C'est une réaction, un appel au secours [Entretien K.C. - *Ibid.*].

Au sein des esquisses du schéma de synthèse, le mot « saleté » ne recouvre plus ce sens métaphorique, il est entendu selon son sens usuel du moins tel qu'il sera retenu au sein de la dernière esquisse (Figure IV-6, p. 198). C'est la raison pour laquelle la comparaison du « schéma du chaos » et du schéma de synthèse, a fait apparaître des contradictions, m'incitant à conclure que le premier était incohérent.

II.C - De la complexité de la notion de sens en contexte

II.C.1. Un exemple en situation : le travail de description et la chose décrite

Au cours du travail de rédaction des présents chapitres en juillet 2014, les analyses rapportées ci-dessus m'avaient permis d'accéder à de nouvelles informations. J'avais souhaité illustrer, en situation, la difficulté que représente le fait de restituer le cheminement des raisonnements menés durant les différentes phases du travail de recherche. J'ai donc entrepris de décrire les circonstances qui m'avaient permis de réaliser ces nouvelles découvertes. Cependant, la relecture de ces développements au

¹⁹⁶ Jusqu'ici, je n'étais pas parvenue à établir la signification que j'accordais au mot « saleté », au sein du « schéma du chaos ». C'est en rédigeant les présents paragraphes (en juillet 2014), et en redécouvrant la formulation exacte des propos relatifs au « chaos esthétique », que j'ai pu avancer la présente interprétation. [Les analyses présentées plus loin (cf. p. 201) réfutent le contenu de cette observation].

cours d'une phase de rédaction intervenue en mars 2015, a soulevé de nouvelles questions m'incitant à poursuivre l'exercice. Celui-ci montre les phénomènes de « superposition » de différents « contextes de sens », auquel le travail de rédaction se trouve confronté.

Il me faut cependant préciser que l'intérêt d'un tel exercice ne réside pas dans ses conclusions. Il réside dans le fait d'illustrer la double difficulté que présente la tâche de reconstituer la manière dont le sens s'établit, d'une part, et celle de décrire cette reconstitution. Les difficultés dont je fais état ci-après montrent en effet que les hypothèses avancées ne peuvent être démontrées.

Je présente ci-après les commentaires rédigés en juillet 2014 et mars 2015, puis les conclusions issues des analyses portant sur la phase de travail de 2014.

1) Commentaire n° 1 (Juillet 2014)

Le présent commentaire porte sur les développements ci-dessus, relatifs à la phrase suivante : « Salir = foutre la merde, foutre le bordel = créer du désordre, révéler, exprimer, concrétiser » [JdR – 8/02/05]. Celle-ci renvoie directement au contenu du « schéma du chaos » (Figure IV-2, p. 193), qui comporte les mêmes expressions : « exprime, matérialise, rend visible, renforce », et permet de confirmer clairement la nature métaphorique du sens accordé au « Geste de salir ». (cf. p. 199 - Repère-3).

En redécouvrant cette phrase j'ai eu le sentiment d'accéder à des informations inédites et, comme cela s'est produit couramment en des circonstances identiques, je me suis interrogée sur les raisons de cette découverte. Quel élément particulier, en cet instant précis, m'a permis d'accéder à une nouvelle lecture des « objets » auxquels j'ai consacré de multiples heures de recherche ?

J'ai alors réalisé la présence de deux éléments nouveaux.

1) Les informations inédites sont apportées par les trois derniers mots de la phrase : « révéler, exprimer, concrétiser », évoquant directement ceux du « schémas du chaos ». Et cela, parce que l'énoncé auquel je m'étais référée jusqu'ici n'était pas celui figurant dans le journal de recherche mais celui provenant d'une note manuscrite (du 9/02/05), qui commentait la réalisation des esquisses du schéma de synthèse. Celui-ci n'était pas complet et ne comportait pas ces trois derniers mots.

2) Par ailleurs, je ne m'étais pas employée à décrire l'élaboration du « schéma du chaos » avant ce jour, je n'avais donc pas eu l'occasion de retrouver son origine au travers de l'extrait d'entretien cité plus haut (p. 200 - Repère-4), relatif à la notion de « chaos esthétique ».

Ces remarques montrent l'importance et la complexité de la notion du *sens en contexte* (cf. le concept d'*indexicalité*, Lexique - Partie VII, p. 563). Comme on le voit, les informations prennent un sens différent au gré des circonstances qui occasionnent leur juxtaposition ou leur confrontation.

2) Commentaire n° 2 – (mars 2015)

A la relecture du texte ci-dessus, il m'apparaît que celui-ci n'apporte pas toutes les précisions nécessaires permettant de reconstituer le cheminement de pensée qu'il prétend décrire. Je comprends bien le fait que la découverte de la phrase considérée ci-dessus, dans sa version complète, puisse confirmer la relation existant entre le sens attribué au « Geste de salir » et le sens métaphorique illustré par le « schéma du chaos »¹⁹⁷. Mais je ne saisis pas en quoi cette découverte (en juillet 2014) a pu modifier les conclusions de l'étape de recherche réalisée en 2007 (étape 4)¹⁹⁸, au cours de laquelle le sens métaphorique attribué au « Geste de salir » – celui de « créer le désordre » – avait déjà été établi.

De même, le paragraphe, situé sous le titre : « la signification du schéma du chaos » (p. 200 - Repère-4), indique que les métaphores qui ont inspiré la composition de ce schéma permettent de révéler le sens métaphorique attribué au mot « saleté », qui « exprime, matérialise le désarroi », cette signification étant issue des propos de l'entretien cité dans ce paragraphe. Or, le fait de retrouver les propos exacts, relatifs à la notion de « chaos esthétique », ne me paraît pas intervenir dans ma compréhension du mot « saleté ».

¹⁹⁷ Cette relation n'a en effet pas pu apparaître au cours des diverses étapes de recherche antérieures, parce que les « mots clés » permettant de l'établir, ne figuraient ni dans le texte de la note prise en référence jusque-là (comme cela a déjà été mentionné), ni dans la version simplifiée du « schéma du chaos » que j'ai adoptée au cours des recherches. Celle-ci ne reproduisait que la figure de la « boucle » (Chaos – Désarroi – Saleté), sans les mentions accompagnant le schéma original.

¹⁹⁸ Cf. Partie V, p. 349.

L'ambiguïté du sens du langage courant - l'exemple du sens du mot « déchet »

Les éléments qui me semblent apporter véritablement un nouvel éclairage sont contenus dans les paragraphes ci-dessus (p. 195 – Repère-2), qui commentent la création du « schéma du dysfonctionnement social » (Figure IV-3, p. 196). Ce dernier, représentant un « système digestif », illustre la métaphore suivante : l'organisme social est perturbé, il ne remplit plus sa fonction. Les dysfonctionnements ne sont plus « traités », « digérés » et sont rejetés, créant des « débordements ».

On comprend en effet que l'expression « déchets », qui figure dans ce schéma, ne recouvre pas le sens usuel du mot, mais le sens figuré de « rejets », « débordements ». Le « schéma du chaos », créé au même moment que celui-ci, illustre les mêmes métaphores. Le mot « saleté », au sein du « schéma du chaos », recouvre donc la même signification figurée que le mot « déchet ».

On voit ici toute l'ambiguïté que présente le sens des mots du langage courant. Au cours des étapes ultérieures de la recherche, en particulier lorsque j'aurai établi la distinction qui existe entre l'*objet désigné* par un mot et la *signification exprimée* par ce mot¹⁹⁹, j'emploierai les mots « déchets » ou « détritrus » pour faire référence à l'*objet*, et le mot « saleté » pour faire référence à la *signification*. Or le mot « déchet » ici ne réfère pas à l'*objet* mais à une métaphore, c'est-à-dire, comme on le verra plus loin, à une *signification*.

Par ailleurs, la notion de « dysfonctionnement social » renvoie directement à la notion d'« hyper-saleté », opposée à celle de « saleté naturelle » (cf. p. 195 – Repère-1). Le commentaire du « schéma du chaos », figurant au journal de recherche, indique en effet que la question de la « saleté » ne concerne pas la « saleté naturelle », élimination naturelle des activités humaines, mais un dysfonctionnement social [JdR – 27/01/05]²⁰⁰. Cela montre que la « Saleté » dont il est question est l'« hyper-saleté », c'est-à-dire une métaphore du dysfonctionnement social. La « saleté naturelle », qui fait référence à la question de l'évacuation déchets telle

¹⁹⁹ Voir les précisions apportées plus haut (Partie II, p. 101), au sujet de la distinction entre *sens* et *dénotation* [Frege, 1971].

²⁰⁰ La notion de « saleté naturelle » est issue des propos suivants : « [...] quand on existe, forcément on laisse des traces derrière soi, sur le sol. Evidemment, on agit, on avance, et des choses s'éliminent, ne serait-ce que la sueur » [Entretien Pr.T – compte-rendu p. 19].

qu'elle se présente dans le cadre de la vie quotidienne, est exclue des raisonnements illustrés par les schémas.

C'est plus tard, au sein des esquisses du schéma (cf. Figure IV-5, p. 198), que l'expression « Saleté » a pris son sens usuel de « détritit »²⁰¹. Ce changement de « registre de sens » passant inaperçu, la nature métaphorique des raisonnements à l'origine des premiers schémas a été perdue de vue. D'où les contradictions qui sont apparues au moment de comparer entre eux le « schéma du chaos » et les esquisses, et ma difficulté à comprendre la nature de ces contradictions.

II.C.2. L'analyse de l'étape de rédaction de juillet 2014

Compte tenu de ces observations et des notes portées au journal de recherche, relatives à cette période de juillet 2014, le « commentaire n°1 » et les paragraphes qui s'y rapportent, ne décrivent pas de façon convaincante les raisonnements qui ont permis les découvertes mentionnées.

Je propose de livrer, ci-après, une reconstitution de cette étape de travail selon le « scénario » qui me semble vraisemblable. Selon celui-ci, la signification métaphorique du mot « saleté » n'est pas apparue à l'examen du « schéma du chaos » comme indiqué (p. 200 - Repère 4), mais en découvrant, au sein du « schéma du dysfonctionnement social », la présence du mot « déchet » et sa signification métaphorique.

1) La superposition de plusieurs registres de sens

On a vu, au travers des exemples exposés ci-dessus : 1) que le sens évolue au gré des juxtapositions des différents éléments signifiants, celles-ci formant des contextes au sein desquels le sens est « fluctuant » : 2) que les expressions du langage courant ne

²⁰¹ En réalité, après avoir réalisé la dernière esquisse, qui figurait la « boucle réflexive » recherchée, je ne savais pas exactement quelle signification lui accorder. J'ai indiqué : « *J'ai trouvé, mais quoi ?* » [Doc. manuscrit – 11/02/05 n°1]. J'ai réinterprété l'esquisse au cours des jours suivants pour composer le schéma de synthèse dans sa version définitive.

permettent pas de déterminer les « registres de sens » auxquels elles se rapportent²⁰². Il faut également prendre en compte le fait que le travail de rédaction forme à son tour un contexte spécifique. D'une part, pour la nécessité du récit, la rédaction impose une nouvelle organisation de ces éléments. D'autre part, alors que ce récit porte sur des étapes de recherche antérieures et s'efforce de restituer les raisonnements tenus aux périodes concernées, de nouvelles découvertes apparaissent.

Dans le cas présent, deux niveaux coexistent au sein du récit : 1) la restitution de l'étape d'élaboration des différents schémas et esquisses (soit l'étape 1, de janvier 2005, décrite dans le présent chapitre) ; 2) la présentation des analyses qui ont permis d'établir la manière dont ceux-ci avaient été construits, ainsi que les significations qu'ils illustraient (Etape 4, 2007, cf. Partie V, p. 349). Un troisième niveau est formé par l'élaboration du récit lui-même, au temps présent. Cela contribue à « brouiller les pistes » déjà confuses, et il est fréquent que les descriptions produites restent finalement approximatives.

Enfin, j'ai pu constater que les raisonnements qu'il s'agit de saisir apparaissent le plus souvent sous forme d'images, de représentations mentales fugitives (des « flash » selon le terme que j'ai adopté dans les pages du journal de recherche), qui « échappent » au moment de les formuler. La transcription de ces images reste par conséquent imprécise.

Ce phénomène surprenant est décrit par Paul Watzlawick, dans son ouvrage intitulé « *Le langage du changement* », qui traite des deux formes de langage correspondant aux fonctions des deux hémisphères cérébraux. Le langage logique, analytique (mode digital) propre au cerveau gauche, et le langage des figures et métaphores, celui de « *la synthèse et de la totalité* » (mode analogique), qui correspond au cerveau droit. L'auteur montre que la traduction du langage analogique vers le langage digital est très imparfaite, quand elle n'est pas totalement impossible [Watzlawick, 1980, p. 22-23]²⁰³.

²⁰² La caractéristique du *sens commun* est précisément d'opérer une « fusion » ou une « substitution » entre les *objets* et les *significations* qui leur sont attribuées. Voir, à ce propos, la présentation de la théorie des types logiques (Partie II, p. 56) et les développements ci-après (p. 210).

²⁰³ Selon mon hypothèse, ce phénomène illustre ce que l'on entend par la notion d'*occultation de la construction du sens*. L'origine du sens des expressions du langage courant est perçu mais ne peut s'exprimer que de manière tacite ou au travers de métaphores. Le sens est informulable, en raison des

2) Hypothèses sur le déroulement de l'étape de rédaction de juillet 2014

a) Le « croisement » de différents raisonnements

Mon hypothèse est la suivante : durant la phase de recherche menée en juillet 2014, c'est bien au cours de la rédaction que les « fils » des différents raisonnements se sont « entremêlés », empêchant de restituer avec précision les circonstances dans lesquelles les nouvelles découvertes ont été réalisées.

Au moment de présenter la figure du « schéma du chaos » (Figure IV-2, p. 34), j'indiquais que la question de sa signification était restée sans réponse, jusqu'à la phase de recherche intervenue deux ans plus tard (Etape 4, 2007, cf. Partie V, p. 349). Ce paragraphe faisait donc référence aux travaux menés durant cette étape, qui, grâce à l'étude approfondie du journal de recherche, avaient permis de resituer le contexte de la création du schéma, dont les développements relatifs à la métaphore du « dysfonctionnement social ».

Il s'agissait de montrer que la référence à ce contexte permettait d'établir la nature métaphorique du « schéma du chaos ». J'ai donc indiqué à cet endroit les mentions accompagnant le schéma : la « Saleté » *exprime, matérialise, rend visible, renforce* le « Désarroi » ou le « Chaos », ainsi que les propos de l'entretien dont elles sont issues²⁰⁴.

Selon mon hypothèse actuelle, en faisant état de ces mentions et de la citation relative au « chaos esthétique », mon intention initiale était de restituer l'origine du mot « chaos » lui-même – tel que je l'avais retenu à la suite de l'analyse des entretiens de l'enquête – et l'origine de la signification du « schéma du chaos » dans son ensemble. La question de la signification de la « Saleté » n'était pas présente à mon esprit car la référence au « chaos esthétique » renvoie à la signification du « fait de salir », c'est-à-dire celle du « Geste de salir » et non pas à la signification de la « Saleté ».

caractéristiques du langage commun, qui n'est pas apte à se « décrire lui-même ». Cette question est traitée en détail plus loin (cf. Chapitre III, p. 265).

²⁰⁴ J'ai constaté, en d'autres occasions, que je retiens tantôt le terme : « exprimer le desarroi », tantôt celui de : « exprimer le chaos ». Je me suis intéressée à de nombreuses confusions de cet ordre au cours de mes recherches, mais jamais à celle-ci, que je négligerai donc, ici et par la suite.

L'étape de recherche, réalisée en 2007, avait permis d'établir que le sens du « Geste », au sein des esquisses, était celui de « geste producteur de désordre »²⁰⁵. Les notions de « chaos, dysfonctionnement, désordre » sont donc (selon ces références) attachées au « Geste », traduisant l'idée selon laquelle les sentiments exprimés proviennent surtout « de la présence de *salisseurs* dont l'attitude (supposée) est mal vécue » (cf. p. 199 - Repère-3).

Or, en décrivant le contenu du « schéma du chaos », dans le but de préciser les mentions qui y figurent, et en rédigeant la phrase mentionnée ci-dessus : « La « Saleté » exprime, matérialise, rend visible, renforce le « Désarroi » ou le « Chaos », je me suis vraisemblablement aperçue que celles-ci se rapportaient, non pas au « Geste de salir », mais à la « Saleté ». Ce constat a dû provoquer dans mon esprit une confusion, comme cela s'est produit à la relecture de ce passage (en mars 2015).

En effet, alors que, pour formuler la signification du « schéma du chaos », j'ai fait référence au « fait de salir » – soit au « geste de salir » – la description exacte du schéma introduisait la référence à la « Saleté ». L'étape de recherche (de 2007) avait mis en lumière la « double signification » du « Geste », telle qu'elle figurait au sein de la version définitive du schéma de synthèse : « geste producteur de saleté-physique » (sens littéral) et « geste producteur de désordre » (sens métaphorique). Mais cela n'était pas le cas pour ce qui concerne la « Saleté ». Celle-ci semblait avoir constamment été entendue, au sein des esquisses, selon le sens usuel du mot, soit celui de « saleté-physique » ou « détrit ».

Face aux confusions qui se présentaient, j'ai dû très certainement (en juillet 2014), entamer une recherche au cours de laquelle je me suis reportée aux paragraphes précédents, décrivant le « schéma du dysfonctionnement social » (p. 195 - Repère-2). Et c'est ainsi que j'ai pu découvrir, comme indiqué précédemment, la signification métaphorique du mot « saleté », en relation avec la signification du mot « déchet » (rejet, débordement) figurant dans ce schéma, et en relation avec la notion d'« hyper-saleté ».

²⁰⁵ La recherche portait principalement sur la composition des esquisses du schéma de synthèse, et sur la question de la signification du « Geste de salir ». Pour mémoire, il s'agissait de comprendre pour quelle raison le « Geste » apparaissait selon le sens de « action de salir » au sein de la dernière esquisse, alors que cela n'était pas le cas au sein des précédentes.

b) L'ambiguïté du sens du langage courant - l'exemple du sens du mot « action »

Pour ce qui concerne la signification du « Geste de salir », j'ai indiqué plus haut que les développements apportés dans le paragraphe « commentaire n°1 » (p. 202) ne permettent pas de comprendre en quoi, les analyses réalisées durant cette phase de rédaction de juillet 2014, modifient les conclusions de la phase de recherche de 2007. Ces développements sont en effet incomplets.

Cette étape de recherche avait montré que la signification du « Geste de salir » avait évolué au cours de la réalisation des esquisses. Initialement entendu au sens de « créateur de désordre », le « Geste » avait également reçu la signification de « action de salir » au sein de la dernière esquisse. Mais la question qui demeurait était celle de savoir pour quelle raison, au moment où le « Geste » apparaît au sein de la première esquisse, il recouvre le sens de « créateur de désordre », alors que les notes portées au journal de recherche indiquent que l'idée introduite par le « Geste », est celle de la distinction entre « Saleté » et « action de salir » [JdR. – 09/02/05].

En fait, comme on l'a vu pour le mot « déchet », le mot « action » ne recouvre pas son sens usuel dans ce contexte. Il exprime la signification attribuée au « fait de salir », c'est-à-dire au fait d'enfreindre les règles sociales, l'ordre social, selon les idées de « chaos » et « dysfonctionnement » exprimées par les schémas.

C'est la phase de travail de juillet 2014 qui a permis d'avancer cet argument. Le journal de recherche qui s'y rapporte [JdR. – 22/07/14] fait référence aux exercices d'observation, portant sur mes propres réactions à l'égard de la « saleté », menés durant mes premières investigations sur le thème de la « propreté » (en 2004). En réponse à la question : « qu'est-ce qui me dérange ? », j'avais pu réaliser qu'il s'agissait surtout du « comportement » des personnes qui « salissent », plus que de la présence de détrit²⁰⁶.

²⁰⁶ « Je me suis posé la question suivante : supposons que l'on trouve le moyen de nettoyer en permanence, de manière à ce que les déchets disparaissent aussitôt après avoir été déposés, est-ce que cela résoudrait "ce qui me dérange" ? La réponse est non. Il m'est désagréable de voir les détrit²⁰⁶, mais ce qui me dérange davantage, c'est de constater de la part des passants, de certains commerçants, d'habitants de mon immeuble, un comportement que je réprouve, qui m'interroge et me met mal à l'aise » [Pré-rapport 4/11/04, Compte-rendu - annexe 1-2, p. 54-55].

c) Conclusion

Compte tenu de ces éléments, on voit que le texte du « commentaire n° 1 » s'efforce d'apporter les conclusions de ces recherches, mais ne parvient pas à restituer la manière dont elles ont été élaborées, ni les nouvelles significations qui sont apparues. Il est dit que la découverte de la version complète de la phrase suivante : « Salir = foutre la merde, foutre le bordel = créer du désordre, révéler, exprimer, concrétiser » (cf. p. 199 – Repère-3) renvoie directement au contenu du « schéma du chaos », et permet de confirmer clairement la nature métaphorique du sens accordé au « Geste de salir ».

La confirmation du sens du « Geste » n'est pas réalisée par la seule référence à cette phrase mais grâce à la « conjugaison » des différents raisonnements qui ont été exposés ci-dessus. La phrase renvoie au « schéma du chaos », au sein duquel le sens attribué à la « Saleté » a été explicité, en référence au sens métaphorique du mot « déchet » contenu dans le « schéma du dysfonctionnement social ». C'est cela qui permet d'éclairer la signification du mot « action », levant le doute à ce sujet, et confirmant la signification attribuée au « Geste de salir » au moment de la réalisation de la première esquisse.

Cependant comme le présent chapitre en atteste, il est extrêmement difficile de garder à la conscience les chemins permettant de révéler telle ou telle signification. Dans le cas présent, deux raisonnements provenant de « chemins » distincts, avaient abouti au « schéma du chaos », se confondant à leur arrivée : le raisonnement relatif au « Geste de salir » et celui relatif à la « Saleté ». La confusion n'a pas été totalement éclaircie, au moment de clore la rédaction du paragraphe concerné, si bien que la formulation retenue n'est pas parvenue à la dépasser.

II.C.3. A propos du « double sens » des mots (sens littéral et sens figuré)

Les développements plus haut (cf. p. 208) font référence à la « double signification » du « Geste de salir », mise en lumière au cours d'une des étapes de recherche (Etape 4 - cf. Partie V, p. 349). Cette « double signification » figurait au sein de la version définitive du schéma de synthèse (Figure IV-1, p. 178), soit la signification

de : « geste producteur de saleté-physique » (sens littéral) et celle de : « geste producteur de désordre » (sens figuré). Il est dit également que ce « double sens » n'avait pas été établi pour ce qui concerne le mot « Saleté », qui était entendu selon son seul sens usuel de « saleté-physique » ou « détritrus ». La notion de « double sens » appelle quelques précisions.

Celle-ci correspond à la perception de la distinction qui existe entre le sens exprimé par le mot « salir » et l'action qu'il désigne²⁰⁷. On voit ici, comme cela sera montré au travers d'autres exemples, que le sens du « fait de salir » n'est pas ignoré. Sa signification est celle de « produire le désordre », c'est-à-dire : « ne pas respecter les règles sociales ». Ce qui est véritablement ignoré est le fait que « produire le désordre » soit la signification du mot « salir » lui-même. Plus exactement, c'est la manière dont cette signification est construite qui est oubliée et s'exprime de façon implicite, ou à l'aide de métaphores (cf. ci-dessous).

« Mettre le désordre » consiste à enfreindre l'*ordre* établi qui, dans une société donnée, détermine les lieux où les détritrus doivent être déposés. Les fondements de cet *ordre* étant tacitement admis, ils n'apparaissent plus à la conscience. Au cours d'une conversation courante, ou d'un entretien de recherche, c'est bien évidemment les significations attribuées aux « choses » qui s'expriment au travers des propos tenus, et cela ne présente pas de difficulté pour qui maîtrise le *sens commun*. Personne n'éprouve le besoin de questionner la manière dont les mots du langage courant sont construits, ni les fondements de l'*ordre* social en vigueur²⁰⁸.

Les difficultés apparaissent lorsqu'il s'agit de dire quelque chose à propos de ces significations elles-mêmes, c'est-à-dire de rechercher le sens se rapportant à une « chose » (ici une action). Il existe en quelque sorte une « erreur » dans la perception commune de ce qu'est la « chose », désignée par un mot donné²⁰⁹. Dans le cas présent, l'action dont il est question n'est pas « l'action en tant que telle », c'est-à-dire la série de mouvements effectués pour réaliser quelque chose. Il s'agit de « l'action telle qu'elle est socialement définie ».

²⁰⁷ Plus exactement, l'action désignée par le mot « jeter » (Cf. note n° 210).

²⁰⁸ Voir : « Les caractéristiques du langage courant » (Chapitre III – Etape 2, p. 265).

²⁰⁹ Voir : « Le langage naturel et la confusion des niveaux logiques » (Chapitre III - Etape 2, p. 270).

Ainsi, la distinction que les expressions « geste producteur de saleté-physique » et « geste producteur de désordre » tentent d'opérer, à propos du sens du « geste de salir », est une distinction de *sens commun*. La première étant attribuée à « l'action en tant que telle » et la seconde à la « signification attribuée à l'action ». Or, comme cela sera établi au cours de la recherche, ces expressions désignent toutes deux une signification. La question de savoir quel rapport existe entre elles est restée longtemps sans réponse. La réponse n'est apparue qu'au cours des dernières étapes de la formalisation du *Modèle méta*. En fait, l'expression « geste producteur de saleté-physique » est synonyme de « geste de salir » et du mot « salir ». Son sens est celui de « produire le désordre »²¹⁰. Et l'expression « geste producteur de désordre » est une expression métaphorique qui indique la nature de ce sens²¹¹.

On voit ici que le *sens commun* permet d'envisager le fait que les mots du langage courant n'ont pas pour seule fonction de désigner des « choses » mais aussi celle d'exprimer des significations²¹². Il semble cependant que de cette distinction soit accessible pour ce qui concerne les « actions » et qu'elle le soit beaucoup moins pour ce qui concerne les « objets ». On verra au chapitre suivant (Chapitre III - Etape 2, p. 214) que l'existence d'une action est associée à celle de son auteur. Il est ainsi relativement aisé de percevoir que le « problème de la saleté » concerne l'appréciation portée sur l'attitude des « salisseurs », et donc de prendre en compte la dimension socialement construite des significations.

Pour ce qui concerne les « objets », le fait que les mots employés pour les nommer ne désignent pas « l'objet en tant que tel » (ses caractéristiques physiques), mais un

²¹⁰ Le présent énoncé est lui-même un exemple de la difficulté que représente le fait de « parler du sens ». Les expressions : « geste producteur de saleté-physique » et « geste producteur de désordre » s'efforcent de distinguer « jeter des détritiques » et « mettre le désordre », mais elles ne parviennent pas à dépasser la confusion qui existe entre les mots « saleté » et « détritiques », et les mots « jeter » et « salir ». (Voir les développements théoriques présentés précédemment : Partie II, p. 105). Le premier renvoie constamment à son sens usuel, soit : « détritiques qui n'est pas à sa place », soit : « objet en désordre ». L'emploi du langage courant maintient les confusions que de tels énoncés s'efforcent d'éclaircir (Cf. le paragraphe mentionné ci-dessus : note n° 209).

²¹¹ La fonction du *Modèle méta* est précisément d'identifier les « mots clés » du langage courant, décrivant la situation étudiée (ici le « Geste de salir »), mots que le *sens commun* considère comme désignant des « choses », puis d'établir le sens attribué à ces « choses », au travers des énoncés métaphoriques qui s'y rapportent. Le « Chaos » est en fait la métaphore du « désordre », signification du mot « salir » (Voir « La lecture du discours selon le *Modèle méta* », Partie II, p. 95).

²¹² Bien que cette signification apparaisse comme le sens figuré des mots – un sens « annexe » en quelque sorte – et non comme leur « véritable » sens.

« objet tel qu'il est socialement défini », me semble quasiment indécélable. Y compris lorsque ce fait est établi sur le plan conceptuel, il demeure extrêmement difficile de le garder à l'esprit. La « matérialité » de l'objet physique, telle qu'elle est perçue, s'impose. Comme je l'écrirai plus tard :

Parler de « saleté », c'est parler de « détritits qui se trouvent dans la rue ». Mais ce dont on parle ne concerne pas les détritits (il n'y a rien à en dire), cela concerne « le fait qu'ils se trouvent dans la rue » et le sens attribué à cette situation. [...] (La « confusion » semble, en outre, s'accorder avec l'expérience vécue. Lorsque l'on est dans la rue, on ne voit pas « des objets dans la rue », on voit « des objets ») [Bodineau, 2010, p. 200].

Au cours des multiples raisonnements menés à ce sujet, j'ai pu constater que le fait de se livrer à une activité mentale, portant sur des objets, n'atténue pas la perception de leur « matérialité ». La pensée se transporte, en quelque sorte, dans l'espace physique et convoque les perceptions issues de l'expérience vécue :

Je suis confrontée aux mécanismes de l'*indexicalité* tels que je les ai décrits dans l'article [²¹³]: je crois que je désigne les détritits, je peux me les représenter... dans la rue. Mais ce dont je parle (ou je pense), c'est de leur présence dans la rue, [...]. Par « saleté physique », je voulais évoquer les « détritits », mais je me suis aperçue que j'étais en train de me représenter des détritits ..., oui, mais des détritits-dans-la-rue.

[...] Ça n'est pas une découverte en soi, mais ce qui est intéressant est de constater, en direct, comment cela se reproduit à chaque tentative. Quel que soit le niveau de connaissance de ces phénomènes, il est impossible de s'en extraire [JdR – 10 et 18/09/13].

²¹³ [Bodineau, 2010].



On ne pense pas dans des nappes de mots en flots. Ni dans le sable mouvant de l'émotion. Ni dans le consensus. Il faut opposer une résistance, comme le fait l'œuvre, produire une aspérité pour que quelque chose devienne manifeste et pensable.

Myriam Suchet – INDISCIPLINE ! – 2016, édition NotaBene

Chapitre III : L'étude des résultats de l'enquête (Etape 2 - 2005)

III.A - Introduction : les premiers pas vers la problématisation du sens

Cette seconde étape de recherche s'est déroulée en novembre et décembre de l'année 2005. Elle a été motivée par la préparation d'une restitution des résultats de l'enquête devant les élus de la ville de Saint-Denis, qui a eu lieu en janvier 2006.

Les travaux ont consisté : 1) à formuler les résultats de l'enquête selon six « clés de lecture », représentant les différents degrés de complexité des interprétations avancées et la progression du « changement de regard » que celles-ci proposent ; 2) à engager une analyse du schéma de synthèse de l'enquête, au travers des questions soulevées par la rédaction de l'exposé de restitution, et portant en particulier sur la signification des flèches reliant les différents éléments du schéma.

1) La recherche des causes

Pour résumer cette étape, on peut retenir qu'après avoir composé le schéma de synthèse, j'ai cessé de me placer dans le registre métaphorique de mes premiers raisonnements (cf. Etape 1, décrite au chapitre précédent). Je me suis attachée à établir la « réalité » des mécanismes intervenant dans le « problème de la saleté », c'est-à-dire les « causes » du phénomène (les « raisons de salir »), et les éléments pouvant expliquer les sentiments exprimés à l'égard de la « saleté ».

Ce changement de perspective a modifié ma lecture du schéma de synthèse. Il m'a incitée à mettre en cause les interprétations exprimées sous la forme d'énoncés abstraits, tels que : « [...] *les perturbations du système social [...] provoquent le malaise ressenti et procurent à chacun des "motifs", de bonnes raisons de salir* » [Compte-rendu, p. 4].

Il me semblait nécessaire de comprendre à quoi ce « sentiment de malaise » se rapportait réellement, dans le cadre de l'expérience vécue. En m'appuyant sur l'observation de mon environnement quotidien et de mon propre ressenti, je me suis

intéressée à la dimension sensitive et émotionnelle du rapport à l'espace de la ville, et à la présence de ce que j'ai appelé « des signes tangibles ». Ces signes auxquels on ne prête plus attention mais qui engendrent les sensations et sentiments éprouvés à l'égard des espaces dans lesquels ils sont inscrits. Ces ressentis m'ont semblé devoir être interprétés en tant qu'expression d'interprétations socialement construites. J'abordais là une tentative de distinction entre « objets », « actions » et signification, soit entre les « choses » et le sens des « choses ».

Toutefois, je n'étais pas en capacité, à ce stade, de mesurer que cette nouvelle lecture du schéma de synthèse réalisait un véritable changement de « cadre d'interprétation », et que j'assignais au schéma la fonction de représenter la « réalité », et non plus celle de représenter les raisonnements issus des travaux d'analyse des entretiens. C'est la raison pour laquelle cette seconde étape de recherche n'avait pas donné lieu à des découvertes significatives. Je l'ai d'ailleurs négligée, au cours de mes travaux ultérieurs, contrairement à l'étape précédente et à la suivante, que j'ai étudiées à maintes reprises.

Cependant, les analyses menées au cours du travail de rédaction de la thèse²¹⁴, et présentées dans ce chapitre, montrent que cette étape a largement contribué aux découvertes réalisées au cours de la suivante. Je découvrirai en effet, au cours de celle-ci (Etape 3 - cf. Chapitre VI, p. 292), que les éléments contenus dans le schéma ne représentent pas les « choses » mais leurs significations. Et cela grâce à la confrontation de mes différentes interprétations du schéma de synthèse, et grâce à la perception des différents « registres de sens », que l'étude des significations des flèches du schéma avait mis en évidence.

On peut considérer que les travaux de la présente étape constituent le premier degré de la « problématisation du sens » et de la prise de distance vis-à-vis de la *posture naturelle* du membre.

²¹⁴ Ces travaux ont été réalisés en juillet 2014.

2) La présentation du contenu du chapitre

Sont présentés ci-après :

1) Le contexte de l'étape de recherche [cf. III.B - p. 217], formé par la préparation d'une restitution des résultats de l'enquête devant les élus de la ville de Saint-Denis, prévue en janvier 2006.

Les objectifs de ces travaux visaient à consolider l'argumentation développée et à lever les réticences apparues au cours de la restitution antérieure, intervenue en mars 2005. Les conclusions mettaient fortement en cause l'interprétation commune du sujet, et rapportaient des appréciations sévères à l'égard de l'état de « saleté » de la ville, ainsi qu'à l'égard de l'attitude des élus. Le contexte, de cette période de la fin de l'année 2005, a également été marqué par les « émeutes » intervenues dans les quartiers des banlieues françaises. Celles-ci sont venues alimenter mes réflexions sur la vie sociale locale, et mon analyse des conclusions de l'enquête.

2) La description des travaux réalisés [III.C - p. 228], qui comprend :

- La présentation détaillée et commentée des travaux [cf. III.C.1 – p. 228].
- L'étude des significations du schéma de synthèse : mettant en cause les énoncés abstraits justifiant les résultats de l'enquête [cf. III.C.2 – p. 231] ; et aboutissant à l'approche d'une « problématisation du sens » (grâce à la tentative de distinguer : « geste producteur de saleté physique » et « geste producteur de désordre ») [cf. III.C.3 – p. 235].
- La présentation des résultats selon six clés de lecture [cf. III.C.4 - p. 238].
- Les conclusions de l'étape de recherche [cf. III.C.5 - p. 244], traitant des limites conceptuelles que le *sens commun* impose à l'analyse des significations. Celles-ci commentent les phénomènes relatifs à la *construction du sens*, auxquels les travaux ont été confrontés (en particulier la question de la perception d'un sens « sous-jacent », qui transparait au sein de la confusion existant entre « chaos », « désordre » et « crise »).

III.B - Le contexte : une nouvelle restitution des résultats de l'enquête

Cette seconde étape, intervenue à la fin de l'année 2005 a été motivée par la perspective d'une nouvelle restitution des résultats de l'enquête, devant une équipe d'élus de la ville de Saint-Denis, dont le Maire, Didier Paillard²¹⁵, prévue pour le début du mois de janvier 2006. Un exposé de mes travaux, devant l'équipe du LEMA (Laboratoire d'Ethnométhodologie Appliquée), était également prévu à cette période²¹⁶.

III.B.1. Le besoin de consolider l'argumentation

J'ai éprouvé le besoin de consolider l'argumentation du rapport d'enquête (rendu en mai 2005) pour plusieurs raisons. L'expérience de la précédente restitution des résultats, tenue en mars, avait montré la difficulté, pour les élus, de recevoir les conclusions, et la nécessité d'explicitier la démarche socianalytique.

Je me sentais partagée entre les doutes que j'éprouvais quant à la pertinence du schéma de synthèse, et ma conviction de l'intérêt des résultats. Le fait de ne pas avoir pu déterminer et expliciter les raisonnements par lesquels j'avais composé le schéma me laissait dans l'embarras, mais cela aiguïait ma curiosité et m'incitait à poursuivre mes recherches. Par ailleurs, j'avais été très impressionnée par l'ampleur des résultats de l'enquête, ceux-ci débordant largement du thème de la « propreté ». Bien que Patrice Ville ait validé les synthèses que j'avais élaborées, je m'étais sentie quelque peu « dépassée » par l'ampleur de la « matière » obtenue.

Cependant, les analyses de la vie sociale locale que l'enquête apportait me semblaient passionnantes et j'étais convaincue de l'intérêt de permettre aux élus d'en prendre connaissance. Je constatais pour ma part, dans le cadre de mes activités associatives et dans celui de la vie quotidienne, que les pistes issues des résultats de

²¹⁵ D'abord premier adjoint durant ses précédents mandats, il a succédé à Patrick Braouezec en décembre 2004, celui-ci étant devenu Président de la Communauté d'agglomération, « Plaine Commune » en cours de mandat. Didier Paillard a été réélu lors des scrutins ultérieurs.

²¹⁶ Pour mémoire, le LEMA regroupait les enseignants-chercheurs du DESS « Ethnométhodologie et informatique » de l'Université Paris 8, ainsi que des étudiants et anciens étudiants.

l'enquête ouvraient des questions inédites et la possibilité de nouvelles interprétations des situations locales.

Les instigateurs des mouvements revendiquant une « ville propre » étaient volontiers considérés comme des défenseurs d'un ordre autoritaire, et leurs actions en direction de la municipalité étaient suspectées de manifester une opposition politique, comme le suggérait l'un des entretiens. Je partageais en grande partie ce point de vue, avant d'entreprendre les premières investigations (cf. ci-après : « La question de lancement », p. 222). Le fait d'accéder à une interprétation fort différente, et beaucoup plus complexe, me semblait ouvrir des perspectives intéressantes, permettant de dépasser des clivages partisans qui se révélaient quelque peu simplistes

III.B.2. Le contexte de la rue : les « révoltes urbaines » de décembre 2005

L'actualité de cette fin d'année 2005 est venue confirmer cette conviction, en m'offrant une occasion particulière d'observation et de réflexion. Cette période avait en effet été marquée par les « émeutes urbaines » qui, partant de la ville de Clichy, avaient gagné de nombreux quartiers des banlieues françaises. Le centre de la ville de Saint-Denis n'avait pas connu d'évènements aussi spectaculaires que ceux qui s'affichaient sur les écrans de télévision, mais les « promenades nocturnes » auxquelles j'ai participé durant ce mois de novembre, en compagnie d'habitants et de militants, ont fourni des occasions de rencontres avec les jeunes gens du quartier, très impliquantes et très instructives. J'ai eu le sentiment que la compréhension de la situation de ces « jeunes des banlieues », nécessitait elle aussi un dépassement de la vision habituelle, quelque peu condescendante, comme le soutient Jean Baudrillard, dans l'article intitulé *Nique ta mère !*, publié le 18 novembre 2005, dans le journal *Libération* :

[...] de la désaffiliation au *desafio*, au défi, il n'y a pas loin. Tous ces exclus, ces désaffiliés, qu'ils soient de banlieue, africains ou français « de souche », font de leur désaffiliation un défi, et passent à l'acte à un moment ou à un autre. C'est leur seule façon, offensive, de n'être plus humiliés, ni laissés pour compte, ni même pris en charge. Car je ne suis pas sûr – et ceci est un autre

aspect du problème, masqué par une sociologie politique « bien de chez nous », celle de l'insertion, de l'emploi, de la sécurité –, je ne suis pas sûr qu'ils aient, comme nous l'espérons, tellement envie d'être réintégrés ni pris en charge. Sans doute considèrent-ils au fond notre mode de vie avec la même condescendance, ou la même indifférence, que nous considérons leur misère. [...] Je ne suis pas sûr que leur réaction à une sollicitude trop bien calculée ne soit pas instinctivement la même qu'à l'exclusion et à la répression [Baudrillard, 2005]²¹⁷.

Cet article est venu, par ailleurs, nourrir ma réflexion d'une façon inattendue²¹⁸. Les arguments avancés confortaient les thèses des conclusions de l'enquête, en particulier celles que je jugeais mal établies. L'idée d'une désintégration sociale, qui transparissait au sein du « discours sur la saleté », était clairement affirmée par l'auteur.

Selon lui, celle-ci ne concerne plus seulement les « références culturelles » locales (selon les termes du compte-rendu de l'enquête) ni le seul « *modèle français* », mais l'ensemble du « *modèle occidental* ». Et cette désintégration se produit « *non seulement sous le coup d'une violence externe (celle du terrorisme [...]), mais encore de l'intérieur même* ». L'interpellation violente des « *hors jeu* » révèle à la société française « *ce qui se défait en elle* » :

La première conclusion [...] c'est qu'une société elle-même en voie de désintégration n'a aucune chance de pouvoir intégrer ses immigrés, puisqu'ils sont à la fois le résultat et l'analyseur sauvage de cette désintégration. La réalité cruelle c'est que si les immigrés sont virtuellement hors jeu, nous, nous sommes profondément en déshérence et en mal d'identité. L'immigration et ses problèmes ne sont que les symptômes de la dissociation de notre société aux prises avec elle-même. Ou encore : la question sociale de l'immigration n'est qu'une illustration plus visible, plus grossière, de l'exil de l'Européen dans sa

²¹⁷ Je reviendrai, en divers endroits sur mes relations avec mes jeunes voisins, et les réflexions que celles-ci m'ont inspiré. Voir : « Changement de posture » (Chapitre V, p. 282); et les travaux sur le thème des « relations de voisinage » (Partie V, p. 532 - voir également : « L'analyse de l'analyse », p. 444).

²¹⁸ Je n'ai pas véritablement analysé le texte de l'article de Baudrillard à cette époque, en vue de nourrir mes travaux. C'est au cours des travaux de rédaction de la thèse (en juillet 2014 et avril 2015) que j'ai retrouvé la référence à cet article, dans les pages du journal de recherche. Le souvenir de l'impression qu'il avait produit sur moi m'est revenu en mémoire, et je me suis attachée à rechercher en quoi celui-ci était intervenu dans cette étape de recherche réalisée en cette fin d'année 2005.

propre société (Hélé Béji). La vérité inacceptable est là : c'est nous qui n'intégrons même plus nos propres valeurs [...].

Nous ne sommes plus en mesure de proposer quoi que ce soit en termes d'intégration [...] Donc, parler d'intégration au nom d'une définition introuvable de la France, c'est tout simplement pour les Français rêver désespérément de leur propre intégration.

[...] Une bonne part de la population se vit ainsi, culturellement et politiquement, comme immigrée dans son propre pays, qui ne peut même plus lui offrir une définition de sa propre appartenance nationale. Tous désaffiliés, selon le terme de Robert Castel [Baudrillard, 2005].

Ces arguments concernant les immigrés faisaient écho, d'une manière qui m'avait quelque peu impressionnée, aux analyses retenues à propos des « salisseurs-non-intégrés », avançant l'idée d'une « crise identitaire » et d'un « déracinement généralisé » :

Le mot *intégration*, souvent employé au sujet des immigrés, nous a conduit aux propos d'une personne immigrée, exprimant l'idée d'une rupture des références culturelles [...], et à retenir l'hypothèse [avancée par une autre personne] selon laquelle cette rupture ne toucherait pas spécifiquement les immigrés, mais traduirait une *crise identitaire* générale : « *Il y a une rupture qui s'est faite par rapport aux références [...]. Donc en fait, le passage de génération ne concerne pas simplement les familles immigrées, qui ont des traditions complètement mises en crise [...]. La déréglementation, le changement de valeurs, [font] que les références des gens et l'identité des gens posent problème* ».

On serait en présence d'une *crise identitaire*, d'une perte des repères « gaulois », une sorte de *déracinement* généralisé. [Compte-rendu, p. 23].

Le « choc des cultures » que pouvait affronter la ville « forte et combative » d'autrefois, vient heurter la ville « saturée » d'aujourd'hui. [...] La crainte que d'autres cultures puissent s'imposer est d'autant présente que la *culture locale* est affaiblie. Les anciens habitants ne se sentent plus assez forts pour se confronter à d'autres cultures, et pour résister à ce qu'ils ressentent comme une mise en cause de la leur [p. 31].

L'article de Jean Baudrillard a également contribué à l'évolution de mon interprétation du schéma de synthèse. Comme on l'a vu en introduction de ce chapitre, je lui assignais la fonction de représenter la « réalité » des mécanismes

intervenant dans la question de la « saleté ». Je lui attribue ainsi, désormais, celle de représenter le fonctionnement d'un « système social », dans lequel la « saleté » est une des manifestations de la déstructuration sociale, dont il est fait état dans l'article²¹⁹. Les « salisseurs » jouant, comme les immigrés, le rôle de boucs émissaires²²⁰.

III.B.3. Des clés de lecture pour un changement de regard

La précédente restitution avait eu lieu en mars de la même année (2005), en présence des élus membres du comité de pilotage de l'enquête²²¹. Ceux-ci avaient éprouvé quelques difficultés à recevoir les conclusions. Les entretiens rapportaient une description assez peu élogieuse, aussi bien de la ville (« en proie au désordre et au chaos »), que de la relation entre les habitants et les élus²²². Cette description semblait très subjective et beaucoup plus sombre que les propos qui s'exprimaient au cours des réunions publiques. Il était donc nécessaire d'apporter quelques « clés de lecture » (cf. ci-après, p. 238), ainsi que des précisions concernant l'approche socianalytique. Il s'agissait en particulier de faire entendre que les résultats produits ne rapportaient pas l'opinion des personnes auditées, mais leurs analyses en référence à la question posée (la « question de lancement »), comme le précise la présentation du compte-rendu :

Il s'agit [...] d'une **représentation**, construite à partir d'une question incisive, presque provocatrice : « Salir Saint-Denis [qu'est-ce cela signifie pour vous] ». Mais *représentation* ne signifie pas absence de réalité. Considérons que « le discours » ne propose pas **la** réalité, mais **une** (ou des) réalité(s). Il apporte à la

²¹⁹ Voir les analyses présentées plus loin (cf. p. 236).

²²⁰ J'écrivais à ce sujet : « "Ses" immigrés sont le bouc émissaire, comme "nos" salisseurs. Ils constituent des parties du même iceberg-crise » [JdR – 30/11/05 – Message adressé à Patrice Ville]. (L'expression « iceberg » fait référence à l'une des métaphores issues des travaux d'analyse – cf. Chapitre VI, p. 320).

²²¹ La composition du comité de pilotage est indiquée plus haut (cf. Chapitre I, p. 172, note n° 171).

²²² A titre d'exemple : « Ils n'habitent pas à Saint-Denis – Ils ne voient pas – Ils ne sont pas concernés par la propreté, ils ont des femmes de ménage – Ils ne sont pas disponibles – Les gens n'osent pas aller à la Mairie » ; « [...] Ils ne pensent qu'à leur image, leur gueule, leur pognon – On les voit pour les élections – Ils oublient leurs promesses – On n'ira pas voter » ; « On est presque foutus à la porte - [Le Maire dit] si vous n'êtes pas contents, vous n'avez qu'à partir ». [Extraits d'entretiens - Compte-rendu, p. 26-27].

situation un certain éclairage, qui permet d'adopter un autre point de vue, et d'opérer ce que nous avons appelé un changement de regard [compte-rendu, p. 2].

Comme cela a été exposé précédemment (cf. Chapitre I, p. 176), la question de lancement expose la problématique de la recherche, et constitue une induction assumée.

1) La question de lancement : une question dérangeante

Cette question ne se veut pas « neutre », « objective », elle est au contraire extrêmement inductive. Elle est élaborée à partir de l'analyse de l'entretien réalisé auprès des commanditaires (« l'entretien de commande »), et son rôle est de proposer une problématique permettant à la personne auditée de se placer en position de recherche. La question s'efforce de dépasser les approches les plus convenues. Elle est volontiers incisive, « provocatrice », comme l'indique l'introduction du compte-rendu de l'enquête, et volontiers « dérangeante ». Le principe de « dérangement » est mis en œuvre au cours d'une intervention socianalytique, dans le but de faire surgir « la norme » : les règles, l'organisation hiérarchique, les valeurs communément admises. C'est en introduisant des situations inhabituelles que ces éléments peuvent apparaître et faire l'objet d'une analyse collective par le groupe des participants²²³.

Christiane Gilon et Patrice Ville ne documentent pas précisément la méthode employée pour rédiger la « question de lancement » [Gilon et Ville, 2014, p. 86]. Ils en indiquent les principes, mais pas les ressorts de leur savoir faire, et mes observations durant les enquêtes réalisées ne m'ont pas permis d'en découvrir les clés. Mon hypothèse est que l'efficacité de la question repose sur la capacité de ses rédacteurs à percevoir les « non-dits », au sein des propos des commanditaires, ainsi que sur le fait de les introduire dans la « question de lancement », produisant ainsi

²²³ L'intervention, elle-même, provoque un « dérangement », parce qu'elle désorganise le cours habituel des activités des participants et met en place des dispositifs qui rompent avec l'organisation en vigueur : assemblées générales, modalités particulières de travail collectif, prises de parole des catégories de participants qui ne sont pas invités à s'exprimer d'ordinaire, etc. (Cf. Gilon, Ville, 2014, p. 105 ; et Ville, 1974).

son caractère « dérangeant », et permettant d'obtenir une lecture de la situation qui s'éloigne des propos communément entendus²²⁴.

Dans le cas présent, la question : « *Salir Saint-Denis, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?* » en contient une seconde, celle de savoir : qui « salit » ? Cette dernière induit un raisonnement selon lequel les personnes, qui ne se comportent pas suivant les conventions admises par un groupe donné, sont accusées, soit d'enfreindre volontairement ces conventions, soit de ne pas les connaître. De ce fait, ils attestent qu'ils sont étrangers au groupe [Becker 1988, p. 243]²²⁵.

C'est ainsi que les « salisseurs » sont considérés comme des « non-intégrés » et que « ceux qui arrivent » – immigrés, « SDF », occupants des logements insalubres – se trouvent, de fait, désignés comme étant des « salisseurs ».

Ce raisonnement réflexif s'impose largement et dépasse les clivages idéologiques. Les opposants aux thèses racistes, ne pouvant y échapper, s'efforcent toutefois de ne pas incriminer ces « exclus », en mettent en avant leurs mauvaises conditions de vie, ou les difficultés qu'occasionnent leur confrontation avec la culture du pays d'accueil. Par ailleurs, la revendication d'une « ville propre » est fréquemment entendue, localement, comme témoignant de positions racistes ou ségrégationnistes. Pour les élus et militants de la « ville rouge », ce raisonnement incite à considérer les porteurs de cette revendication comme des opposants politiques :

²²⁴ Au cours d'une discussion avec Christiane Gilon et Patrice Ville, intervenue en décembre 2016, ceux-ci ont confirmé cette hypothèse en indiquant qu'ils travaillaient à partir de la notion de « tabou ». Ils font effectivement référence à la notion de tabou dans le cadre de leurs interventions : « *Appliquer le principe de dérangement, c'est proposer un mode de fonctionnement décalé par rapport au mode de fonctionnement habituel de l'organisation cliente, faire contact là où cela ne se fait pas, parler des sujets tabous et interdits, s'offrir comme point d'appui à toute minorité, favoriser le développement des dimensions instituant, entrer dans les conflits, défaire les nœuds des consensus mous* » [Gilon, Ville, 2014, p. 138].

²²⁵ C'est d'abord chez Becker que j'ai trouvé la confirmation de mes premières réflexions à ce sujet (cf. Compte-rendu [p. 11] ; et citation de Becker [note n°245, p. 239]), mais cette « exigence normative » constitue également une des thèses principales de la conception ethnométhodologique de l'ordre social : « [...] *les participants tiennent pour allant de soi, et attendent normativement les uns des autres, qu'ils agissent comme l'exige la situation dans laquelle ils se trouvent. C'est dire que, dans la pensée courante, la situation est censée être intelligible en tant que telle, la reconnaissance de cette propriété foncière du monde dans l'attitude naturelle* » étant pour les membres une simple affaire de compétence sociale sur laquelle il y a peu à dire. C'est du reste sur le fond de cette certitude pratique, que les gens éprouvent au sujet de ce que chacun sait sur le monde qui l'entoure, que des « incompétents » ou des « contrevenants » sont identifiés et, le cas échéant, informés ou réprimandés. Cette composante morale, normative et collective des activités sociales est un aspect constitutif de celles-ci, et non un trait accessoire » [Barthélémy, Quéré, 2007, p. 14-15].

A travers la saleté on attaque la position politique de la Mairie de Saint-Denis qui [soutient] les sans papiers. Comme on ne veut pas être raciste, on dit qu'il y a de la merde dans les rues... [Extrait d'un entretien - Compte-rendu, p. 15].

Je partageais en partie ce point de vue, avant d'entreprendre les premières recherches sur le sujet de la propreté, mais cette lecture me semblait insuffisante :

S'agit-il de retirer de notre vue les détritrus, et avec eux les « pauvres », qui eux aussi encombrant les rues et nous renvoient une image de laideur et de délabrement ? « Le tiers-monde à domicile », selon l'expression d'un de mes proches, convaincu que cette demande non avouée était contenue dans la démarche des associations [à l'origine des manifestations organisées à Saint-Denis en 2003]. Quelles traces faut-il effacer pour obtenir la *propreté* attendue ?

[...] Cependant, l'interprétation selon laquelle la revendication d'une ville propre émanait de représentants de classes moyennes ou privilégiées, attentives à la préservation de leur cadre de vie, me paraissait possible mais pas suffisante. [Cette revendication] me semblait concerner une large part de la population de la ville et traverser différentes catégories sociales et courants de pensée. [Pré-rapport 4/11/04, Compte-rendu - annexe 1-2, p. 50].

2) Le changement de regard proposé par les résultats de l'enquête

Mon souhait était donc d'apporter des éléments susceptibles de lever les réticences des élus qui étaient apparues face aux résultats de l'enquête. Ces résultats contenaient quelques « clés » permettant de dépasser cette lecture commune du sujet, et de lever les obstacles formés par ces questions « dérangeantes ». Selon les analyses proposées (à ce stade), le « problème de la saleté » ne repose pas sur la présence de « salisseurs », mais sur les « raisons de salir » de tout un chacun. Et, l'appel à l'« ordre », fait référence à l'ordre social plutôt qu'à « l'ordre autoritaire ».

Pour ma part, j'avais fait l'expérience de ce « changement de regard », au cours des premières recherches menées durant mon stage de DESS, en 2004. Le document, cité ci-dessus, témoigne de l'évolution de mon point de vue, après la réalisation des premiers entretiens, et grâce aux premiers acquis de la formation [Pré-rapport 4/11/04, Compte-rendu - annexe 1-2, p. 52-53] :

La demande de plus de propreté ne veut pas dire individualisme, replis sur soi, et refus d'être confronté à une population pauvre. Elle peut au contraire révéler un attachement à des valeurs sociales et s'associer, de la part de ceux qui l'expriment, à un engagement dans la vie collective de la ville

[...] C'est peut-être aussi parce qu'il est *membre* de la collectivité qu'un individu se sent atteint : « *Disons que je participe du non-respect qu'on manifeste à tout le monde. Je prends ma part* » [Extrait d'un entretien]. Les plus virulents pourraient bien être ceux qui se sentent attachés à la ville et concernés par son devenir²²⁶.

[...] Au-delà des sentiments personnels qui sont exprimés quant aux effets de la saleté, c'est bien de valeurs sociales dont les entretiens parlent. [Il ne s'agit pas] de valeurs « conservatrices » telles que j'avais pu les déceler, mais des valeurs sociales au sens profond, de valeurs constitutives d'un groupe social.

[L'ethnométhodologie] adopte un point de vue selon lequel les acteurs n'appliquent pas des règles sociales pré-établies, mais construisent et actualisent en permanence les règles sociales. Les propos des entretiens tels que je les entends aujourd'hui, font référence aux règles sociales non pas en tant que « commandements » mais en tant que sens donné aux conduites des individus et au fonctionnement de la société.

[...] L'appel à la loi et à la sanction peut être lue, non pas comme un appel à la « répression » et à « l'ordre autoritaire », mais une demande de confirmation de la règle, en tant que règle de fonctionnement de la société.

Cependant j'avais pu mesurer que l'exercice consistant à s'extraire de la vision commune imposait une démarche exigeante. Il me semblait donc nécessaire de rendre compte de ce travail de prise de distance, afin de faciliter la compréhension

²²⁶ Les personnes qui portent les revendications, et qui sont considérées comme des opposants, peuvent en fait constituer des alliées pour agir dans la situation concernée. Ce constat concerne également la situation rencontrée dans le cas de l'enquête sur le thème des « relations de voisinages ». Les locataires qui se manifestaient à l'égard des responsables de la Régie immobilière de la Ville de Paris, se montraient très attachés à leur lieu d'habitation et prêts à s'investir pour contribuer à résoudre les difficultés. Dans les dispositifs d'intervention socianalytiques, le travail des oppositions, des « *clivages* » est essentiel pour permettre de redéfinir un projet commun : « *C'est la traversée de ces clivages latents, vivants, actifs qui permettra à l'unité cliente de retrouver les termes communs acceptables d'un projet collectif, de réinitialiser ses institutions et de trouver une organisation épousant plus harmonieusement les contours de la dynamique de ses forces internes* » [Gilon, Ville, 2014, p. 129].

des analyses proposées, et afin d'inviter mes interlocuteurs à partager mes récentes découvertes.

Comme je l'ai mentionné en divers endroits du texte de la thèse, les expériences réalisées durant cette première année de formation avaient véritablement modifié mon mode de pensée²²⁷. J'avais appris à délaisser des convictions bien arrêtées au profit de questions ouvertes. Cet abandon ne me procurait aucune frustration et je me réjouissais, au contraire, de chaque découverte à laquelle cette nouvelle posture me donnait accès. Je souhaitais montrer que l'accès à ces interprétations inédites était le fruit d'un apprentissage et d'un travail, et qu'il était par conséquent accessible et partageable.

J'éprouvais également le besoin de justifier soigneusement les résultats de l'enquête en raison de ma position vis-à-vis des élus. Ma position « d'apprentie sociologue » ne me procurait aucune légitimité face à eux, et bien peu d'assurance. La proximité de nos relations et mon statut de « militante associative » ne facilitaient pas la prise de distance requise dans ces circonstances.

3) La lecture de la subjectivité

Parmi les difficultés que présentaient les résultats de l'enquête, j'avais relevé un écueil particulier que je souhaitais surmonter. Les analyses prétendaient rendre compte des « représentations » des personnes auditées, et non d'une « réalité » objective. Or, l'une des lectures de la question de la « saleté » considère, comme on l'a vu plus haut (cf. Chapitre II, p. 191), que la « saleté » est un « faux problème », qui ne relève pas d'une situation « réelle ». Il s'agit d'un sujet qui offre, soit un prétexte pour formuler des revendications peu avouables, soit un support cristallisant les inquiétudes latentes et permettant de formuler les sentiments ressentis.

La position courante, concernant les « représentations », est que celles-ci relèvent du domaine de l'imaginaire, ou du fantasme, et ne sont pas dignes de considération. Cette lecture était formulée, en particulier, au travers de l'entretien cité à plusieurs

²²⁷ Voir plus haut (Partie II, p. 69) ; et les développements au sein du prochain chapitre (Chapitre V, p. 280).

reprises, évoquant la notion de « transfert » selon laquelle : « la saleté masque la crise ».

Les résultats de l'enquête s'appuyaient en partie sur cette notion. Et les expressions métaphoriques, par lesquelles le compte-rendu s'efforçait de traduire la description du « chaos » fournie par les entretiens, pouvaient également confirmer la nature fantasmagorique des propos exprimés sur le sujet de la « saleté ». L'argumentation avancée soutenait que la « crise » est à l'origine de la « saleté », en procurant des « raisons de salir ». Mais cette argumentation me semblait justement devoir être mieux établie. Par ailleurs, en reprenant l'expression « la crise », les conclusions maintenaient une importante ambiguïté. La référence à « la crise », au sens usuel de crise économique et sociale, fournissait une explication « clé en main »²²⁸ qui me semblait pouvoir dédouaner les élus de considérer « la crise de la ville », c'est-à-dire les éléments locaux d'une déstructuration sociale profonde, exprimés au cours des entretiens.

Il me semblait donc nécessaire de formuler les résultats de manière à mettre en évidence le fait que la question de la « saleté » n'est pas un « faux problème », et qu'elle est, en soi, une question de société, en particulier une question de rapport à la Collectivité et à l'espace de la ville. Une des conclusions essentielles de l'enquête portait sur l'idée que : « dehors, on n'est pas chez soi », comme l'indique le compte-rendu, sous le titre : « *La rue est une poubelle* »²²⁹ :

Contrairement au « chez soi », tenu propre, la rue est un espace anonyme « négligé », un « no-man's-land » soumis aux occupations « sauvages », au flux de ceux qui passent, et considéré comme un dépotoir par ceux qui viennent de Paris ou d'ailleurs y déposer leurs déchets. [...] Ceux qui passent salissent : « *Ils s'en foutent, ils ne sont pas chez eux* ». Mais pour les habitants non plus, la rue, ça n'est pas chez eux [...] : « *C'est comme s'ils n'étaient pas*

²²⁸ Chacun peut constater que « la crise » fournit une explication à la majorité des phénomènes sociaux, sans qu'il soit nécessaire de préciser par quel mécanisme concret ceux-ci se produisent. La question qui me retiendra au cours de la présente étape de recherche, comme on le verra dans les développements qui suivent, est précisément celle de savoir en quoi « la crise » provoque un « malaise », qui s'exprimerait au travers du sujet de la « saleté ». L'autre versant de la question, qui porte sur le fait de savoir en quoi « la crise » procure des « raisons de salir », a constitué l'un des principaux objets de l'étape de recherche suivante (Etape 3, cf. Chapitre VI, p. 292).

²²⁹ Celui-ci fait référence au tract, diffusé en octobre 2003 par l'association *Saint-Denis & Environnement*, qui avait pour titre : « La rue n'est pas une poubelle ; Le droit à une ville propre pour tous » [Compte-rendu, anexe 1-3 p. 57].

chez eux - La poubelle, c'est en bas de chez eux - C'est nickel chez eux, et crade dehors »²³⁰ [Compte-rendu, p. 33].

Je souhaitais également insister sur l'argument soutenant que l'intervention de la Collectivité dans l'espace public, conçue comme une intervention « *technique* », contribue à « *déshumaniser* » l'espace de la ville et le rapport des habitants à la Collectivité²³¹.

III.C - Des énoncés abstraits aux signes tangibles

III.C.1. La présentation détaillée des travaux

Pour les besoins de l'exposé, qui avait pour objet la restitution des résultats de l'enquête en janvier 2006, j'ai entrepris de présenter les résultats selon six « clés de lecture ». J'ai également examiné les significations illustrées par le schéma de synthèse, au travers des questions que la rédaction de l'exposé avait fait apparaître, et à la lumière des analyses développées par Jean Baudrillard (cf. ci-dessus, p. 218).

Comme indiqué en introduction de ce chapitre (cf. p. 214), les travaux de cette étape ne m'avaient pas semblé apporter de découverte majeure, et je m'y étais peu arrêtée au cours des étapes ultérieures. L'étude rétrospective, présentée dans ce chapitre, montre cependant que cette étape avait largement posé les bases des découvertes décisives intervenues au cours de l'étape suivante (Etape 3 - cf. Chapitre VI, p. 292)²³².

²³⁰ Cette dernière expression : « *nickel chez eux, crade dehors* » a constitué une clé d'analyse essentielle, permettant de renoncer à la vision commune selon laquelle la « saleté » est imputable à des personnes « sales », « *non-éduquées* ». Par ailleurs, les conclusions s'appuyaient sur les travaux de Jean-Claude Kaufmann [1997], (cf. [Bodineau, 2010, p. 197]) : « *La délimitation, entre le "dedans" (chez soi) et le "dehors", semblait une donnée déterminante de la notion de "propreté", définie, selon Jean-Claude Kaufmann, comme le fait de placer la "souillure" en dehors de soi* » - Voir la citation figurant dans le texte du compte-rendu (p. 22).

²³¹ Voir la présentation des « clés de lecture » (p. 238).

²³² Cette troisième étape, contrairement à la seconde présentée ici, a fait l'objet de multiples séances d'analyses, qui n'ont cependant pas éclairci l'origine de certains des raisonnements qui y sont développés. Il apparaît à présent que ceux-ci trouvent leur origine dans le travail de conceptualisation amorcé ici.

1) L'étude des significations du schéma de synthèse [III.C.2 et III.C.3]

Les analyses réalisées ont abouti à la distinction, au sein du schéma de synthèse, de différents « registres de sens » correspondant à des objets et actions, et à des significations ou « construction sociale d'interprétation ». Ces travaux ont permis d'approcher un élément essentiel de la construction du sens : le mécanisme d'interprétation qui consiste à supposer, « derrière » la présence d'un objet ou d'un « signe tangible », la réalisation d'une action, puis l'existence d'un acteur.

a) Des énoncés abstraits aux mécanismes d'attribution du sens

[Cf. III.C.2 - p. 231]

Comme on l'a vu (cf. l'introduction du présent chapitre, p. 214), le fait de chercher à établir la validité des résultats de l'enquête, et la « réalité » des mécanismes intervenant dans le « problème de la saleté », a induit une évolution de mon interprétation du schéma de synthèse. [cf. III.C.2-1) - p. 231]. D'abord considéré comme l'illustration du « système de représentation de la saleté », le schéma est devenu l'illustration du fonctionnement d'un « système social ».

Ce changement a soulevé des questions, à propos des significations attribuées à certains éléments du schéma de synthèse, en particulier au « geste de salir ». Enoncer que celui-ci « *produit* le désordre » et le « malaise » ne me semblait pas exprimer la même « réalité » que celle de « *produire* de la saleté » (au sens de produire des détrit). Je cherchais par ailleurs à définir à quoi se rapportait le « sentiment de malaise » dans la vie « réelle » et l'expérience vécue, m'intéressant ainsi à la présence de « signes tangibles » dans l'espace de la ville, dont la perception pouvait induire des sentiments de « désordre » et de « chaos », attribué à la notion abstraite de « crise ». C'est par ce biais que j'en suis venue à remettre en cause les énoncés abstraits justifiant les conclusions de l'enquête [cf. III.C.2-2) - p. 233].

b) Vers la problématisation du sens : le geste et le sens du geste

[Cf. III.C.3 - p. 235]

J'ai porté une attention plus précise à la question du sens des mots du langage courant, constatant son « imprécision » et la « fluctuation » du sens attribué aux

différentes expressions, selon les circonstances²³³. Cette attention a été motivée par la conviction : 1) que j'étais confrontée aux phénomènes de sens et de langage, qui forment les principaux objets des recherches ethnométhodologiques, et qui sont exprimés par le concept d'*indexicalité*²³⁴ ; 2) que mes observations illustraient l'affirmation des ethnométhodologues, selon laquelle l'usage du langage naturel place le chercheur dans la même posture, vis-à-vis de ses descriptions, que les *membres* participant à la situation étudiée (cf. le Lexique ethnométhodologique, Partie VII, p. 561).

L'attention portée aux énoncés formulés au cours de mes divers raisonnements m'a permis de percevoir une des questions que je retrouverai au cours de l'étape de recherche suivante (Etape 3 - cf. Chapitre VI, p. 292), celle de la confusion qui résulte de l'emploi des mêmes mots au sein de « registres de sens » différents, comme le montre l'exemple du mot « produire » indiqué ci-dessus (cf. p. 229).

C'est ainsi que j'ai pu approcher la distinction entre « Geste » et sens du « Geste », au travers des expressions : « geste producteur de saleté physique » et « geste producteur de désordre ». J'ai également introduit la notion de « construction sociale d'interprétation », considérant que « le geste producteur de désordre » ne *produit* pas d'« Effets », selon les formulations abstraites adoptées jusque-là, mais que ces derniers résultent de l'interprétation socialement construite, attribuée au « Geste ».

2) La présentation des résultats selon six clés de lecture [III.C.4]

[Cf. p. 238]

Cette élaboration visait à présenter les résultats selon une « *une progression en degrés de compréhension, de complexité et de "retournement" du problème* » [JdR - 9/01/06], partant de la vision commune (mettant en avant la responsabilité des

²³³ Des exemples de cette « fluctuation du sens » ont été apportés au sein du chapitre précédent (cf. la notion de « sens en contexte », Chapitre II, p. 201).

²³⁴ A cette période, ma compréhension du concept d'*indexicalité* se limitait à la notion de « variation du sens » des expressions du langage naturel, selon leur contexte d'énonciation. La question de l'usage de ce concept, pour exprimer les résultats de mes recherches, se reposera beaucoup plus tard (Etape 6, 2010, cf. Partie V, p. 470). Je comprendrai alors la dimension complexe et réflexive de ce concept, à savoir le fait que le contexte spécifie véritablement le sens des mots du langage courant.

« salisseurs ») pour aller vers des lectures plus complexes, apportant un « changement de regard ».

3) Les conclusions de l'étape de recherche : des limites conceptuelles du sens commun [III.C.5]

[Cf. p. 244]

Au travers de la tentative de distinction entre le « Geste » et le « sens du Geste », ces travaux s'efforcent d'établir la relation entre les « choses » et le « sens des choses ». Cette distinction, qui formera l'axe centrale de l'élaboration théorique réalisée par la suite, est perçue à ce stade de manière intuitive. Cette entreprise se confronte aux limites du *sens commun*. Le sens tacite des expressions de langage courant apparaît confusément, de manière « sous-jacente », au travers d'expressions métaphoriques. Mais il reste insaisissable, derrière l'écran formé par les confusions qui interviennent entre le sens littéral et sens figuré [cf. l'analyse des confusions intervenant entre : « chaos », « désordre » et « crise » - [III.C.5-2) – p. 247].

L'analyse théorique des travaux réalisés, présentée au chapitre suivant [Chapitre IV, p. 250], permettra de développer ces questions de construction et d'occultation du sens, et de compléter les notions théoriques exposées précédemment (cf. Partie II, p. 50).

III.C.2. Des énoncés abstraits aux mécanismes d'attribution du sens

1) Une nouvelle interprétation du schéma de synthèse

Selon l'interprétation initiale du schéma de synthèse, celui-ci illustre le « système de représentation » du « problème de la saleté », issu de l'analyse des entretiens. Ce « double système » représente, d'une part, la lecture commune attribuant la responsabilité de la « saleté » aux « salisseurs » (« système de la saleté ») et, d'autre part, la lecture issue des « *éléments plus profonds du discours, moins explicites* », selon laquelle la « saleté » est le résultat des « *perturbations qui affectent le fonctionnement social local* » (« Système de la crise »). (Cf. la présentation du schéma de synthèse, Chapitre I, p. 178).

Au cours de la présente phase de recherche, le schéma est davantage envisagé comme une représentation du fonctionnement social « réel », et la notion de « système » évolue de « système de représentation » à « système social ». Pour exprimer cette évolution, on pourrait dire que, selon la première interprétation, le schéma illustre les significations attribuées au « problème de la saleté » et, selon la seconde, il illustre des « réalités concrètes ».

Il faut noter ici que durant cette phase de recherche, je ne suis pas en mesure de prendre conscience de ce changement d'interprétation. Je fais appel au raisonnement de *sens commun* dont la caractéristique, justement, est d'ignorer ces distinctions. Le *sens commun* considère les significations attribuées aux « choses » comme étant les « choses » elles-mêmes, et confère à ces significations le statut de « réalité concrète ».

Comme on le verra (cf. les analyses théoriques présentées plus loin, p. 252), la distinction exprimée ci-dessus, en termes de « significations » et de « réalités concrètes », est elle-même une distinction de *sens commun*. Les « réalités concrètes » que je tente d'établir sont les « réalités de *sens commun* », et recouvrent en fait des significations.

Ce changement d'interprétation n'est donc pas aussi radical que je le formule ici. Les deux modes d'interprétation coexistaient au cours des raisonnements antérieurs, et continuent de le faire, puisque la « chose » et son sens ne peuvent être distingués, tant que l'on se situe à « l'intérieur » du *sens commun*. En fait, dans le cadre du *sens commun*, ces « registres » d'interprétation sont « perméables », et je me situe dans le cadre de l'un ou l'autre, au gré des différents raisonnements que je poursuis.

Lorsque le schéma de synthèse est examiné en tant que représentation du « problème de la saleté » (selon le « système de la saleté » et selon le « système de la crise »), il est possible d'avoir une certaine conscience du fait qu'il représente un mode de raisonnement et exprime des significations. Mais dans d'autres circonstances, lorsque je cherche à exprimer la « réalité » des mécanismes intervenant dans le « problème de la saleté », ou à vérifier en quoi le schéma exprime valablement cette « réalité », j'oublie en quelque sorte le « cadre » du schéma, je me situe au niveau du contenu du raisonnement, je me transporte en quelque sorte, à l'intérieur de la situation que le schéma décrit. Je considère alors le contenu du schéma comme

représentant les « choses telles qu'elles se passent », et non pas en tant que significations de ces choses²³⁵.

Pour exprimer ces considérations de façon résumée, on peut retenir que ma recherche à ce stade vise plus particulièrement à définir la manière dont les « choses » se passent réellement, et en particulier, sur quoi se fondent les sentiments exprimés à l'égard de la « saleté ». Cette entreprise met au jour de nouvelles questions et de nouvelles difficultés de formulation, qui forment à leur tour des objets de recherche.

On verra ci-après les nombreuses « confusions de sens » qui apparaissent et me permettent de postuler (comme indiqué en introduction) que je suis confrontée aux phénomènes de sens et de langage, qui interviennent dans la construction du schéma et dans la formulation de la question de la « Saleté » elle-même :

Les lectures se mélangent, et on bute sur quelque chose qui est au cœur du système lui-même. Je me trompe constamment entre saleté et salir, statique et dynamique [JdR – 24/11/05 - §D]²³⁶.

2) Les énoncés abstraits et les signes tangibles

Selon les préoccupations qui m'animent à cette période, présentées plus haut, la volonté d'établir la manière dont le « problème de la saleté » est vécu « en vrai », et de justifier l'origine des sentiments exprimés au cours des entretiens, m'incite à questionner la validité des énoncés abstraits auxquels j'ai recours pour commenter le schéma de synthèse, et ceux qui figurent dans le compte-rendu.

En examinant un croquis, que j'avais tracé rapidement pour figurer un raisonnement que je tentais de formuler, je m'aperçois que j'ai fait appel à un énoncé de cette nature. Selon les notes portées au journal de recherche, j'ai représenté un « système » dans lequel « la sensation de malaise » est issue de « la Crise », cela sans faire apparaître le « Geste de salir », ni les « Motifs ». Cette représentation est conforme à

²³⁵ La « perméabilité » de ces différents modes d'interprétation correspond à la confusion des niveaux logiques qui correspondent aux « choses » ou aux « faits » d'une part, et aux récits, analyses, raisonnements, portant *sur* ces « choses » et « faits », d'autre part (niveau méta). Voir l'analyse de la situation d'enquête, selon la théorie des types logiques (Partie II, p. 87), ainsi que les développements présentés plus loin (p. 257).

²³⁶ L'analyse du journal de recherche permet de comprendre que, par les expressions : « saleté » et « statique », je fais référence aux « objets concrets »; et par « salir » et « dynamique », je fais référence à l'« action de salir », que j'entends au sens de signification attribuée au « fait de salir ».

l'idée, développée au sein d'un entretien, selon laquelle « *le malaise attribué à la saleté est dû à la sensation de chaos* » [JdR- 24/11/05 - § A]²³⁷.

Je réalise donc, qu'au travers de ce raisonnement spontané, j'accepte sans difficulté ce type d'explication abstraite :

Apparemment, en raisonnant en amont (causes ou « Motifs »), le passage par le « Geste » (action) s'impose. En partant de l'aval (« Effets »), l'action peut être oubliée, l'idée de « ce qui produit » est facilement occultée [...]. Par le circuit aval, on se contente de la notion abstraite de « sensation de » [JdR – 24/11/05 - § B].

Je relève également que le compte-rendu de l'enquête fait appel à ce type d'explication qui, désormais, ne me semble plus satisfaisante :

Dans le rapport [le compte-rendu], je dis : « les perturbations du système social lui-même provoquent le malaise... ». Oui, mais pas de façon abstraite, il faut des actions, des traductions, des manifestations, un *account* ???. La perception de la crise ne vient pas de rien, elle vient d'éléments qui provoquent le ressenti [JdR – 24/11/05 - § G1 – et compte-rendu, p. 4]²³⁸.

Cette note, portée au journal de recherche, fait référence aux observations que j'ai eu l'occasion de réaliser, durant mes déplacements dans les espaces de mon quartier de résidence. En portant attention aux « signes tangibles » présents dans ces espaces, j'ai éprouvé la sensation de « laisser-aller », de « dégradation », de « délabrement » exprimés par les personnes auditées durant l'enquête²³⁹ :

[...] sur un trajet de quelques dizaines de mètres, j'ai trouvé une foule de choses cassées, délabrées, crasseuses, barbouillées de peinture. Des choses qui m'ont paru traduire ces mots [JdR-02/06/04].

J'ai réalisé que, d'ordinaire, je ne remarquais pas ces détails au cours de mes déplacements. Mais que ceux-ci, sans être clairement remarqués, étaient cependant

²³⁷ Il s'agit de l'entretien [Pr.T] qui introduisait également la notion de transfert (cf. : « Les premières pistes », p. 191). Cette notion était à l'origine de la configuration du schéma de synthèse.

²³⁸ J'évoque ici le concept ethnométhodologie d'*account*. Je ne fais cependant que le mentionner, car ma compréhension de ce concept n'est pas suffisante pour me permettre de m'y référer pour les besoins de mon raisonnement (cf. le concept d'*account* : lexique - Partie VII, p. 584).

²³⁹ Ces observations sont décrites de manière plus détaillée au chapitre suivant (cf. p. 281) – Les entretiens évoqués ici ont été réalisés en 2004, durant le stage effectué dans le cadre de la formation au DESS.

perceptibles, comme autant de « signes » pouvant expliquer les sensations et sentiments éprouvés. Cette expérience m'a incitée à m'intéresser à la dimension de la perception physique de l'espace. Les entretiens mentionnaient le fait d'enjamber des cartons, de « *marcher dedans* » (les détritiques et les excréments) et de transporter la « saleté » sous les semelles des chaussures. Cette dimension me semblait essentielle parce qu'elle intervenait, selon moi, dans les diverses appréciations portées sur la question de la « saleté ». Les personnes, qui n'approuvaient pas les initiatives revendiquant une « ville propre », ne semblaient pas éprouver de telles sensations, et avaient tendance à nier la validité des sentiments qui s'exprimaient. J'étais d'autant plus attentive à cette question que j'avais pu mesurer mon évolution personnelle à ce sujet. Je me suis aperçue que je faisais partie des personnes (les « militants de service »), qui ont tendance à analyser la position « des gens » et ne sont pas attentifs à leurs propres perceptions sensibles²⁴⁰.

Ces considérations me permettent donc de faire évoluer les interprétations exprimées par le schéma de synthèse, et de mettre en doute la validité de l'explication abstraite proposée, selon laquelle « la crise » (ou chaos, ou dysfonctionnement social) serait à l'origine d'un ressenti particulier, sans qu'il soit nécessaire de préciser sur quoi celui-ci se fonde effectivement. En poursuivant ce raisonnement, et par le biais d'autres pistes de recherche (présentées ci-après), j'en viens à questionner la signification représentée par les flèches reliant les éléments du schéma de synthèse, faisant ainsi apparaître différents « registres de sens ».

III.C.3. Vers la problématisation du sens : le geste et le sens du geste

Les travaux présentés ici, portant sur l'analyse des flèches du schéma de synthèse (cf. Figure I-2, p. 178), ont abouti aux interprétations suivantes : la flèche reliant « Geste » et « Saleté » est la représentation de l'action, au sens usuel du terme ; et celle qui relie « Geste » et « Effets » est la représentation de la signification accordée au « fait de salir », soit une mise en cause des règles sociales.

A la lecture du journal de recherche, la voie par laquelle j'ai engagé ces travaux, portant sur les significations attribuées au « Geste de salir », m'a paru quelque peu

²⁴⁰ Voir les commentaires relatifs à cette évolution (Chapitre V : « Changement de posture », p. 282).

obscur. Comme cela a été montré précédemment (cf. Chapitre II, p. 201), il est extrêmement difficile de reconstituer les pensées présentes à l'esprit, aux différents stades du travail de recherche, chacun d'eux formant un contexte spécifique justifiant les raisonnements conduits. Des éléments, indiqués en divers endroits du journal de recherche, peuvent s'associer plus loin pour former un nouveau raisonnement, sans que l'origine précise de ce dernier puisse être établie.

Selon mes conclusions, deux raisonnements « croisés » induisent la manière dont j'examine les significations attribuées aux « Motifs » et au « Geste ». Il s'agit des raisonnements exposés ci-dessus : soit 1) des réflexions engagées au sujet des « signes tangibles », réflexions qui mettent en doute les explications abstraites ; 2) de la nouvelle interprétation que j'accorde au « système de la crise » du schéma.

A la suite des réflexions menées précédemment, je constate en effet que l'expression : « la crise », selon son sens usuel, fait référence à une notion abstraite, et je considère que dans la vie « réelle », elle n'a d'existence qu'au travers de manifestations concrètes : des actions réalisées par des personnes. Par ailleurs, j'envisage le « système de la crise » du schéma, non plus seulement comme la représentation des éléments qui interviennent dans le « problème de la saleté », mais comme la représentation d'une crise sociale, dont la question de la « saleté » n'est qu'une des manifestations, parmi d'autres²⁴¹.

C'est la raison pour laquelle je cherche à distinguer les significations des « Motifs » et du « Geste », selon qu'ils sont considérés du point de vue de la « Crise » ou du point de vue de la « Saleté » :

Dans le système de la crise, on ne passe pas par les motifs de salir. Puisque la crise [...] ne se traduit pas forcément par salir. Il y a un lien direct (une flèche) entre perturbation du système social et le geste (non plus de salir mais de créer du désordre). Oui, les perturbations n'agissent pas de manière abstraites, elles passent par des actes, des agissements (comportements) qui la traduisent, la concrétisent (comportement = agissements) – [JdR-24/11/05 - § E].

²⁴¹ Voir les réflexions portant sur la notion de « déstructuration sociale », issues de la lecture de l'article de Jean Baudrillard (p. 218).

Cette nouvelle interprétation de la « Crise » induit la nécessité de redéfinir la signification accordée au « Geste », et c'est ainsi que je tente de distinguer le « geste » et le « sens du geste », soit :

« Geste » en tant que producteur de « saleté-physique » dans le système de la saleté, et « acte de désordre » dans le système de la crise » [JdR – 24/11/05 - § N].

Puis, grâce à l'attention portée aux énoncés que je formule et aux ambiguïtés et confusions qui apparaissent, j'entrevois l'existence de différents « registres de sens » :

[...] Attention à la lecture de « acte de désordre ». L'acte de salir *produit* de la saleté physique (visible, tangible). Si je dis « acte de désordre » dans le même sens, soit « acte qui *produit* le désordre », je créer une confusion. [JdR – 24/11/05 - § N2].

Le geste-désordre agit sur les effets (= *provoque* des réactions, des sentiments, le malaise), mais pas en termes de « production concrète », en raison du sens qui lui est donné [24/11/05 - § O.2].

La flèche qui va de « Geste » à « Saleté » [représente le] geste qui « produit concrètement ». [...] Celle qui va de « Geste » à « Effets », pour indiquer « l'interprétation de l'action », est d'une autre nature. [...] Cette flèche pourrait aller dans l'autre sens, de « Effets » à « Geste » [pour représenter la] construction sociale d'interprétation²⁴² [JdR – 30/11/05 - § R6].

Cette flèche pourrait presque être enlevée. Les effets sont générés par le sens donné au geste, via la saleté, via l'élément qui rend perceptible le geste [24/11/05 - § O.4].

C'est ainsi que j'introduis la notion de « construction sociale d'interprétation », qui se substitue aux explications abstraites admises jusque-là. Et surtout, j'ai pu ainsi accéder à la compréhension d'un élément essentiel du mécanisme de la construction de sens, soit le fait que :

²⁴² J'avais remarqué le parallèle existant entre le sens (direction) des flèches du schéma de synthèse, et les significations induites par cette orientation, mais je n'avais pas mesuré la portée de ce que je considérais comme un jeu de mot. La polysémie du mot sens traduit le fait que, dans le monde du raisonnement, auquel appartient le schéma de synthèse, la direction des flèches est la représentation de la signification, du raisonnement articulant les « objets métaphoriques » composant le schéma. Je retrouverai cette question au cours de l'étape suivante (Etape 3 – cf, p. 323).

C'est l'action, qui est « derrière » le résultat [de l'action], qui provoque une réaction, une interprétation de ce qui est visible [JdR – 29/11/05 - § R4].

III.C.4. La formulation des résultats selon six clés de lecture

Je présente ici les « clés de lecture » élaborées dans le cadre de la préparation de la restitution des résultats, prévue en janvier 2006, devant les élus de la ville de Saint-Denis, ainsi que les commentaires inclus dans le guide de l'exposé, remis aux participants [Grille de lecture de l'analyse – 11/01/06 – document non publié].

Pour mémoire, la présente étape de recherche a été motivée par la préparation de cette restitution (cf. : « Le contexte », p. 217). Le compte-rendu de l'enquête avait été rendu en mai 2005. La formulation des « clés de lecture », telle qu'elle est reproduite ici, a été élaborée plus tard, au cours de la rédaction d'un article publié dans les *Cahiers d'ethnométhodologie* [Bodineau, 2009, p. 26-27]²⁴³. Les commentaires mentionnés ci-dessus figurent en retrait.

1) L'introduction

Avant de rappeler les grandes lignes du « discours sur la saleté », l'introduction du document précisait comme suit la « définition du problème » :

Il y a un problème : la saleté. Des effets : un malaise, un dérangement. Une cause : les salisseurs, qui ont des comportements irrespectueux de la rue et des gens. Une demande : nettoyer et sanctionner les salisseurs.

[...] C'est un tableau sombre : (idée de renoncement, désespoir) qui confirme le sentiment premier que la réaction au problème de la saleté traduit un malaise plus profond.

2) Les « clés de lecture »

1) **Le geste de salir**²⁴⁴. Le dérangement ressenti provient davantage d'une réaction au fait de *salir*, que d'une sensibilité à la présence de détritrus. La *saleté* est perçue

²⁴³ Au sein du texte de l'article, les expressions issues des entretiens figurent entre guillemets. Les expressions en italique sont celles qui ont été adoptées par les enquêteurs.

²⁴⁴ D'après l'expression : « *C'est le geste qui salit.* » [Compte-rendu, p. 11]

comme le résultat d'un *geste*, conscient et volontaire, attestant des mauvaises intentions de son auteur, ou de son ignorance à l'égard des « règles de base » de la société. Cette ignorance attribuée aux *salisseurs* le statut de *non-intégrés*²⁴⁵, ceci permettant d'attribuer aux populations marginales ou immigrées, réputées *non-intégrés*, le statut de *salisseurs*.

Le problème n'est pas la saleté (état) mais le geste de salir (action). [...] Salir concerne les rapports sociaux, c'est une mise en cause des règles sociales communes, ou supposées communes. Salir, c'est mettre le désordre : « *Ils foutent la merde ! [...] La rue de la République, c'est une rue de "ouf". C'est l'anarchie totale !* ». [...] D'où l'appel à la loi, au respect de la règle, qui peut être entendu au sens de règles constitutives d'une société et pas seulement au sens d'un appel à l'ordre autoritaire²⁴⁶.

2) **La crise de la ville.** La ville « emblématique » d'autrefois, « ville d'affrontement, ville d'immigration », est aujourd'hui dégradée, « saturée ». Son territoire est une « zone de passage » dépréciée, un « no man's land ». La collectivité semble réduite à une fonction de « *super femme de ménage* ».

La saleté masque la crise ! [Selon l'idée qu'il existe un « transfert » entre « saleté » et « crise »]. La saleté est la partie émergente d'une crise plus profonde, (partie émergente d'un iceberg, symptôme d'une maladie).

C'est le 1^{er} niveau de l'idée de crise : le malaise ressenti provient de la crise et pas (ou pas seulement) de la saleté.

- Crise de la société : déréglementation, accélération, rupture, crise des idéaux (abstrait).

- « Crise de la ville » : éléments locaux de la crise (concret).

²⁴⁵ Dans son étude des « mondes de l'art », Howard Becker décrit ce mode de raisonnement : « Une œuvre qui enfonce ostensiblement certaines conventions du monde de l'art [...] manifeste un tel mépris des usages que l'artiste est soupçonné d'ignorer les principes élémentaires, ou de les bafouer ouvertement (le même raisonnement conduit certaines personnes à des réactions disproportionnées face à des conduites supposées déviantes dans d'autres domaines, cf. Becker, 1985 [1963]). » [Becker, 1988, p. 243].

²⁴⁶ La formulation : « Le problème n'est pas la saleté (état) mais le geste de salir (action) », représente une tentative de distinguer « chose » et sens de la « chose ». La « saleté » étant entendue au sens de « détritus », et « salir » au sens de : signification attribuée au « fait de salir », comme l'indique la suite du texte. Cette distinction était formulée comme suit, au sein du journal de recherche : « on croit qu'on parle de saleté alors qu'on parle de salir » [JdR – 29/11/05 - § R7] – (Cf. ci-après, p. 244).

3) **Les bonnes raisons de salir.** « *Tout le monde salit* », par « *négligence ou provocation* », pour « *exiger un service, en contre partie de l'impôt* », ou parce que « *dehors, n'on est pas chez soi* ». Le désordre apparaît non plus comme l'effet d'un facteur externe au système social attribué à des *salisseurs* déviants, mais comme une *perturbation* interne.

Le problème n'est plus le fait de « salisseurs », de « déviants », en marge du système social, (phénomène externe, *symptôme* indésirable), mais résulte d'un dysfonctionnement du système social lui-même. Il s'agit d'une crise intérieure. C'est le 2^{ème} niveau de l'idée de crise : la crise n'est pas seulement masquée par la saleté, (point de vue des effets) elle est à l'origine de la saleté, en alimentant les raisons de salir.

C'est une inversion : cause/effets. On passe de « ça ne va pas parce que c'est sale » à « on salit parce que ça ne va pas ». C'est une boucle réflexive (la poule et l'œuf) : « Moins ça va, plus on salit, et plus on salit, moins ça va » (une spirale négative).

[...] On passe d'une lecture moralisatrice, le jugement des comportements, à une lecture en termes de fonctionnement d'un système.

4) **Les cercles vicieux.** En intensifiant son intervention, la Ville conforte sa position de *prestataire* et alimente les *raisons de salir* : « *Plus ils nettoient, plus on salit* ». Cette intervention, « *trop technique* », participe à la « *déshumanisation* » de l'espace urbain : « *Autrefois, les agents étaient plus humains, aujourd'hui ils sont comme des robots* ».

1- Plus on met de moyens, plus il en faut. Plus la ville en fait, plus on lui en demande [...]. Ce constat, antérieur à l'étude, trouverait ici une confirmation : le traitement appliqué à la saleté est inopérant, ou en tout cas insuffisant, puisqu'il agit sur le symptôme et non pas sur le problème de fond.

2- Le traitement aggrave la situation en alimentant les raisons de salir. Plus on prend en charge, plus on démobilise : « *Tout le monde s'en fout, il y a quelqu'un derrière qui nettoie* »

[...] Clé essentielle : la mécanisation prive l'intervention publique de son caractère humain, sa portée sociale. [...] Le mode d'intervention viserait non seulement « à côté » du problème (saleté au lieu de salir), et « à côté » de la demande profonde (intervenir dans les rapports sociaux), mais irait aussi à contre-sens de la solution, puisque la demande serait « plus d'humain ».

5) **Le geste est une parole.** A l'image « *du chaos esthétique* »²⁴⁷, le geste de salir aurait pour fonction de « *représenter le désarroi* ». Selon l'idée que « *la saleté est naturelle* » et que le monde moderne est un monde « *artificiel et sans âme* », « *hyper-propre* », *salir* serait une manière de signifier *qu'on est vivant*, de revendiquer *plus d'humain* dans un monde « *déshumanisé* ».

Salir n'est pas qu'une traduction « passive » de la crise., mais remplit une fonction. C'est un acte, une parole, une revendication : « *C'est comme les graffitis, c'est mettre de la couleur, c'est crier à la ville que j'existe* ».

La saleté est naturelle : « *quand on existe, on laisse des traces !* ». Salir, c'est être vivant : « *On est sorti du milieu naturel pour entrer dans un monde artificiel. Il n'y a pas d'âme dedans* ».

6) « **L'hyper-propreté** » ou « **la solution crée le problème** ». Le « problème » ne repose pas sur la *saleté* en tant que telle (elle est « *naturelle* »). Le « problème » est *l'hyper-saleté*, signe d'un dérèglement, qui pourrait être une réaction à la « *déshumanisation* » de l'espace de la ville, une résistance à la négation de l'humain. Dans cette optique, pour reprendre la formulation de Paul Watzlawick, l'efficacité technique, vue comme « *le traitement* » de la maladie, « *est la maladie* » [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 76-77]²⁴⁸. En se laissant entraîner dans la recherche de cette efficacité, la collectivité contribue à générer le problème qu'elle tente de résoudre.

La question des rapports humains serait donc bien au cœur de « la crise de la saleté ». D'où l'importance de la question du mode d'intervention « déshumanisé » : mettre « moins d'humain » c'est non seulement viser « à côté » du problème, mais c'est contribuer à le créer. (C'est la boucle suprême : la solution « crée le problème »).

3) Les conclusions

Les conclusions de l'exposé portaient sur les quatre points suivants :

²⁴⁷ Cette expression, issue d'un entretien, fait référence au courant artistique de la « *déconstruction* ».

²⁴⁸ « *Si ces conséquences apparaissent, par un salto mortale logique, comme les causes du problème, il est alors très sensé d'essayer de les modifier. Mais si ces essais échouent (c'est forcément le cas), il est sensé d'essayer " plus de la même chose " [...] c'est la solution recherchée qui est le problème [...] le traitement n'est pas seulement pire que la maladie, c'est lui qui est la maladie.*

- Une nouvelle définition du problème :

L'hyper-propreté (mécanisation, déshumanisation, standardisation, anonymat, négation de l'humain) est aussi un (le) problème et pourrait bien être à l'origine de l'hyper-saleté. (Efficacité technique moderne vu comme solution = problème en soi).

L'objectif serait de rétablir une saleté « normale » « acceptable », mais pas d'atteindre le « zéro déchet ». Zéro déchets [...], ça n'est pas la vie ! C'est la gestion « managériale » : « *Le manager fonctionnant dans une logique gestionnaire, il n'y a plus de relationnel, donc on est dans une coquille vide* » ; « *Il y a une perte d'identité à ce niveau là, un désarroi, parce que les modes de gestion sont en conflit avec l'objectif ..., qui fait que l'élu pédale un peu dans la semoule* ».

- Une nouvelle manière d'entendre la demande

La demande de nettoyer peut être entendue au sens de faire disparaître la saleté. Mais c'est faire disparaître le problème, ça n'est pas le traiter. Si le geste est une parole, faire disparaître la saleté, c'est nier la parole. C'est faire taire, refuser de voir et d'entendre.

La demande profonde serait donc de traiter : d'apporter un traitement social, d'intervenir dans les rapports sociaux (cf. traitement militant.). La saleté est [le résultat d'une] action : mettre en désordre. Nettoyer c'est remettre en ordre, donner aux « choses » une place, un sens ^[249].

La demande est de faire respecter, confirmer la règle : en tant que définition de la structure sociale : « Les règles ne sont pas respectées, il n'y a pas de modèles, pas d'interdits - La Mairie définit la civilité et le civisme - Un accord de propreté, commun, pour vivre ensemble - La loi de la propreté ».

- Le sens de l'action publique

Toutes les interventions entrent dans la spirale. Tout est « dedans », fait partie du jeu social : l'intervention publique ; revendiquer plus de moyens, plus d'interventions (habitants, associations, mouvements politiques) renforce la spirale ; la communication [de la municipalité] qui contribue à formaliser le discours (dégradation, requalification).

²⁴⁹ On peut noter ici que la relation entre la « place des choses » et le sens attribué à ces « choses » est perçue et formulée. Mais les significations sont considérées, à ce stade, comme des significations « symboliques » de la notion de saleté.

L'Hyper propreté [semble correspondre] à la tendance actuelle (cf. la plaquette de la rénovation centre-ville) [²⁵⁰].

Personne ne peut prétendre se situer « en dehors ».

- Les principes d'actions

Mettre tout le monde « dedans » : « *Vivre ensemble, on ne peut pas le faire comme ça, si tout le monde n'a pas la main dans la pâte* ».

[...] S'intéresser à la portée sociale de l'intervention [dans l'espace public] : passer du technique au politique, du quantitatif au qualitatif. La portée sociale passe par des humains : « *Agents [des services municipaux] incarnation de la ville* » ou « *Agents robots* » ; « *On a tellement été séduit par la technique qu'on a pas mesuré ce qu'elle enlevait. Or l'impact des choses est un élément qu'il faut prendre en compte* » ; « *Aujourd'hui on considère que le tout marché est absolument la base de tout, et on baigne complètement dedans* » [²⁵¹].

Revenir à ici : « *Dans cet espace, je ne suis pas chez moi, je fais moins attention, donc il faut que je revienne à ici, que je rencontre les gens, il faut de l'affectif* ».

- Le message du discours (au travers de la violence des propos, de la noirceur du tableau qui est dépeint) :

Ceux qui sont attachés à la ville, y compris les derniers arrivants, la veulent « conviviale et solidaire ». Les habitants sont prêts à prendre leur place dans la ville. Ils attendent un geste, un signal : « *Tous acteurs - Je suis à la disposition*

²⁵⁰ Le projet de rénovation du centre-ville était en cours, à cette période de la fin de l'année 2005. Il donnait lieu à des réunions publiques et à de nombreuses publications émanant de la Municipalité. J'ai participé à plusieurs de ces réunions publiques. Je fais part, plus loin, de mes réflexions sur la tenue de ces séances (cf. Chapitre V, p. 288). Un des documents, présentant les espaces publics tels qu'ils étaient imaginés par les urbanistes, montrait des personnages transparents (les images du paysage environnant étaient superposées à celles des corps, les laissant apparaître par transparence). Ces images m'avaient semblé illustrer parfaitement cette idée d'un espace public « déshumanisé » : un espace lisse, sans la moindre trace des activités humaines, peuplé de personnages fantomatiques.

²⁵¹ Les réflexions ultérieures ont confirmé le caractère crucial de la dimension humaine dans l'appréhension de l'intervention des Collectivités et la signification qui lui est attribuée. Il existe une importante distorsion entre le sens des messages que les Collectivités transmettent par la voie des supports de communication, et celui qui est perçu au travers des activités concrètes des services au sein de l'espace public. L'intervention « technique » et son mode d'organisation n'est pas lisible, pas compréhensible. On peut postuler, comme le défend Alfred Schütz, que seule l'intervention humaine est « porteuse de sens » : « [...] nous arrivons à la conclusion que les objets sociaux sont compréhensibles à la seule condition que l'on puisse les ramener à des activités humaines ; » [Schütz, 2008-c, p. 99].

de la Mairie » ; « C'est nous [les immigrés] les dyonisiens maintenant, c'est à nous de faire notre effort ».

« Ceux d'ici », « ceux qui y sont nés », qui regrettent la ville d'autrefois, la veulent « forte et combattante, emblématique », fière d'elle-même. On peut entendre, dans le discours, une notion de défaite (« *la débâcle* ») : « *C'est la rupture, c'est la chute du mur [de Berlin], et il y a une réaction en chaîne, parce que le mur...était un symbole* » ; « *C'est les gagners qui ont raison, c'est leur idéologie qui est dominante. Et du coup, ceux qui sont ici, en place, sont, de ce point de vue là, ... handicapés* ».

La culture des « autres » peut être entendue au sens idéologique (autre lecture de l'envahisseur [le salisseur non-intégrés] et de la « débâcle »²⁵². « Ceux d'ici » la veulent *résistante*.

C'est à cette condition qu'il est possible de considérer que les moyens d'action existent, qu'ils sont disponibles à l'intérieur du système social lui-même et ne demandent qu'à émerger. Ils peuvent de ce fait devenir des leviers extrêmement puissants.

III.C.5. Les conclusions de l'étape de recherche : des limites conceptuelles du sens commun

Pour résumer cette étape de recherche, on peut retenir que j'ai tenté, par différents biais, d'identifier la distinction entre les « choses matérielles » et les significations attribuées à ces « choses », telle que cette distinction m'apparaissait alors confusément. La compréhension de ce qu'est le *sens commun* permet véritablement de percevoir cette distinction, comme le montre la remarque suivante, extraite du journal de recherche : « *Le nœud du problème, dans la tête comme sur le terrain,*

²⁵² Le compte-rendu de l'enquête indique à ce sujet : « *Le mot débâcle peut être entendu au sens de désordre général, (« tout fout le camp »), mais il contient aussi, par référence à l'image de la débâcle [de l'armée française au début] de la Seconde guerre, une notion de défaite, de renoncement, une fuite devant "l'occupant" » [Compte-rendu p. 14].*

Je souhaitais mentionner cette interprétation, qui fait allusion à une divergence politique, non pas avec les seuls opposants politiques avérés, mais avec le « tissu militant historique ». Les propos, selon lesquels les élus « *ne voient pas, n'habitent pas ici* » [CR, p. 26], suggèrent qu'ils n'ont pas le même « conception des choses » que les habitants, et par extension, qu'ils ne partagent pas (ou plus) les mêmes options politiques. Cette interprétation s'appuie sur les propos de ceux « qui sont nés ici », dont des anciens militants, qui seraient « *chassés* », par « *ceux qui arrivent* » [CR, p. 28] et par le fait que le Maire conseilleraient aux mécontents de quitter la ville : « *On est presque foutus à la porte - [Le Maire dit] si vous n'êtes pas contents, vous n'avez qu'à partir* » [CR, p. 27].

c'est la confusion entre action et résultat de l'action (on croit qu'on parle de saleté alors qu'on parle de salir) » [JdR – 29/11/05 - § R7], que je pourrai traduire plus tard par : « On croit qu'on parle de détritius, alors qu'on parle de désordre ».

Comme on le verra dans les développements théoriques exposés plus loin (cf. p. 250), cette distinction ne peut être appréhendée en termes conceptuels, à l'intérieur du cadre du *sens commun*, et ne peut être formulée à l'aide du langage courant. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas pu, à l'issue de cette étape de recherche, identifier la nature des travaux réalisés, ni en mesurer la portée.

1) L'occultation du sens, la perception d'un sens sous-jacent

Cet « empêchement » résulte, selon la théorie ethnométhodologique, de la caractéristique du *sens commun*, fondé sur l'*occultation de la construction du sens*, c'est-à-dire la capacité commune des *membres* à partager de manière tacite les significations socialement construites. Les travaux qui ont été présentés dans ce chapitre montrent à quel point la signification tacite des mots « saleté » et « salir », ne parvient pas à la conscience, et ne peut s'exprimer en tant que telle.

La tentative, consistant à distinguer « acte producteur de saleté-physique » et « acte producteur de désordre », en est une illustration. Comme on l'a vu plus haut (cf. Chapitre II, p. 210), je considère à ce stade qu'il s'agit-là du « double-sens » du mot « salir », sans parvenir à mettre en lumière le fait que « créer du désordre » soit la signification du mot « salir » lui-même. Celle-ci apparaît comme un sens « second », le sens « premier » étant celui de désigner une « action concrète » mettant en œuvre des « objets concrets ». Comme on le sait à présent, l'expression « acte producteur de désordre » est la formulation métaphorique du sens tacite du mot « salir ».

La difficulté à faire émerger le sens tacite apparaît également au travers du fait que la notion de « désordre » ou « chaos » semble, au premier abord, étrangère à la notion de « saleté » (entendue au sens de détritius). D'où le sentiment que les réactions qui s'expriment (la « saleté morale ») ont une autre origine que la présence de détritius dans l'espace public, soit, selon l'une des pistes issue de l'analyse des entretiens, celle du ressenti d'une « crise » ou « déstructuration sociale ». On a vu que le *Modèle*

méta, présenté plus haut, est fondé sur cette lecture de *sens commun* des résultats de l'enquête (cf. Partie II - Figure II-4, p. 94)²⁵³.

Comme la figure ci-dessous permet de le représenter, on est donc en présence de deux éléments, considérés comme appartenant à la « réalité objective » : la « Crise » et la « Saleté physique », et d'une notion subjective, le « Chaos », exprimant des sentiments liés à la « Crise ». Mais les mots « saleté » et « salir » introduisent également une autre signification, celle de « Saleté-désordre » et de « Geste de désordre »²⁵⁴. Le « Désordre » forme ainsi un quatrième élément, qui vient se « superposer » à la notion de « Chaos » et dont la signification transparait mais demeure relativement insaisissable.

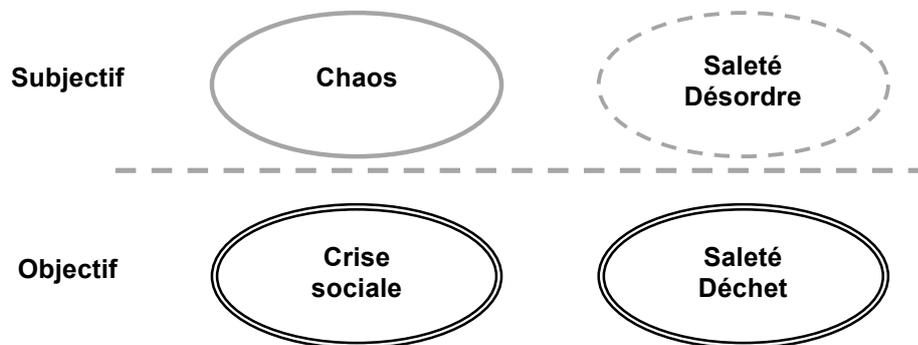


Figure IV-7 : Le schéma du chaos et du désordre

La superposition des significations attribuées au « désordre », selon que celui-ci se rapporte à la « saleté » et au « fait de salir » (le geste producteur de désordre), ou

²⁵³ Le *Modèle méta* a pour objectif d'identifier les éléments qui semblent étrangers au sujet étudié, ceux-ci révélant, précisément, le sens tacite attribué à ce sujet et aux expressions qui le décrivent..

²⁵⁴ L'expression « saleté-désordre » ne figurait pas dans le compte-rendu de l'enquête. C'est l'expression « saleté morale » qui avait été adoptée au cours de l'analyse des entretiens, pour exprimer la dimension subjective des réactions à la « saleté ». Cette expression figurait dans le « schéma global » (cf. Chapitre II, p. 188) au titre des « effets psychiques ». Elle se rattachait en effet aux sentiments éprouvés, et n'apparaissait pas comme étant liée à la signification attribuée à la « saleté ». J'ai adopté l'expression « saleté-désordre » plus tard, durant la rédaction de l'article publié dans les *Cahiers d'ethnométhodologie* [Bodineau, 2009, p. 30], rédigé à partir des travaux réalisés en 2007 (Etape 4, cf. Partie V).

selon qu'il se rapporte à la « crise » (le chaos), entraîne de multiples confusions que je retrouverai au cours des étapes de recherche ultérieures²⁵⁵.

L'extrait du journal de recherche, cité ci-après, en est un exemple. Il montre que la perception d'un sens « sous-jacent » existe, exprimée ici par l'expression métaphorique « crise de la saleté » :

On aurait trois logiques (d'où peut-être le sac de nœuds) [²⁵⁶] : 1) La crise (générale et locale) 2) la saleté physique et 3) la crise de la saleté [JdR 24/11/05 - § F].

En regardant les schémas et les commentaires, j'emploie le mot « saleté » tantôt pour parler de « saleté physique » et tantôt pour parler de « crise de la saleté ». De même quand je parle de « crise », c'est tantôt la « crise de la saleté », tantôt les « perturbations » [ou dysfonctionnements]. [...] Je confonds les choses deux à deux, et il y en a une commune. Ça fait trois [§ L].

La « chose commune » est en effet le « chaos », expression métaphorique du sens du mot « désordre », celui-ci exprimant à la fois la signification du mot « crise » et des mots « salir » et « saleté ».

2) Les métaphores et le sens tacite : le « chaos » ou la « crise »

Le raisonnement de *sens commun* cherche à établir les éléments concrets, « réels », auxquels les propos relatifs à la « saleté » se rapportent. Le mot « saleté » étant considéré comme se rapportant aux « détritits », la question qui se pose est celle de savoir à quel élément « concret » se rapporte le « chaos ». C'est ainsi que la notion de « crise » est introduite²⁵⁷.

²⁵⁵ Les étapes ultérieures de la recherche (Etape 4, cf. Partie V) montreront que le schéma de synthèse est fondé sur cette « imbrication » du sens des expressions « saleté » et « crise ». Le « système de la saleté » (partie droite du schéma) représente la signification de sens commun des mots « saleté » et « salir » (soit l'objet et l'action) ; et le « système de la crise » (partie gauche du schéma) représente leur sens tacite, celui de « objet en désordre » et de « mettre le désordre » (cf. Figure IV-1, p. 178).

²⁵⁶ Le « sac de nœud » peut être considéré comme une métaphore intéressante de la notion de « confusion des niveaux logiques ».

²⁵⁷ Pour se référer à la distinction établie par Gottlob Frege (cf. Partie II, p. 101), entre le *sens* exprimé par un mot et la *dénotation* du mot (l'objet qu'il désigne), on peut considérer que l'on recherche la *dénotation* de la notion de « chaos ». Et cela pour déterminer la « valeur de vérité » de cette notion : « C'est donc la recherche et le désir de la vérité qui nous poussent à passer du sens à la dénotation » [Frege, 1971, p. 109].

En fait, c'est cette notion de « crise » (au sens usuel de « crise économique et sociale ») qui est étrangère à la question de la « saleté », et non pas la notion de « chaos ». La question de la « saleté » constitue bien une « crise sociale », telle que j'ai tenté de l'exprimer par le terme « crise de la saleté », dans la mesure où, comme je l'écrirai plus tard²⁵⁸, elle témoigne de « *l'absence de définition commune d'une des règles sociales fondamentales* » [Bodineau, 2009, p. 29], celle de la place affectée aux « ordures ». Place qui représente la distinction symbolique entre le « propre et l'impropre, le pur et l'impur » [Kaufman, 1997, p. 20-21] :

Le *désordre* – perturbation de « *la juste place des choses* » – participe de la définition de la *saleté*. La *saleté* est *désordre* [²⁵⁹]. Cependant, la perception commune rapportant le sujet de la *saleté* à celui des détritrus, la notion de *désordre* apparaît comme étrangère à ces questions. Le « discours », tout comme l'analyse, en cherche le sens ailleurs, au sein d'une crise sociale, ou au travers des agissements de *salisseurs déviants*. La présence de détritrus et « *la crise* » peuvent en effet apparaître comme des éléments distincts que « l'imaginaire collectif » associe. Mais si l'on accorde à la notion de *saleté/propreté* le sens de « définition sociale de la place du propre et de l'impropre », la question de la *saleté* peut alors s'analyser comme l'absence de définition commune d'une des règles sociales fondamentales. Cette absence constitue, *en soi*, une crise sociale. Ces considérations argumentent en faveur de l'existence d'un « problème de la saleté » en tant que tel, qui ne peut être abordé, ni sous le seul angle du traitement des déchets, ni en tant que réaction secondaire à une « crise » extérieure au « problème » lui-même [Bodineau, 2009, p. 29].

On voit donc ici, que la principale question qui a motivé la présente étape de recherche, celle de savoir en quoi la « crise » provoquait les sentiments exprimés à l'égard de la « saleté », ouvrait un champ de recherche pertinent, qui débouche sur un changement de « cadre d'interprétation » de la question de la « saleté ». On voit également en quoi la formulation de cette question consiste à mettre en doute la compréhension de *sens commun*, et le sens tacitement attribué aux expressions du langage courant.

²⁵⁸ A l'issue de l'étape 4 (cf, Partie V, p. 348).

²⁵⁹ Voir ci-après, les commentaires relatifs à cette formulation.

J'ai mentionné plus haut²⁶⁰ le fait qu'il était communément admis de prêter à « la crise » l'origine de multiples phénomènes sociaux, sans qu'il soit nécessaire de préciser de quelle manière cela se produit. Les énoncés tels que : « la crise provoque tel phénomène », qui figurent dans le compte-rendu de l'enquête et dont le caractère abstrait a été relevé, sont également des énoncés métaphoriques dans les circonstances de la vie courante (cf. ci-dessous)²⁶¹. Les descriptions sociologiques, qui font appel à des énoncés de ce type, sont des descriptions de *sens commun*.

« La crise », figurant dans le schéma de synthèse, comme toutes les expressions qui le composent, appartient au *monde des significations*. Il me faudra attendre l'une des étapes de recherche suivantes (Etape 4 – cf. Partie V, p. 348) pour établir la distinction qui convient entre le *monde du sens commun*, au sein duquel les mots de référence à des éléments concrets, et le *monde des significations*. Mais, pour parvenir à décrire le procédé par lequel le langage courant réalise une « confusion », entre la « chose » et le sens de la « chose », il me faudra encore progresser dans la compréhension des concepts ethnométhodologiques (Etape 6, cf. Partie V, p. 456).

La formulation suivante : « *Le désordre – perturbation de “la juste place des choses” – participe de la définition de la saleté. La saleté est désordre* », figurant dans l'article cité ci-dessus, montre que la construction du sens du mot « saleté » ne parvient pas encore à s'énoncer clairement et fait encore appel à des formulations métaphoriques.

Comme on le verra dans les développements théoriques qui suivent, il était nécessaire, pour dépasser cette difficulté, d'accéder à la notion de « sens en contexte », exprimée par le contexte d'*indexicalité* (cf. p. 260).

²⁶⁰ Voir : « La lecture de la subjectivité » (p. 226, note n°228).

²⁶¹ Voir : « Les énoncés métaphoriques » (p. 275).



**Je considère que chaque personne sur terre a une histoire à raconter. Comme je dis souvent : tu me racontes une histoire, ça tombe pas dans l'oreille de Van Gogh.
Antony Bocazou interviewé par le JSD, janvier 2017**

Chapitre IV : L'analyse théorique des travaux de l'Etape 2

IV.A - Introduction : dire quelque chose à propos du sens

Les travaux exposés ci-dessus, portant sur les significations exprimées par le schéma de synthèse, s'efforcent de distinguer : d'une part les éléments qui se rapportent aux « choses », soient les détritrus présents dans l'espace public et l'action consistant à déposer ces détritrus dans ces espaces ; et d'autre part les éléments qui se rapportent aux significations attribuées à ces objets et actions. Les difficultés rencontrées au cours de cette entreprise, proviennent du fait que ces distinctions ne peuvent être formulées à l'intérieur du cadre du *sens commun*, la caractéristique de celui-ci étant précisément d'ignorer de telles distinctions.

Dire quelque chose *à propos* du sens exige de « sortir du cadre » du *sens commun* et de se placer à un niveau méta²⁶². Ce niveau relève d'un cadre conceptuel spécifique, qui exige un métalangage approprié. L'emploi du langage courant, qui relève du *sens commun* (niveau 1), pour réaliser un travail d'analyse *portant sur* les significations de *sens commun* (niveau 2), va créer des confusions et paradoxes, formés par le fait de négliger « *la hiérarchie des niveaux logiques* ». Comme on l'a vu précédemment au travers de l'exemple du rapport entre l'immobilité et le mouvement (cf. Partie II - Figure II-2, p. 86) :

[...] pour passer, par exemple, de l'immobilité au mouvement, il faut faire un pas en dehors du cadre théorique de l'immobilité. A l'intérieur de ce cadre, le concept de mouvement ne peut pas apparaître; il n'est donc pas question de l'y étudier, et toute tentative qui vise à passer outre à cet axiome fondamental de la théorie des types logiques aboutit à la confusion paradoxale [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 25].

Ces deux niveaux forment en effet des contextes distincts, au sein desquels, selon le concept d'*indexicalité*²⁶³, les expressions du langage courant recouvrent des

²⁶² Voir ci-après : « Un langage ne peut rien dire de lui-même » (p. 265).

²⁶³ Voir ci-après : « La théorie des types logiques et le concept d'*indexicalité* » (p. 260).

significations différentes. Les paradoxes qui se produisent résultent du fait que l'on considère comme équivalents des énoncés qui ne le sont pas.

Je propose de revenir, dans les paragraphes qui suivent, sur les éléments théoriques présentés précédemment (cf. Partie II, p. 50), afin d'exprimer, en regard de la théorie des types logiques, les concepts ethnométhodologiques définissant les procédés de la construction du *sens commun* ; et afin d'établir le rapport logique existant entre les significations, telles qu'elles apparaissent dans le cadre du *sens commun*, et telles qu'elles peuvent être exprimées, dans le cadre d'une analyse méta, portant *sur* les caractéristiques du *sens commun*.

Cette analyse porte sur la théorie des types logiques, en relation avec :

- Le concept du *monde de la vie* [cf. IV.B - p. 251].
- La situation d'enquête [cf. IV.B.3 – p. 257].
- Le concept d'*indexicalité* et la notion de paradoxe [cf. IV.C - p. 260].
- Les caractéristiques du langage courant [cf. IV.D - p. 265].

IV.B - La théorie des types logiques et le *monde de la vie*

Selon la théorie des types logiques, toute activité *portant sur* quelque chose, ou toute chose se *rapportant à* une autre, exige de se placer extérieurement à la chose concernée, et se situe donc au niveau logique supérieur. Ce passage d'un niveau à un autre constitue un changement radical de cadre conceptuel :

[A propos de l'exemple du rapport entre immobilité, mouvement et accélération] : Même en tant que profanes, nous pouvons nous rendre compte que ces formes de mouvement sont des phénomènes très différents, chacun d'entre eux exigeant un principe d'explication particulier et une méthode de calcul appropriée [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 25] (cité plus haut, p. 53).

On peut en effet comprendre la différence fondamentale qui existe, selon les exemples cités par Paul Watzlawick et Gregory Bateson, entre : l'humanité et l'individu, le nom et la chose nommée ou la carte et le repas²⁶⁴. Cependant, il est extrêmement difficile de prendre conscience de la structuration de ces niveaux qui,

²⁶⁴ Watzlawick, *op. cit.*, p. 24 – Bateson, 1977, p. 300.

dans le cas des travaux que je rapporte ici, présente une grande complexité. Plusieurs séries de niveaux logiques s'imbriquent d'une manière à peu près inextricable.

IV.B.1. Le *monde de la vie* et le *monde scientifique*

Ces deux mondes sont incompatibles²⁶⁵. L'attitude naturelle dans le *monde de la vie* et celle du scientifique dans le cadre de son activité professionnelle font appel à des « présuppositions interprétatives » de nature radicalement différentes :

Dans la gestion des affaires de sa vie quotidienne, la personne adopte un schème commun de communication d'une manière différente du scientifique.

[...] Ces deux ensembles de présuppositions ne se mélangent pas ; on ne peut pas non plus les distinguer progressivement. Car le fait de passer d'un ensemble à l'autre – d'une « attitude » à l'autre – entraîne un changement radical dans la structuration des événements et de leurs relations. Les deux attitudes provoquent deux ensembles incompatibles d'événements au sens mathématique de l'expression. Pour illustrer la différence entre les deux systèmes d'événements constitués par ces deux sous-ensembles de présuppositions interprétatives, on peut comparer les événements auxquels assiste un spectateur en regardant la télévision et en suivant l'histoire dans laquelle ils s'insèrent, et les événements auxquels il assiste quand il regarde la scène en tant qu'effets produits par un groupe d'acteurs professionnels agissant selon les instructions d'un metteur en scène de cinéma. Ce serait faire preuve du didactisme philosophique le plus grossier, que de dire que le spectateur a vu « la même chose sous des aspects différents », ou que les événements de l'histoire ne sont « rien d'autre » que des événements produits, appréciés de façon non critique [Garfinkel, 2007, p. 417-420].

Dans le *monde de la vie*, la distinction entre l'« objet » et son sens, n'a pas lieu d'être. Les « objets » et les « actions » du *monde de la vie* ne sont pas des « objets » et des « faits de nature » mais des « objets culturels » et des « actions socialement définies » :

A strictement parler, il n'y a pas de choses, telles que des faits purs et simples. Tous les faits sont d'emblée sélectionnés dans un contexte universel par les

²⁶⁵ Voir : Alfred Schütz et le concept du *monde la vie* (Lexique - Partie VII, p. 577 ; et en particulier p. 581).

activités de notre esprit. Ils sont donc toujours des faits interprétés ou des faits considérés comme détachés de leur contexte par une abstraction artificielle ou alors des faits considérés dans leur organisation particulière. Dans les deux cas, ils portent en eux leur horizon d'interprétation interne et externe.

[...] le monde extérieur n'est pas expérimenté comme une combinaison d'objets individuels uniques, dispersés dans le temps et dans l'espace mais comme des « montagnes », « des arbres », « des animaux », « des autres hommes » [Schütz, 2008-a, p. 9, 13]²⁶⁶

Ainsi, dans les circonstances de la vie courante, l'« objet » est un « objet doté de sens ». Il n'apparaît jamais indépendamment de son sens :

[...] ce qu'on appelle les faits concrets de la perception courante ne sont pas si concrets qu'il n'y pourrait paraître. Ils recèlent déjà des abstractions d'une nature hautement sophistiquée, et nous devons tenir compte de cette situation sous peine de voir le concret là où il n'est pas [Schütz, 2008-a, p. 8 – selon Whitehead²⁶⁷].

Ce que j'ai désigné par les expressions : « objet concret » ou « réel » ou « matériel », considéré indépendamment de son sens, n'existe pas dans le *monde de la vie*, il n'existe que dans le *monde de l'abstraction*. Au sein du *monde de la vie*, les significations attribuées aux choses sont considérés comme « propriété des choses », et les faits comme « faits de nature ». Si bien que, selon le *sens commun* prévalant dans ce *monde*, ce sont ces significations qui forment ce qui est appelé : « la réalité ». La *réalité de sens commun* est, en fait, formée de significations.

Le *monde du raisonnement* scientifique décrit la manière dont les significations apparaissent à l'intérieur du *monde de la vie*. Le premier, *portant sur* le second, se situe au niveau méta et forme un cadre de signification totalement différent. Ce qui peut être dit, à propos du *sens commun*, est « vrai » en tant que construction de l'esprit, mais il s'agit d'une « vérité » extérieure au *monde de la vie* lui-même, qui ne

²⁶⁶ Comme l'indique également Louis Quéré [Quéré, 1986, p. 72] : « *Le monde social n'est pas un chaos. Il n'attend pas que le sociologue vienne lui donner forme, l'ordonner par son langage. Il a une forme ; il s'organise, il s'ordonne, de lui-même, il procède à sa propre mise en forme* ». Et Louis Quéré ajoute : « *Il faut bien que le sociologue se demande : comment se fait cette prise de forme ? Comment cet ordre émerge-t-il ?* ».

²⁶⁷ Whitehead, *Science and the Modern World*, New York, 1925, réédité comme « Mentor-Book », New York, 1948, p. 52.

correspond pas à la « réalité » telle qu'elle est perçue dans le cadre de la vie quotidienne.

L'énoncé ci-dessus mérite donc une précision : le raisonnement scientifique permet de décrire la manière dont les significations apparaissent à l'intérieur du *monde de la vie*, mais telles qu'elles peuvent être décrites de l'« extérieur », et non telles qu'elles apparaissent aux « *êtres humains vivant, agissant et pensant à l'intérieur de lui* » :

Le monde de la nature, tel qu'il est exploré par les chercheurs en sciences naturelles, ne « signifie » quoi que ce soit pour les molécules, les atomes et les électrons. Mais le champ d'observation du chercheur en sciences sociales – la réalité sociale – a une signification spécifique et une structure pertinente pour les êtres humains vivant, agissant et pensant à l'intérieur de lui. Par une série de constructions du sens commun, ils ont présélectionné et préinterprété ce monde qu'ils expérimentent comme la réalité de leur vie quotidienne [Schütz, 2008-b, p. 79].

Ainsi, lorsque j'indique, en différents endroits de la thèse, que le mot « saleté » apparaît comme désignant des « détritits » alors qu'il désigne le sens attribué aux « détritits qui ne sont pas à leur place », cet énoncé ne rend pas compte du *monde du sens commun*, puisque le mot « saleté » ne désigne pas les « détritits » en général, mais les « détritits qui ne sont pas à leur place ». On voit ici que l'usage du langage courant, pour formuler de telles analyses, aboutit à des énoncés confus et paradoxaux, et se montre impropre à exprimer la distinction entre les « choses » et le « sens des choses ».

Cette phrase revient en effet à dire que le mot « saleté » désigne des « détritits qui ne sont pas à leur place » et désigne le sens attribué aux « détritits qui ne sont pas à leur place ». En essayant de formuler : « A est différent de B », j'en viens à énoncer : « A est égal à B ».

De même, au sein de la phrase énoncée plus haut, en m'efforçant de formuler la distinction qui existe entre les significations telles qu'elles apparaissent dans le *monde de la vie* et dans le *monde scientifique*, on constate que je suis amenée à dire à la fois : 1) que le raisonnement scientifique décrit la manière dont les significations

apparaissent à l'intérieur du *monde de la vie* ; 2) qu'il ne les décrit pas telles qu'elles y apparaissent. On verra ci-après l'origine de ces paradoxes²⁶⁸.

IV.B.2. Le *monde de la vie pratique (de l'action)* et le *monde du raisonnement (du discours)*

La présence de différents « registres de sens » existe également à l'intérieur du *monde de la vie*. Les humains y vivent, agissent, et élaborent des raisonnements à *propos des actions* qu'ils réalisent. Ces raisonnements se situent donc à un niveau méta par rapport aux actions réalisées, si bien que les significations attribuées à ces actions sont d'une autre nature que les significations qui apparaissent dans le contexte de leur déroulement. Et c'est l'action, telle qu'elle est envisagée au sein de ces raisonnements, qui fonde l'interprétation des « raisons d'agir » de l'acteur et les jugements portés sur ses intentions.

Le fait que l'action soit envisagée en dehors du contexte de sa réalisation produit une importante distorsion entre les raisons d'agir de l'acteur réel et celles qui sont prêtées à l'acteur « fictif », ainsi construit par le biais d'un raisonnement rétrospectif. On a vu par ailleurs que, dans certaines circonstances, l'action elle-même n'est pas observable. C'est la présence d'un élément observable, que j'ai appelé : « élément tangible », qui permet de supposer la réalisation d'une action et l'existence d'un acteur²⁶⁹.

Ainsi, dans les conversations, le « discours » *porte sur* les situations vécues et se situe, là encore, à un niveau méta. Il appartient au *monde du raisonnement* et constitue un « registre de sens » spécifique. Le « discours » décrit, non pas ce qui se passe ou les « choses » telles qu'elles *sont*, mais les jugements, les appréciations, les valeurs *attribuées* à ces « choses » et aux situations vécues.

Dans certaines circonstances de la vie courante, les conversations concernent la manière dont les gens réagissent à une situation ou à un événement donné. Dans ce cas, le discours forme un « registre de sens » encore différent : « [...] *un commentaire sur une conversation substitue une notation symbolique à une autre* »

²⁶⁸ Voir : « La théorie des types logiques et le concept d'*indexicalité* » (p. 260).

²⁶⁹ Voir plus haut : « Les énoncés abstraits et les signes tangibles » (p. 233).

[Conein, 1984, p. 26]. Il formule une analyse, *portant* non plus *sur* les activités de la vie courante, (niveau I-a, du schéma ci-dessous), mais *portant sur* les appréciations et jugements (soit au niveau équivalent au niveau I-b). Il se situe donc à un niveau méta méta (niveau II). Il s'agit alors d'un discours *sur* le discours, qui ne consiste plus à « parler des choses », mais à « parler des significations »²⁷⁰.

C'est dans le cadre de ces discours méta méta, portant sur les significations, que la question de l'absence de distinction entre les « choses » et le « sens des choses », réalisée par le *sens commun*, peut induire des conséquences fâcheuses. On a vu ci-dessus que cette distinction n'a pas lieu d'être dans le cadre du *monde de la vie*. Elle ne présente pas d'intérêt pour les personnes qui y mènent leurs activités quotidiennes :

Le caractère pratique de l'activité accomplie n'intéresse en effet pas le participant à cette activité, car son caractère pratique est pris pour allant de soi (« *taking for granted* »); non analysé car inintéressant, justement étant donné les intérêts pratiques du participant.

Ce que Garfinkel appelle le « caractère non intéressant de la réflexivité des descriptions » pour les participants [cf. Garfinkel, 2007, p. 59] implique une analyse des rapports entre le langage de l'action pratique et celui porté sur l'action pratique après son accomplissement. Le membre, dans un contexte ordinaire de la vie courante, n'explicite pas ce qu'il dit ou ce qu'il fait plus qu'il est nécessaire pour les circonstances locales et pratiques dans lequel il se trouve placé [Conein, 1986, p. 109]²⁷¹.

Cette confusion n'est pas un inconvénient, c'est une caractéristique du *sens commun*. Mais lorsqu'il s'agit de s'intéresser aux significations, les raisonnements de *sens commun*, ne parviennent pas à restituer l'origine de la *construction du sens*. Ils

²⁷⁰ Dans les situations d'enquête, certaines des personnes auditées formulent ce type d'analyse. C'est le cas, en particulier, de l'entretien fréquemment cité [Pr.T] qui propose une analyse très élaborée de la « réaction des gens » à la « saleté », et qui avance l'idée de la confusion qui se produirait, entre les sentiments provenant de la « saleté » et ceux provenant de la perception de la « crise » – idée qui a inspiré la construction du schéma de synthèse.

²⁷¹ L'auteur indique en outre : « *La connaissance explicite n'est pas la forme de connaissance dont il a besoin, ce dont il ne faut pas conclure qu'il n'est pas en mesure de le faire jusqu'à certain point, ou qu'il n'a pas recours à elle dans d'autres contextes. Mais les explications auxquelles il a alors recours restent partielles et fragmentées, car essentiellement motivées par les raisons pratiques de l'action* » [p. 109, 110].

attribuent aux acteurs des « raisons d'agir » qu'ils n'ont pas, et cherchent « ailleurs » les origines de leurs réactions aux phénomènes considérés.

Les chercheurs, dont le travail consiste à analyser le « discours » formé par les propos des entretiens d'enquête, font appel à ce mode de raisonnement de *sens commun*, et se trouvent confrontés au même risque d'aboutir à des interprétations erronées.

IV.B.3. La situation d'enquête

Le travail de recherche est confronté à l'ensemble de ces différents niveaux, ce qui explique la présence inévitable de multiples confusions.

Je reproduis ici la figure qui a été présentée précédemment (cf. Figure II-3- Partie II, p. 88). (Celle-ci est complétée par des précisions – cf. Figure II-11, p. 109 – que je reproduis également pour illustrer les propos ci-dessus).

Le travail d'analyse du schéma de synthèse se situe au niveau IV, et comme cela a été indiqué plus haut, en commentaire de cette figure, cette progression dans les degrés de la hiérarchie des niveaux entraîne une succession de contextes et de cadres d'interprétation différents, dont la complexité présente de nombreux risques de confusion. Comme l'indique Alfred Schütz, les descriptions produites par les chercheurs, sont des constructions de constructions :

Les objets de pensée construits par le chercheur en sciences sociales afin de saisir la réalité sociale, doivent être fondés sur des objets de pensée construits par le sens commun des hommes vivant quotidiennement dans le monde social. De la sorte, les constructions des sciences sociales sont, pour ainsi dire, des constructions du second degré, c'est-à-dire des constructions de constructions faites par les acteurs sur la scène sociale, dont le chercheur doit observer le

comportement et l'expliquer selon les règles procédurales de sa science [Schütz, 2008-b, p. 79].

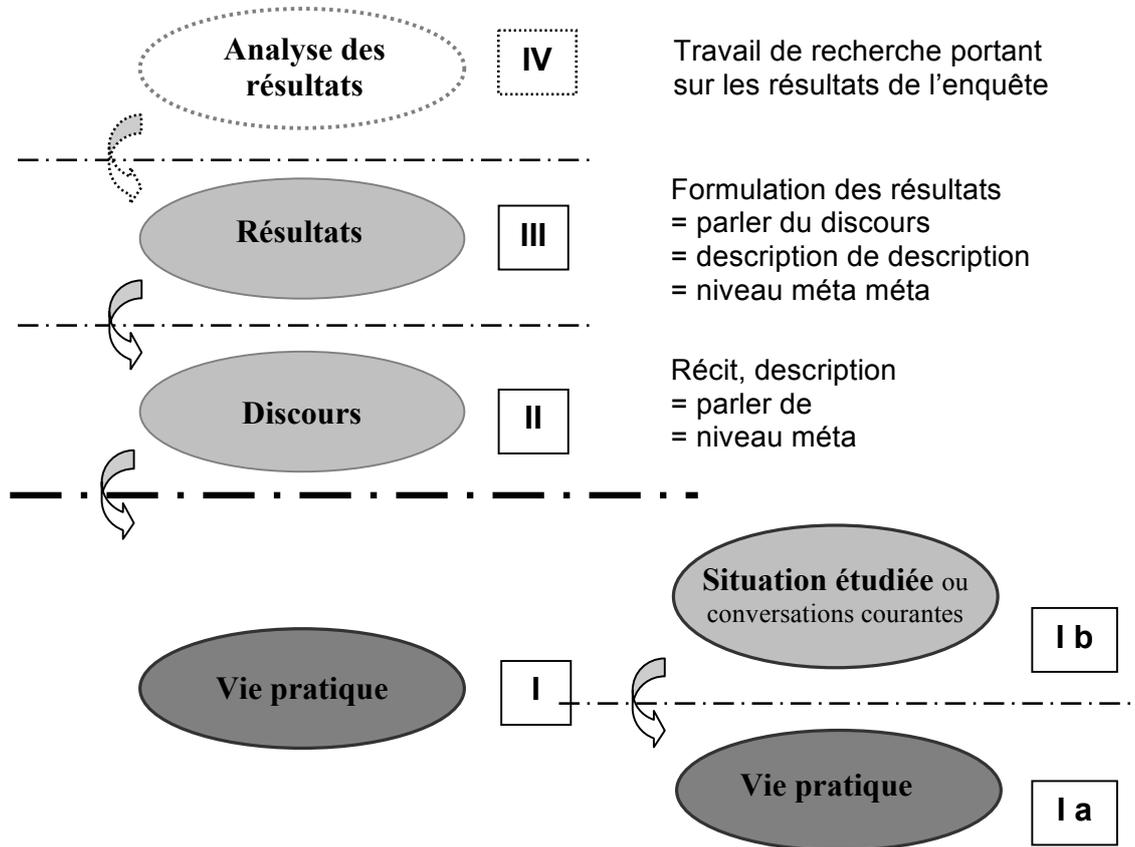


Figure IV-8 : La schématisation de la situation d'enquête (idem Figure II-11)

La « matière » obtenue par le biais des entretiens d'enquête (niveau II) est en effet formée par les « objets de pensée » construits par les acteurs, c'est-à-dire, non pas par la description de ce qui *est*, mais par la formulation des significations qu'ils *attribuent* à ce qui est. Les analyses produites par les chercheurs se situent au niveau supérieur, soit au second degré, par rapport au « discours » des acteurs, et au troisième, par rapport aux activités et expériences vécues au sein du *monde de la vie pratique*. Les analyses illustrées par le schéma de synthèse se situent en effet au niveau III.

Une des questions qui m'a fortement préoccupée, lorsque j'ai pu établir que le schéma de synthèse illustre un raisonnement, et non pas « ce qui se passe » (Etape 3, cf. Chapitre VI, p. 292), est celle de savoir comment j'avais pu oublier le fait que les résultats de l'enquête formaient un « discours sur le discours », ce dont j'avais pleinement conscience²⁷².

Cette conscience et la connaissance théorique de la hiérarchie des niveaux logiques, ne sont pas suffisantes pour permettre aux chercheurs de s'extraire du *sens commun*, et de la perception commune de la « réalité ». Bien que mes travaux ne se situent pas dans le contexte habituel des raisonnements courants, mais dans le cadre d'un raisonnement de type scientifique, le mode de raisonnement que je mets en œuvre relève du *sens commun*. Comme les *membres*, je considère qu'il existe une « réalité objective » faite d'« objets matériels » et d'« actions concrètes ».

A ce stade, je considère le schéma comme l'illustration du discours tenu par les analystes *sur* le discours tenu par les personnes auditées, mais de même que les *membres* considèrent leur récit comme la description de « ce qui *est* », on pourrait dire que je considère le schéma de synthèse comme l'illustration d'une version plus approfondie de « ce qui *est* », fondée sur l'analyse de la partie implicite du discours tenu par les personnes auditées. Les « objets matériels » et les « actions concrètes », que je cherche à distinguer de leurs significations sont en fait des « réalités » socialement construites qui relèvent elles aussi du domaine des significations. L'ensemble des éléments que je tente de définir appartient au *monde des significations*²⁷³.

Je suis donc aux prises, au cours de mes travaux, avec les multiples niveaux, identifiés ci-dessus, chacun formant un contexte différent du niveau inférieur auquel il se rapporte. Comme on le verra ci-après, selon le concept d'*indexicalité*, le sens

²⁷² Cela grâce aux premiers acquis théoriques et au fait que, selon la définition socianalytique, les propos issus des entretiens d'enquête sont considérés en tant que « système de représentations » [Ville, 2001, p. 125]. Voir plus loin (Chapitre VI, p. 337).

²⁷³ Comme l'objet « matériel » (cf. les développements qui suivent), les activités de la vie pratique n'apparaissent jamais indépendamment des significations qui leur sont attribuées. Elles ne sont pas appréhendées comme des suites de mouvements, mais comme des activités intelligibles. La « vie pratique », représentée au premier niveau (I-a) de la figure ci-dessus (Figure IV-8, p. 258), pour les besoins de l'analyse théorique, n'existe pas dans le *monde de la vie*. Elle n'apparaît qu'au travers d'activités situées à un niveau méta : récits, commentaires, interprétations (niveau I-b).

des expressions du langage courant étant défini par son contexte d'énonciation, celui-ci subit d'importantes distorsions lorsque l'on passe d'un niveau à un autre.

IV.C - La théorie des types logiques et le concept d'*indexicalité*

Le concept d'*indexicalité* indique que le sens des expressions du langage courant n'est pas fixe. Il n'est pas contenu « dans » les expressions, il est défini par leur contexte d'énonciation²⁷⁴. Le fait que les propos prennent sens en fonction du contexte de leur énonciation est une évidence. Mais l'idée selon laquelle le sens est véritablement défini par le contexte (et réciproquement, à cause de la relation réflexive qui existe entre le sens et le contexte) est beaucoup plus difficile à concevoir.

Au cours de mes recherches, je ne parvenais pas à saisir la portée de ce concept, ni à percevoir comment celui-ci pouvait me permettre d'exprimer les résultats de mes travaux. J'ai longtemps cherché à exprimer le rapport entre les « registres de sens » correspondant aux « objets » et « actions » d'une part, et à leur signification d'autre part, en termes de registres « concrets » et « abstraits », selon la figure ci-après²⁷⁵ :

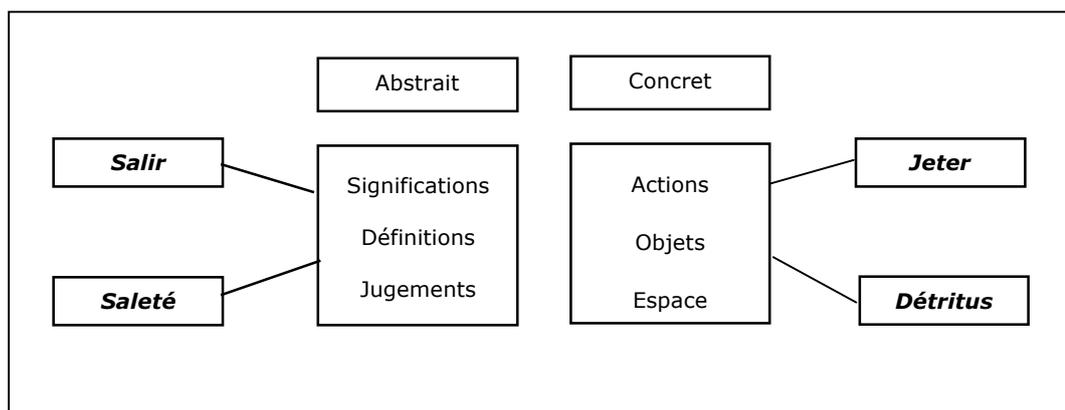


Figure IV-9 : Les registres de la propreté

²⁷⁴ Voir la présentation de l'ethnométhodologie (Partie II, p. 80) ; et le concept d'*indexicalité* (Lexique - Partie VII, p. 561).

²⁷⁵ Ce schéma a été élaboré à l'automne 2008, dans le cadre de la préparation du module de formation que j'ai conçu pour le compte de l'École de la Rénovation Urbaine – ERU (cf. Partie V, p. 412). Ce schéma figure également au sein de l'extrait de l'article [Bodineau, 2010], présenté plus loin (cf. Partie V – Etape 6.0, p. 412).

Mais cela ne me permettait pas de répondre à la question de savoir par quel mécanisme le *sens commun* peut conduire à confondre la « chose » et son « sens ». Je découvrirai beaucoup plus tard (cf. Etape 6 - mars 2010)²⁷⁶ : 1) que les contextes qu'il convient de prendre en compte, pour exprimer quelque chose à propos du *sens commun*, sont : le contexte formé par le *monde de la vie*, et celui formé par le *monde du raisonnement abstrait* ; 2) que la distinction qu'il s'agit d'opérer ne réside pas seulement dans le rapport entre une « chose » et son sens, mais dans le rapport entre les différentes significations attribuées à cette « chose », selon le contexte au sein duquel elle est considérée.

Le concept d'*indexicalité* permet d'établir qu'au sein du *monde de la vie*, les « choses » sont toujours inscrites dans un contexte *particulier*, et les mots qui les nomment désignent « cette chose-là » dans « ce contexte-là ». Les mots du langage courant désignent bien des « objets de sens » et des « actions définies », et c'est en cela qu'il est possible d'affirmer que la « chose » et son sens ne font qu'un, comme on le verra ci-après, avec l'exemple des mots « saleté » et « salir ». Si bien que tenter de formuler la distinction entre « objet » ou « action » et signification, à l'aide des mots du langage courant, revient à dire deux fois « la même chose ».

Par contre, le *monde du raisonnement abstrait* – qu'il s'agisse des raisonnements courants ou des raisonnements scientifiques – n'est pas formé de « choses » *particulières*, mais de « choses » envisagées en tant que *généralités*. Les mots qui les nomment désignent des entités abstraites, telles qu'un « objet détaché de son sens » et telles qu'un « sens qui ne se rapporte à aucun objet particulier »²⁷⁷.

On comprend ainsi que l'usage des mêmes mots, au sein de ces *mondes* conceptuellement incompatibles, puissent entraîner des confusions interminables : « *Malheureusement, il est souvent malaisé, dans le langage naturel, de différencier nettement entre membre et classe* » [Watzlawick et al., 1975, p. 26].

²⁷⁶ Voir : « La compréhension du concept d'indexicalité », (Partie V, p. 470).

²⁷⁷ « *L'indexicalité est une propriété très déconcertante si on l'assimile à l'imprécision, à l'ambiguïté, à la plurivocité et à toutes ces sortes de "défauts" irrémédiables dans l'absolu, c'est-à-dire hors contexte. Mais cet "absolu" évoque inmanquablement cet extérieur du monde, inexprimable [...]. Dans le monde réel, il y a toujours un contexte pragmatique de l'expression, de la compréhension — de la communication* » [Amiel, 2004, p. 57].

Harold Garfinkel considère que les procédures de la sociologie conventionnelle confondent le « signe-objet » créé par la théorisation, et l'« objet-même », ce dernier étant par ailleurs inaccessible :

Vous vous livrez à une certaine forme de théorisation. Vous créez un signe-objet, et vous l'utilisez pour parler de l'original. Il est possible de parler sans fin du signe-objet, et en donnant des détails intéressants, clairs et intelligibles mais en ce qui concerne l'objet-même que vous décrivez, non seulement est-il introuvable mais encore il ne sert à rien de le trouver. Par contre, l'objet théorisé se voit attribuer une signification qui résulte d'une interprétation élaborée [Garfinkel, 1985, p. 36].

IV.C.1. Le sens en contexte

Le fait de placer sur le même plan des énoncés qui relèvent de « registres de sens » différents forme des paradoxes, comme celui qui se produit lorsque l'on affirme, d'une part, que le « sens » n'est pas équivalent à la « chose » et d'autre part que le « sens » et la « chose » ne font qu'un.

La figure qui suit résume ce paradoxe, que j'ai rencontré au cours d'une des étapes de recherche (Etape 6, cf. Partie V, p. 472), au cours de laquelle j'ai tenté de formuler les résultats de mes travaux à l'aide du concept d'*indexicalité*²⁷⁸.

²⁷⁸ Ce schéma a été composé en juin 2013, pour les besoins de la présentation de mes travaux à l'occasion du séminaire des Fabriques de Sociologie, tenu le 8 juin à l'Université Paris 8.

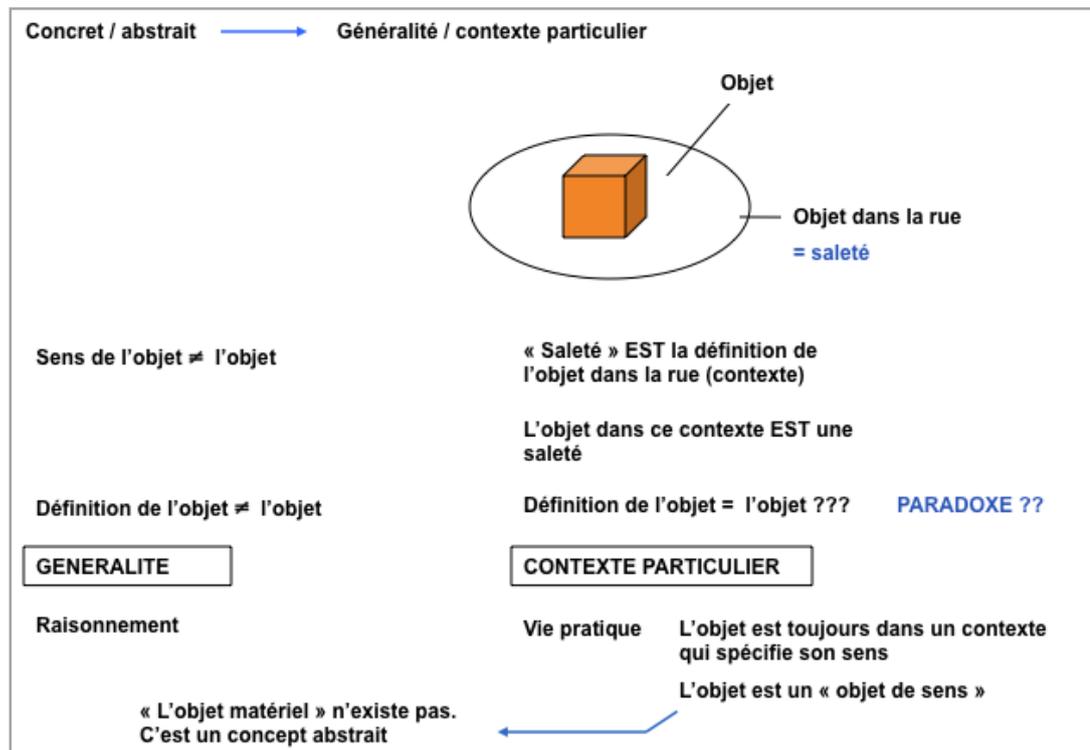


Figure IV-10 : Le schéma du « sens en contexte »

C'est à l'aide du schéma, représentant un « carton dans la rue », que j'avais pu saisir la portée de ce concept. Le cercle, représentant « la rue » dans laquelle se trouve « le carton », forme le contexte dans lequel « le carton » est perçu, et c'est ce contexte qui lui attribue son sens, exprimé par le mot « saleté ». C'est parce qu'il se trouve dans la rue (ailleurs que là où il faudrait « normalement » qu'il soit, c'est-à-dire dans une poubelle) que « le carton » peut être qualifié de « saleté ». Dans ce contexte, il répond à la définition du mot « saleté », il *est* une saleté. Je pouvais ainsi comprendre ce que signifie l'idée selon laquelle le contexte de la situation spécifie le sens de chaque élément qui compose cette situation, et la relation de *réflexivité* qui unit l'un et l'autre.

IV.C.2. La formation des paradoxes

Cependant, cela revient à dire que l'« objet » est équivalent à son sens, ce qui contredit l'évidence. C'est en me consacrant à l'étude de ce paradoxe que je suis parvenue à établir la distinction entre le « registre de sens » correspondant au *monde*

de la vie, et celui correspondant au *monde du raisonnement*. Au sein du premier, l'« objet » est un « objet défini », qui apparaît dans son contexte particulier ; au sein du second, il s'agit d'un « objet abstrait », un concept, envisagé en tant que généralité [Bodineau, 2010, p. 191-192].:

Au premier abord, l'affirmation : « la définition devient une chose » semble absurde. Il n'échappe à personne que « le sens d'un objet n'est pas l'objet lui-même » (Énoncé-1). Cependant, en considérant une expression particulière, par exemple l'expression « pied de chaise », on pourrait, à propos de son sens, énoncer quelque chose comme : « un pied de chaise *est* un morceau de bois (ou d'une autre matière), employé pour soutenir l'assise d'une chaise » (Énoncé 2). La définition indique ce qu'*est* l'objet défini, et l'objet défini *est* ce qu'indique la définition²⁷⁹. Cet énoncé affirme donc qu'un objet est équivalent à son sens, tandis que le précédent affirme le contraire. Ce paradoxe est une conséquence des propriétés indexicales du langage naturel. Chacun de ces énoncés (1 et 2) constitue un contexte, qui spécifie la signification des expressions « l'objet » et « le sens ». Celles-ci n'ont pas la même signification dans l'un et l'autre de ces contextes.

Le premier énoncé fait référence aux expressions « l'objet » et « le sens », en tant que généralités. Elles sont envisagées comme des entités distinctes. Ce qui revient à considérer, d'une part, un « objet matériel » vierge de tout sens, et d'autre part, un « sens » qui ne serait attribué à rien de précis. Dans ce contexte d'énonciation, « objet » et « sens » sont des abstractions, des « idéalités », qui n'apparaissent nulle part dans la vie réelle. Dans les circonstances de la vie pratique, les « objets matériels » ne se présentent jamais isolés de leur sens. Ils se présentent dans le cadre d'un contexte particulier qui leur confère un sens particulier. C'est le cas pour le second énoncé. Dans le contexte formé par « la chaise », « objet » et « sens » ne font qu'un. En tant que partie de « la chaise », le « morceau de bois » *est* un « pied de chaise ». L'un et l'autre sont indissociables, ils sont liés par une relation réflexive. Le sens de l'objet apparaît *en* contexte.

²⁷⁹ « Une définition est une périphrase faite de mots, un "synonyme composé", pourrait-on dire, comme on parle de "mots composés" » [Amiel, 2004 p. 37].

Le fait de négliger le contexte d'énonciation, et de considérer les significations comme étant « attachées » aux mots, établit une équivalence entre deux registres de sens différents, équivalence dont résulte le paradoxe constaté.

Cet exemple permet de comprendre à quoi se rapporte l'énoncé, d'apparence absurde, selon lequel « la définition [ou signification] devient la "chose" », dans le cadre de la perception de *sens commun*²⁸⁰ :

Dire que « le sens est une chose », signifie qu'un objet, étant toujours placé dans un contexte, est toujours un « objet défini ». Il ne se réduit pas à un « objet matériel », caractérisé par les propriétés de la « matière » dont il est formé. L'objet de la vie « réelle » est un « objet doté de sens ». C'est l'affectation de ce sens, par le contexte, qui passe inaperçue, et c'est de cette manière que la construction du sens est occultée. Selon le sens commun, *être* un « pied de chaise » correspond à l'état de l'objet, et non à sa définition. Le « pied de chaise » acquiert, en quelque sorte, la matérialité du « morceau de bois »²⁸¹.

IV.D - Les caractéristiques du langage courant

IV.D.1. Un langage ne peut rien dire de lui-même

On voit, d'après ce qui précède, la difficulté que représente le fait de s'exprimer à propos de la construction du *sens* et du *langage communs*, en faisant usage du langage commun lui-même.

Comme l'indique Paul Watzlawick : un langage ne peut rien exprimer à propos de lui-même :

Dans un langage, on peut exprimer un très grand nombre de choses, mais on ne

²⁸⁰ C'est en faisant appel à cet exemple qu'il m'a été possible de comprendre la relation existant entre les éléments théoriques, que je tentais d'acquérir, et la « réalité » de *sens commun*, telle qu'elle est apparaissant dans le cadre de la vie quotidienne.

²⁸¹ « Le "morceau de bois", qui tient lieu "d'objet matériel" pour les besoins de la démonstration, ne se réduit pas, dans la vie "réelle", à sa matérialité. Même en tant que "bois à brûler" ou en tant que rebut, il n'est pas dénué de sens. Comme on le verra dans le cadre du sujet de la "propreté", les déchets ont un statut et une place définis par les conventions sociales ».

peut rien dire sur ce langage lui-même²⁸². Si nous voulons énoncer quelque chose à *propos* d'un langage, comme les linguistes et les sémanticiens doivent le faire, nous avons besoin d'un métalangage dont la structure, à nouveau, ne sera exprimée que par un métamétalangage. Le cas est à peu près le même en ce qui concerne la relation entre les signes et leur signification. Dès 1893, le mathématicien allemand Frege remarquait la nécessité d'une différenciation claire : « *entre le cas où je parle du signe lui-même et ceux où je parle de sa signification. Aussi pédant que cela paraisse, je considère cela comme nécessaire. Il est remarquable de voir comment une manière inexacte de parler ou d'écrire [...] peut, en fin de compte, embrouiller la pensée, dès qu'elle [cette inexactitude] est perdue de vue*²⁸³ » [Watzlawick et al., 1975, p. 26].

Dans les circonstances de la vie courante, la signification des expressions du langage courant ne présente pas de difficulté pour qui maîtrise le *sens commun* – maîtrise qui, précisément, constitue le fait d'être *membre* au sens ethnométhodologique²⁸⁴.

Dire que tel objet, présent sur un trottoir, *est* « une saleté » ne décrit pas la nature de l'objet (sa matière, sa forme ou sa couleur), mais exprime le fait qu'il se trouve en un endroit qui n'est pas conforme aux usages, et qu'en cela il ne respecte pas le « bon ordre » selon lequel les choses ont « leur place » socialement définie. De même, le mot « salir » ne désigne pas l'*action* d'« évacuer des détritits », mais le *sens* attribué au fait de déposer ces détritits en des endroits inconvenants. Ce sont bien ces significations que l'on souhaite exprimer par l'emploi de ces mots, et c'est bien ainsi qu'elles sont entendues. La question complexe de la relation entre le sens et le contexte ne se pose pas davantage, dans la mesure où ce « mot-là » est celui qui convient pour désigner « cet objet-là » qui, dans ce « contexte-là », reçoit cette « signification-là »²⁸⁵.

²⁸² « De même, le mètre étalon déposé à Sèvres est précisément le seul objet qui n'est pas mesurable dans le système métrique, car il constitue le fondement du système. (Le fait que cet étalon ait été remplacé par des mesures beaucoup plus précises, réalisées à partir de la longueur d'onde de la lumière, ne change rien à ce paradoxe essentiel ».

²⁸³ Frege (1893), *Grundgesetze der Arithmetik, begriffsschriftlich abgeleitet*, vol.I, Verlag Hermann Pohle, Iena, p. 4; trad. (1970), *Les Fondements de l'arithmétique*, éd. Seuil, Paris.

²⁸⁴ Voir le concept de *membre* (Lexique - Partie VII, p. 595).

²⁸⁵ Voir l'exemple du « carton dans la rue » (cf. ci-dessus, p. 263).

IV.D.2. Le sens *allant de soi*, l'occultation de la construction du sens

Le sens étant socialement construit et partagé, celui-ci est pris pour *allant de soi* et n'a pas lieu d'être interrogé²⁸⁶. Les questions que j'ai eu l'occasion de me poser au cours de mes travaux, telles que : en quoi cet objet-là est-il une « saleté » ; en quoi est-ce « sale » de mettre des détritrus dans la rue, sont totalement incongrues dans le contexte de la vie courante.

On peut noter à ce propos que la posture de *non-savoir*, que la méthode non-directive impose au chercheur, lui confère la capacité d'interroger ces significations *allant de soi*. Celui-ci se doit en effet, au cours des entretiens, de faire préciser des propos qui, dans le cadre de conversations courantes, seraient considérées comme « tombant sous le sens ». J'ai fait l'expérience de cette situation, au cours d'un des entretiens que j'ai réalisés, en interrogeant mon interlocuteur sur son affirmation à propos du fait que les personnes qui « salissent » le font consciemment²⁸⁷. Il s'est montré dérouté et agacé par ma question, comme en témoignent les échanges reproduits ci-dessous. J'ai eu le sentiment, au travers du regard qu'il m'a adressé, qu'il se demandait soudain quelle sorte de personne je pouvais être, pour ne pas partager une telle évidence.

Mr.C. : [...] quand quelqu'un laisse croquer son chien au milieu de la porte d'un immeuble ça veut dire, ... qu'il méprise les autres. Enfin, il se méprise peut-être lui aussi. Mais, disons, ... il ne peut pas ne pas avoir conscience, que cet acte-là, est déplaisant pour tout le monde. [...] Et s'il en a conscience, ça veut dire qu'il se fout de ses voisins. Et s'il se fout de moi, il va se foutre de ce que je lui dis. ... Donc ça n'est pas la peine que je lui en parle.

MB : Oui, parce vous estimez qu'il le fait délibérément ... ?

Mr.C. : Ben il le, ... attendez !...

MB : Ça vous paraît difficile de ... ?

Mr.C. : Ça me paraît difficile que ça n'ait pas été fait délibérément. Ça me paraît difficile de l'admettre. Quelqu'un qui dépose ses ordures au pied de son escalier. Il l'a fait. Je suis désolé, il a eu un acte volontaire, d'ouvrir la main. [...] Il a pris le sac poubelle chez lui, il a descendu les escaliers avec, et puis hop, il l'a posé là. [Entretien Mr.C. - 26/04/04]

²⁸⁶ Voir le concept d'*allant de soi* (Lexique - Partie VII, p. 595).

²⁸⁷ L'entretien a été réalisé au cours du stage effectué en 2004 (cf. Partie III, p. 157).

Cette expérience m'était apparue comme un excellent exemple des effets provoqués par les exercices de « rupture de sens » (*breaching*)²⁸⁸ qu'Harold Garfinkel exigeait de ses étudiants, en leur demandant de questionner les propos les plus anodins dans les échanges avec leurs proches. Ces derniers se montraient agacés ou inquiets devant cette étrange attitude, concluant soit que l'étudiant souhaitait délibérément les contrarier, soit qu'il ne se sentait pas bien. On voit ici que mon interlocuteur est surpris et ne trouve rien à répondre. J'ai en effet perçu cette « rupture » dans la relation, que j'ai dû m'empresse de rétablir.

La connaissance allant de soi, est en effet socialement partagée. Il existe un rapport réflexif entre le partage des significations tacites et le fait d'être reconnu en tant que *membre* du groupe considéré : en tant que personne qui « est des nôtres » :

[...] toute connaissance prise pour allant de soi comporte une structure fortement socialisée, c'est-à-dire qu'elle est supposée être prise pour allant de soi non seulement par *moi*, mais par *nous*, par « tout le monde » (en réalité « par toute personne qui est des nôtres »). Cette structure socialisée donne à ce type de connaissance un caractère objectif et anonyme : elle est conçue comme étant indépendante des circonstances de ma biographie personnelle. [Schütz, 2010-b, p. 80]²⁸⁹

On voit ici, à la fois la difficulté que représente pour le chercheur le fait de s'extraire du *sens commun* et de l'*attitude naturelle*, et à la fois l'intérêt de développer cette capacité²⁹⁰. La réaction de mon interlocuteur, met en lumière la force de la conviction selon laquelle le « salisseur » agit délibérément : « *il ne peut pas ne pas en avoir conscience* ». Cette conviction est au cœur du raisonnement qui motive l'appréciation portée sur le sujet de la « saleté ». Par ailleurs, ma question permet à Mr.C. de formuler une description détaillée du « geste de salir », tout à fait précieuse.

²⁸⁸ Voir le concept de *breaching* (Lexique - Partie VII, p. 591).

²⁸⁹ Cette connaissance est exigée, et le non respect de cette exigence, comme le mentionne John Heritage, fait l'objet d'une sanction morale : « *La visibilité d'une [...] conduite est à la portée de tous les participants qui ont conscience des normes – et les participants dotés d'une telle conscience peuvent donc être tenus pour moralement responsables en tant qu'agents de leurs actions* » [Heritage, 1991, p. 107].

²⁹⁰ J'ai eu clairement conscience, au cours de cette expérience, que dans d'autres circonstances, je me serais contentée d'acquiescer car, spontanément, je partageais ce point de vue. Je n'ai pas su ce qui m'avait permis de dépasser cette attitude spontanée pour poser cette question incongrue, mais cela a constitué pour moi une importante avancée dans mon apprentissage de la méthode non-directive.

La phrase : « *déposer des ordures au pied d'un escalier* » exprime parfaitement la question du sens en contexte. C'est en effet cette formulation qui me permettra, d'abord, d'établir le mécanisme de la « confusion de sens » entre « jeter » et « salir », puis de comprendre la relation entre le sens et le contexte.

Cette phrase est composée de deux propositions : « déposer des ordures » (1) et « au pied d'un escalier » (2). La première proposition désigne une action, mais son sens ne peut être déterminé sans la référence au lieu où celle-ci s'accomplit. Le mot « salir » s'applique à la réunion des deux propositions : soit l'« action de jeter » (1) « en un lieu qui n'est pas celui affecté aux ordures » (2). Il ne se rapporte pas à l'action, mais à l'appréciation portée sur le lieu où se trouvent les ordures²⁹¹.

On voit de quelle manière se produit l'« occultation de la construction du sens » : la référence au lieu, au contexte d'accomplissement de l'action, n'est pas perçue. Une action (volontaire) a bien été accomplie, et le lieu où elle s'est produite permet de lui attribuer – en référence aux usages socialement définis – la signification correspondant à celle du mot « salir », par lequel il est également d'usage de désigner une action ainsi définie. La relation de *réflexivité* qui unit l'objet ou l'action à son contexte (cf. ci-dessus, l'exemple de la relation entre « la chaise » et « le pied de chaise », p. 264) clôt, en quelque sorte, le mécanisme de l'attribution des significations et l'usage du langage courant. La « boucle est bouclée » pourrait-on dire, et rien ne permet, dans les circonstances courantes, l'émergence de la moindre question à ce sujet.

Comme l'indique Alfred Schütz, le langage contient le système de « typification de la connaissance acquise » :

La typification de la connaissance acquise, c'est-à-dire des conditions sous lesquelles les problèmes peuvent être considérés comme suffisamment résolus, et les horizons comme suffisamment explicités, est déjà dans une certaine mesure socio-culturellement codéterminée. Non seulement le vocabulaire, mais également la structure syntactique du langage commun familier, la « forme interne du discours » (*innere Sprachform*) comme Wilhelm von Humboldt l'a nommée, contiennent le système de typifications et donc les pertinences interprétatives qui sont considérées par la communauté linguistique comme testées, vérifiées, et conséquemment comme données au-delà de tout

²⁹¹ Voir « Le changement d'interprétation » (Partie V, p. 375).

questionnement, comme approuvées et valides jusqu'à nouvel ordre, et qui, dans le procès d'éducation et d'apprentissage, sont donc transmises aux nouveaux membres du groupe. Il en va de même pour les nombreux moyens que chaque culture rend disponible pour l'orientation typique dans, et la maîtrise du, monde-de-la-vie, tels que les outils, procédures, institutions sociales, coutumes, usages, systèmes symboliques. Toute connaissance concernant ces moyens détermine les pertinences motivationnelles, thématiques et interprétatives que le membre individuel d'un groupe social intègre dans son stock de connaissance en tant qu'arrière-fond non donné sans que cela fasse question – lui étant imposé ou reposant au sein de son domaine de compétence – pour la définition individuelle de sa situation dans le monde-de-la-vie [Schütz, 2010-c, p. 136-137].

IV.D.3. Le langage naturel et la confusion des niveaux logiques

1) Parler des significations

Les difficultés se présentent lorsqu'il s'agit de dire quelque chose à *propos des* significations. Cela nécessite en effet de formuler des affirmations en termes de généralités. Celles-ci introduisent un « registre de sens » différent de celui que l'on s'efforce de décrire, comme on l'a vu plus haut, ce qui ne manque pas « *d'embrouiller la pensée* ».

Dire quelque chose à propos du sens est en effet chose impossible, en l'absence d'un métalangage approprié. Le recours au langage naturel introduit, de fait, des erreurs de type logique, en faisant usage d'un même mot pour parler à la fois de la *classe* (niveau méta) et de ses *membres*²⁹² :

La théorie des types logiques affirme sans équivoque que nous ne devons pas parler d'une classe dans le langage qui convient à ses membres. Ce serait une erreur dans les types logiques qui conduirait aux impasses des paradoxes logiques. De telles erreurs dans les types logiques peuvent survenir de deux façons : soit lorsqu'on attribue à tort une propriété particulière à la classe plutôt qu'à un membre (ou vice versa), soit lorsqu'on ne fait pas attention à la

²⁹² Pour mémoire (cf. Partie II, p. 52), la théorie des types logiques s'appuie sur « *le concept de collections "d'objets" qui sont rassemblés selon une certaine propriété qu'ils ont en commun. Les constituants de cette totalité sont ici appelés membres, [...] et la totalité elle-même porte le nom de classe [...]* » [Watzlawick et al., 1975, p. 24].

distinction capitale entre une classe et l'un de ses membres et qu'on traite les deux comme s'ils étaient au même niveau d'abstraction. [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 45].

Le texte suivant, extrait du journal de recherche, montre que ces difficultés se présentent à chaque nouvelle occasion :

Lorsque j'entreprends de formuler mes analyses, concernant mon mode de raisonnement à une étape donnée de la recherche (raisonnement de sens commun), j'adopte l'*attitude naturelle* qui consiste à considérer que la description restitue les significations que j'attribuais aux différentes expressions relatives au thème de l'enquête : la « saleté » [JdR- 18/09/13].

Or, l'*attitude naturelle* ignore le fait que l'activité de description est en position méta par rapport aux éléments décrits, et donc, qu'elle forme un contexte différent du contexte dans lequel se trouvaient les éléments décrits. Dans ce cas précis, j'oublie que les distinctions que je tente de formuler, entre la signification d'une expression et l'objet qu'elle désigne (du moins telle qu'on l'entend dans le langage courant), ne sont concevables que dans le *monde de l'analyse méta*. Elles sont inconcevables dans le *monde de la vie pratique*, et informulables, précisément parce que la propriété des expressions du langage naturel est de confondre (fusionner), les significations et les « objets » :

Employer les expressions du langage naturel, pour tenter de formuler ces distinctions est une opération impossible. Au cours des étapes antérieures de la recherche, j'avais identifié l'impossibilité d'opérer une distinction entre saleté-détritus (objet désigné par l'expression « saleté ») et saleté-désordre (signification de cette expression). Mais, au cours des travaux décrits ici, je mesure que les expressions « signification » et « objet », appartenant elles aussi aux expressions du langage naturel, sont également des expressions indexicales.

[...] Ainsi, l'expression « objet » recouvre constamment deux significations : 1) celle de généralité, c'est-à-dire de « concept d'objet », qui appartient au *monde du raisonnement* ; 2) et celle de « cet objet particulier », qui appartient au *monde de la vie pratique*. Je peux écrire « objet » en voulant évoquer la signification 1, et le relire un instant après en lui conférant la signification 2. Il en est de même pour l'expression « signification », à la fois concept de signification (1) et signification de... quelque chose en particulier (2).

La distinction à opérer n'est pas celle [qui existe entre] signification et objet, mais [celle qui existe entre] signification ou objet, selon [qu'ils sont envisagés en tant que] généralité ou [situés dans un] contexte particulier [JdR- 18/09/13].

2) L'impossible distinction entre objet et sens : « dire la même chose »

Par ailleurs, lorsque l'on tente de distinguer « sens » et « objet », à l'aide d'un langage qui relève d'un *monde* fait d'« objets de sens », l'un et l'autre des deux premiers renvoie constamment au second, quelles que soient les tentatives faites pour échapper à cette difficulté²⁹³. Les expressions « saleté-physique » et « saleté-morale » qui ont été adoptées au cours des travaux d'analyse des entretiens (ou « saleté-désordre » adoptée plus tard au cours de mes recherches) tentent de recourir à un métalangage, mais cette tentative échoue dans la mesure où ces expressions comportent le mot « saleté », qui ne peut échapper à sa signification de *sens commun*.

Si l'on considère les énoncés : « Geste producteur de *saleté-physique* » et « acte de *désordre* », par lesquels je tente d'exprimer ce que j'ai appelé le *double sens* du « Geste de salir », le premier énoncé, compte tenu de ce qui précède, pourrait être remplacé par « Geste producteur de *détritus qui ne sont pas à leur place* », soit « Geste producteur de *désordre* ». On voit ici que ces énoncés renvoient tous deux à la même signification, celle du mot « salir », soit « mettre le désordre »²⁹⁴. D'où le sentiment de « dire la même chose », que j'exprime dans les pages du journal déjà citées²⁹⁵, et les multiples confusions inexplicables auxquelles je me suis trouvée confrontée :

Attention à la lecture de « acte de désordre ». L'acte de salir *produit* de la saleté physique (visible, tangible). Si je dis « acte de désordre » dans le même sens, soit « acte qui *produit* le désordre », je vais créer une confusion. [Cela]

²⁹³ Au cours de mes travaux portant sur le concept d'« indexicalité » (Etape 6, cf. ci-dessus, p. 262), j'indiquais : « *On est en train de dire que les choses sont différentes, et les mots employés "disent" qu'elles sont équivalentes* » [note manuscrite – 10/03/10].

²⁹⁴ On a vu précédemment (cf. Etape 1 - Chapitre II, p. 210) que la signification de ces deux énoncés n'est pas exactement équivalente, la première étant synonyme de « geste de salir » et du mot « salir », et la seconde : « geste producteur de désordre » est une expression métaphorique qui indique la nature de ce sens ».

²⁹⁵ Voir plus haut, (p. 237).

parce que je pense introduire une distinction alors que je parle de la même chose [JdR – 24/11/05 - § N2].

[A propos d'un autre énoncé comportant les mots « produit » et « agit »]. Je m'arrête à cette phrase en pensant que je viens d'écrire deux fois la même chose : « agit sur quoi ? » et « produit quoi ? » [JdR - 26/11/05 - § Q].

On peut se rendre compte des difficultés de formulation dont je fais état, car la lecture de ces commentaires ne permet pas de comprendre ce que je cherche à saisir. Comme on l'a vu précédemment, de tels énoncés, considérés hors du contexte des réflexions que je mène à un moment précis, sont parfaitement incompréhensibles.

Il faut rappeler ici que les travaux menés durant l'étape de recherche concernée ici (Etape 2), sont motivés par la prise de conscience de la nature métaphorique de certains des énoncés, par lesquels j'exprime les résultats de l'enquête, comme celui cité en introduction : « *les perturbations du système social lui-même provoquent le malaise...* ». Sans être en mesure de me référer théoriquement à la distinction entre « chose » et « sens », je cherche cependant à établir la nature des significations illustrées par les « flèches » reliant les éléments composant le schéma de synthèse. Cela me conduit à distinguer celles que je considère comme représentant des « actions concrètes » et celles représentant des significations : des « constructions sociales d'interprétations », selon cette note déjà citée (cf. p. 237) :

Le geste-désordre agit sur les effets (= *provoque* des réactions, des sentiments, le malaise), mais pas en termes de « production concrète », en raison du sens qui lui est donné [24/11/05 - § O.2].

IV.D.4. Le sens des mots dans le *monde de la vie* et dans le *monde du schéma de synthèse*

1) Sens littéral et sens figuré

Au premier abord, on peut observer que la difficulté que je rencontre provient du fait que l'emploi du mot « produire », au sein des deux énoncés ci-dessus : « acte qui *produit* la saleté-physique » et « acte qui *produit* le désordre », place sur le même plan les notions que je tente de distinguer, et crée une équivalence entre le sens littéral du mot et son sens figuré. Mais la différence entre sens littéral et sens figuré

ne se présente pas de la même manière que dans les circonstances des conversations courantes, où celle-ci ne présente pas de difficulté.

Les difficultés que je perçois au travers de la formulation de ces énoncés résultent de la confusion de niveaux logiques qui existe entre le sens des expressions du langage courant dans leur emploi usuel, et le sens de ces expressions au sein du schéma de synthèse.

D'une part, comme on l'a vu, la distinction entre « chose » et « sens » est en quelque sorte une distinction erronée, et ne peut rendre compte des significations de *sens commun*, puisque la « chose en tant que telle » n'existe pas dans le *monde de la vie*. Cela revient à tenter de comparer « objet de sens » et « sens », et c'est en cela que l'on en arrive à « dire la même chose ». Il s'agit bien, en fait, de comparer « sens » et « sens », ou plutôt « sens 1 » et « sens 2 », c'est-à-dire les différentes significations attribuées à cet « objet », selon le contexte d'énonciation des expressions qui les nomment.

Comme indiqué plus haut (cf. Partie II, p. 87), le « discours » issu des entretiens d'enquête, se situe à un niveau méta par rapport aux « objets » et situations décrites, et exprime les significations qui leur sont attribuées. Le schéma de synthèse se situe au niveau encore supérieur. Il illustre ces significations attribuées aux choses.

Le sens des mots du langage courant n'est donc pas équivalent dans l'un et l'autre de ces contextes d'énonciation. Comme cela sera établi au cours d'une des étapes de recherche ultérieure (Etape 4), le schéma de synthèse appartient au *monde du raisonnement* et le sens des mots qui le composent est le sens figuré. Le schéma représente des « objets métaphoriques », qui illustrent un raisonnement. Les mots « agir » ou « produire » désignent les relations qui existent entre ces objets conceptuels.

La distinction que je recherche entre le sens littéral, considéré comme se rapportant aux « objet et action », et le sens figuré, relatif aux significations, est inappropriée dans le contexte de ce *monde du raisonnement*. L'énoncé : « L'acte de "salir" produit de la "saleté-physique" » – que j'entends au sens littéral – est également, dans le contexte du schéma, un énoncé métaphorique. Celui-ci peut se traduire par : l'acte de « déposer des débris ailleurs que là où il faut » produit des « objets qui ne sont pas à leur place ». Cet énoncé exprime de manière métaphorique, le sens des

mots « salir » et « saleté », il est équivalent à « acte qui *produit* le “désordre” ». Le sens littéral n'a pas cours au sein du « registre » conceptuel auquel appartient le schéma de synthèse. Le fait de ne pas en tenir compte constitue une erreur de discrimination des niveaux logiques, qui induit les confusions décrites ici.

2) Les énoncés métaphoriques

Pour ce qui concerne les énoncés « abstraits », je découvrirai plus tard (cf. Etape 4) que ce sont des énoncés métaphoriques qui expriment des significations. Ils ne sont pas erronés, en tant que tels, mais ils ne contiennent pas d'information concernant « ce qui se fait », ni « qui fait quoi », dans le *monde de la vie pratique*. On verra par la suite les analyses montrant que ces énoncés ont besoin d'être véritablement « traduits », afin de révéler les significations qui correspondent à ce *monde*²⁹⁶. « La crise », par exemple, dont la signification a fait l'objet de l'étape de recherche décrite dans le présent chapitre, n'est en fait que le nom donné à des « choses » qui se produisent dans les domaines économique et social de la vie « réelle ». Pour accéder à la « réalité » de ces multiples événements et à de leurs conséquences, il est nécessaire de distinguer le nom et « les choses nommées »²⁹⁷, telles qu'elles se produisent effectivement dans *le monde de la vie pratique*.

Les énoncés métaphoriques sont parfaitement admis dans les échanges de la vie courante, et également dans le cadre des comptes rendus sociologiques (et d'autres disciplines scientifiques)²⁹⁸.

Pour sa part, dans son ouvrage intitulé « *Ecrire les sciences sociales* », Howard Becker critique la pratique courante des sociologues, qui consiste à exprimer leurs analyses au moyen de formes grammaticales passives, ce qui leur permet d'occulter la question de savoir qui sont les acteurs des phénomènes qu'ils décrivent :

²⁹⁶ La traduction des énoncés métaphoriques, contenus dans le compte-rendu d'enquête, est indiquée plus loin (cf. Partie V - Etape 4, p. 367).

²⁹⁷ [Bateson, 1977, p. 300] – Voir plus haut : « La Théorie des types logiques », (p. 52).

²⁹⁸ La métaphore est « *un outil indispensable de la pensée et de l'expression, spécifique de l'ensemble de la communication humaine, y compris les formes de communication qu'utilisent les scientifiques. Les modèles conceptuels de la cybernétique, ainsi que les théories énergétiques de la psychanalyse, ne sont, après tout, que des métaphores répertoriées* » [Bateson, 1980, p. 14].

Les auteurs ont habituellement recours à des expressions vides pour camoufler deux types de problèmes et les deux sont le reflet de graves dilemmes de la théorie sociologique. Un de ces problèmes a trait à la question de l'acteur : qui est responsable des actes dont votre phrase fait le constat ? Les sociologues préfèrent fréquemment des locutions qui laissent la réponse dans le vague, souvent parce que beaucoup de leurs théories ne précisent pas qui fait quoi. En effet, dans bien des théories sociologiques, les choses se produisent sans que personne ne les fasse. [...] Le besoin d'éviter toute mention de l'agent est à l'origine de deux tares caractéristiques de l'écriture sociologique : le recours quasi systématique à des tournures passives et à l'abus de substantifs abstraits.

L'incapacité ou le refus des sociologues de poser des affirmations portant sur la causalité [est le second problème, à l'origine de ce mode d'écriture]. Les sociologues commettent des erreurs théoriques [...] quand ils disent que la société fait ceci ou cela ou que la culture amène les gens à agir de telle ou telle façon, et il y en a qui s'expriment constamment de cette manière [...]. Ils veulent découvrir des causes car celles-ci ont de l'intérêt scientifique, mais ils ne veulent pas en assumer la responsabilité. [Becker, 2004, p. 13-15].

Howard Becker recommande par ailleurs aux chercheurs de ne pas « *ignorer les leçons du sens commun* » et les capacités de l'homme ordinaire, qui « *peut au moins voir ce qu'il a sous les yeux* » :

Des philosophies aussi variées que le pragmatisme et le Zen manifestent le plus grand respect pour la capacité de l'homme ordinaire à voir, avec Sancho Pança qu'un moulin à vent est effectivement un moulin à vent [...]. Les sociologues ignorent souvent les leçons du sens commun [...]. Nous ne transformons peut-être pas les moulins à vent en chevaliers, mais nous transformons souvent l'activité collective [...] en substantifs abstraits dont le lien avec les gens agissant ensemble est ténu. En règle générale, nous perdons alors tout intérêt pour les choses les plus banales que les gens font effectivement. Nous ignorons ce que nous voyons parce que ce n'est pas abstrait, et nous nous mettons en quête de « forces » et de « conditions » invisibles dont on nous a appris qu'elles constituaient tout l'objet de la sociologie. [Becker, 1985, p. 214].

Dans le même ordre d'idée, on peut s'apercevoir que des théories sociologiques majeures ont fait autorité, sans que la question de savoir en quoi consistait, véritablement, les « choses » évoquées par les notions fondant ces théories, comme,

par exemple, la notion d'« intériorisation des normes sociales et des valeurs morales ».

John Heritage fait observer que la théorie de l'action, développée par Talcott Parsons, fondée sur la notion de la motivation de l'action (issue des travaux de Durkheim), pourtant contestable, « *domina la théorie sociologique anglophone durant les deux décennies qui suivirent la seconde guerre mondiale* ». Et que, malgré quelques critiques, « *il est frappant de constater que, jusqu'à présent, personne, ou presque, n'a attaqué l'importance fondamentale que la théorie parsonienne a attachée à la motivation de l'action* » [Heritage, 1991, p. 93-94].

La théorie de Parsons reposait sur l'idée que : « *les valeurs morales intériorisées au cours de la socialisation peuvent exercer une influence puissante sur les finalités de l'action comme sur les moyens par lesquels ces finalités sont recherchées* ». Et cela « *sans pratiquement se pencher sur l'intelligence qui permet aux acteurs sociaux de coordonner leurs actions et de les orienter tout au long de leur accomplissement* ».

C'est cette question à laquelle Harold Garfinkel s'est efforcé de répondre, s'écartant de la théorie de Talcott Parsons :

Or la conceptualisation du savoir que les acteurs appliquent aux circonstances de leur existence est un élément-clé de toute analyse authentique de l'action sociale. Ce constat appelle des solutions aux questions qui se posent sur la nature et les caractéristiques du savoir qu'il convient d'attribuer aux acteurs sociaux, sur la façon dont ces derniers l'utilisent, sur la manière dont il doit être analysé dans le cadre de la théorie de l'action. C'est sur l'un de ces problèmes cruciaux qu'est intervenu Garfinkel, juste après la guerre, et qu'il s'est écarté fondamentalement du point de vue parsonien [p. 94].

On peut s'étonner en effet, qu'une notion aussi vague que celle d'« intériorisation » ait pu fonder des théories de premier plan. John Heritage avance l'explication suivante, au sujet de l'absence de critiques :

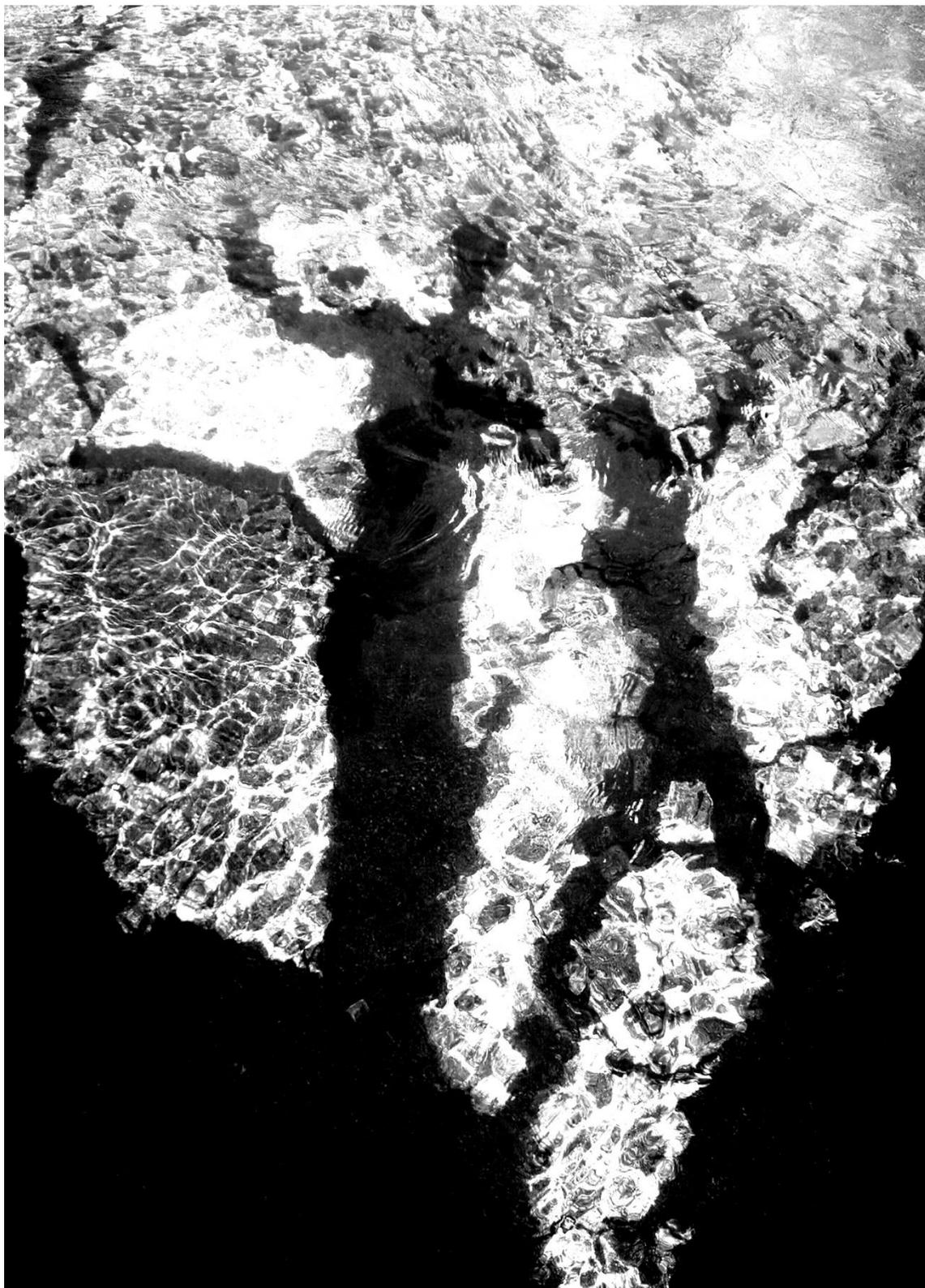
Ce phénomène est en partie dû au fait que cette théorie alliait de grandes options théoriques de la sociologie et de la psychologie qui ont sérieusement influencé les années d'après-guerre. Il est exact que, pour appuyer ses allégations, Parsons a souligné, à plusieurs reprises, les convergences de Durkheim et de Freud sur le phénomène de l'intériorisation.

Alfred Schütz [2010-e], analysant le « problème de la réalité », au travers du roman de Cervantès, *Don Quichotte*, et à l'aide de la théorie des sous-univers de William James [1890, vol. II], fait également remarquer, non sans une certaine malice, que l'impossibilité de localiser quelque part le « ça » de la théorie freudienne n'avait pas empêché de croire à son existence :

[...] les magiciens ne s'offrent jamais le luxe d'être vus²⁹⁹, et il est clair que l'axiome de l'enchantement, qui rend possible la réconciliation entre les sous-univers de l'imaginaire et de la réalité fondamentale, ne peut lui-même être soumis à un test trouvant ses origines dans un de ces sous-univers.

Notre époque éclairée n'est certainement pas préparée à accepter, dans la structure causale du monde, l'entremise d'enchanteurs invisibles comme principe d'explication des événements. Nous reconnaissons certes l'existence de virus invisibles, de neutrinos, ou d'un « ça » (*Id*) psychanalytique, en tant que sources causales de phénomènes observés. Mais, qui oserait confronter ces découvertes réalisées par nos scientifiques, avec les activités des enchanteurs du fou Don Quichotte ? Cependant, selon la théorie de ce dernier, l'activité des enchanteurs invisibles possède un grand avantage sur les principes explicatifs de la science moderne : les enchanteurs ont leurs propres raisons pour agir comme ils le font, et ces motifs peuvent être compris par les êtres humains [p. 163-164].

²⁹⁹ *Don Quixote*, p. 126. [L'auteur précise qu'il se réfère à la traduction anglaise de 1950, par J.M. Cohen, Penguin Book, Middlesex.]



**Si je m'écarte d'un pas du centre, je me retrouve faisant partie du cercle...diagramme précis qui me donne qu'une vague idée de la complexité de l'ensemble.
Sue Hubbel - A country year living the question, 1983**

Chapitre V : Les effets des premiers apprentissages

V.A - Le changement de regard

Les deux années de formation et cette expérience de recherche ont véritablement changé mon appréhension des choses, et en particulier mon regard sur la vie sociale de la ville de Saint-Denis et ma position de militante associative.

L'approche ethnométhodologique, avec ses concepts complexes, exigeants et parfois insaisissables, m'ouvrait un univers intellectuel totalement inconnu et très « stimulant ». Mettre en doute ses propres convictions les mieux ancrées n'est pas chose facile et exige de supporter une certaine « déstabilisation ». Je ne sais si j'étais prête à une telle expérience, peut-être correspondait-elle à une attente de ma part, toujours est-il que cette formation m'a passionnée en tout point, et que je m'y suis impliquée sans réserve³⁰⁰.

V.A.1. Posture « naturelle » et distanciation

L'objectif des nombreux exercices proposés aux étudiants était de permettre de faire la distinction entre une « description » et une « interprétation ». Par exemple, un des exercices majeurs, intitulé « micro-terrain », consistait à observer une situation d'interaction sociale et à fournir, d'une part une description détaillée, distanciée, et d'autre part une analyse des interactions observées. Il s'agissait d'apprendre à examiner sous un nouveau jour les situations les plus banales de la vie quotidienne, et ainsi de parvenir à s'extraire de la « posture naturelle » qui consiste à appréhender les interactions sociales comme des éléments « naturels » (*allant de soi*) et non pas comme des constructions sociales.

Développer cette capacité m'a permis de porter un « regard neuf » sur les situations familières dans lesquelles j'étais impliquée, au cours de mes activités associatives ou dans les circonstances de la vie quotidienne. Ces observations ont à la fois alimenté mon travail de recherche et apporté de multiples occasions de formuler de nouvelles

³⁰⁰ Mes « collègues de promotion » se moquaient gentiment de mon enthousiasme permanent et de mon adhésion « béate » à toutes les propositions des enseignants.

questions à propos de mon environnement social pour recueillir de nouvelles informations.

Par exemple, durant la période pendant laquelle j'ai menée mes premières investigations sur le thème de « la propreté », en avril 2004, j'ai observé les espaces que je traversais au cours d'un trajet au sein des immeubles de mon quartier³⁰¹. Il s'agissait d'un passage reliant les différents immeubles, construits sur des dalles. A l'issue de ces observations, j'ai photographié ces espaces pour en faire un diaporama, que j'ai intitulé « parcours ». J'écrivais dans mon journal de recherche :

J'avais en tête, comme quasiment tout le temps en ce moment, des bribes de mes entretiens. Et, en particulier les mots de : « laisser-aller », « dégradation du bâti ». J'ai donc regardé dans le détail ce qui se trouvait sur mon chemin. [J'ai ressenti un] Choc ! En « zoomant » de cette manière, sur un trajet de quelques dizaines de mètres, j'ai trouvé une foule de choses cassées, délabrées, crasseuses, barbouillées de peinture. Des choses qui m'ont paru traduire ces mots.

Il est clair que ça n'est pas ce que l'on voit d'ordinaire en passant par là. Il a fallu que je porte ce regard pour voir tout cela. Mais cela peut tout à fait participer de l'impression qui est ressentie sans forcément [que les détails ne soient vus].

J'ai vu la peinture grise sur les briques roses [destinée à recouvrir les « tags »], mais aussi du blanc sur du noir. Des traces de peintures superposées, de couleur différentes. De la peinture enduite à la hâte, avec d'énormes traces de rouleaux, des tâches par terre. Une porte noire grossièrement barbouillée de blanc [JdR – 2/06/04].

Cette expérience apparemment anodine m'a permis de prendre en compte la dimension du rapport physique, « sensitif », à l'espace, dimension qui interviendra dans mes analyses ultérieures, au sujet des significations traduites par le schéma de synthèse de l'enquête (en particulier la question des « effets » de la « saleté », le malaise exprimé, que nous avons appelé la « saleté morale »)³⁰² ..

³⁰¹ J'ai également pris l'habitude d'observer mes interactions avec mes voisins, en particulier les plus jeunes. J'ai rapporté quelques unes de ces observations dans *Chroniques des Fabriques* [Bodineau, 2013, p. 57-58].

³⁰² En référence à l'expression : « ça salit le moral », tirée d'un entretien.

Ces réflexions sont en partie à l'origine de mes travaux sur la relation entre espace physique, action, perception, signification, qui aboutiront à l'élaboration de la « grille théorique de référence »³⁰³. La prise en compte de la perception « sensible » n'est en effet pas anodine. Elle intervient de manière essentielle dans la question de la construction du sens et dans les fondements phénoménologiques de l'ethnométhodologie :

[...] Garfinkel évoque souvent « les propriétés du champ phénoménal » des choses sociales, parfois en référence à la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty, dont la dernière partie de l'introduction s'intitule : « Le champ phénoménal ». Par là il entend le fait que l'ordre et le sens des objets sociaux émergent dans le domaine du concret et du sensible, et non pas dans celui de la représentation, du discours rationnel ou de la réflexion abstraite [Barthélémy, Quéré, 2007, p. 12].

V.A.2. Changement de posture

Cette question de la relation physique à l'espace, des perceptions qui en émanent, a été à l'origine d'une réflexion qui a eu d'importantes conséquences dans mon évolution personnelle, et qui constitue pour moi un des enseignements essentiels de l'expérience de la réalisation de l'enquête. Parmi les personnes auditées, il existait deux positions distinctes. Les unes livraient les sentiments qu'elles éprouvaient à la vue et au contact des ordures présentes dans l'espace public, elles mentionnaient leur dégoût faces aux odeurs et au fait de marcher dans les crottes de chien et l'urine (animale ou humaine)³⁰⁴. Les autres, moins nombreuses, ne formulaient rien concernant leur propre ressenti et développaient leurs questionnements et leurs

³⁰³ Voir la présentation du *Modèle méta* (Figure II-7, p. 99) et la description de ces travaux au chapitre suivant (Etpae 3 - Chapitre VI, p. 307 et suiv.).

³⁰⁴ Au cours des réunions publiques auxquelles j'ai assisté, j'ai constaté que les participants adoptaient le vocabulaire « officiel » et employaient l'expression « déjections canines ». Durant les entretiens, les personnes s'exprimaient au moyen d'un langage familier et parlaient de « crottes », de « pisse » et de « merde », expressions plus évocatrices des sensations éprouvées, que les premières. Cette observation m'a permis de mesurer à quel point le « cadre » des réunions publiques empêche (souvent involontairement) l'expression des habitants et la prise en compte de leur vécu. J'ai constaté également que ce vocabulaire « désincarné » s'insinuait dans le langage courant. Dans le domaine du commerce (thème de la seconde enquête) l'expression « commerce de bouche » étaient employée dans la cadre de conversations entre voisins.

analyses, au sujet des réactions qui s'exprimaient publiquement sur le thème de la « saleté de la ville ».

Il m'est apparu par la suite que cette différence de position, entre les « monsieur tout le monde » et les militants politiques ou associatifs, était une donnée importante de la « sociologie locale », les derniers étant plus souvent disposés à analyser les réactions « des autres », qu'à prêter attention à ce qu'ils ressentent et éprouvent. Et surtout, je me suis rendue compte que cette position de « surplomb » était celle que j'occupais jusque-là.

Le sujet de la « propreté » avait retenu mon attention, à la suite d'une manifestation réclamant « une ville propre pour tous », organisée en novembre 2003 par plusieurs associations de la ville de Saint-Denis³⁰⁵. Un tract, intitulé « La rue n'est pas une poubelle ; Le droit à une ville propre pour tous » [cf. compte-rendu - annexe 1-3, p. 57], avait été diffusé le mois précédent, par l'association *Saint-Denis & Environnement*.

Au moment d'engager les premières investigations, le fait que plusieurs de mes voisins partageaient cette préoccupation, alors que pour ma part je ne me sentais pas réellement impliquée, me posait question. Les réflexions rapportées ci-dessus m'ont apporté une réponse.

Je faisais partie des personnes engagées dans la vie associative³⁰⁶, entretenant une certaine proximité avec les militants politiques et les élus municipaux, et partageant en grande partie leur point de vue³⁰⁷. Un point de vue appuyé, me semble t-il (selon la position que je défends à présent) sur une hiérarchie des valeurs attribuées aux sujets de préoccupation et de mobilisation des habitants. Certains d'entre eux étant jugés dignes des « causes politiquement recevables » et d'autres non. Les seconds étant perçus, soit comme émanant de courants idéologiques opposés, soit comme des sujets n'entrant pas dans le champ politique et ne méritant pas que l'on s'interroge sur leur fondement et leur signification.

³⁰⁵ Voir note n° 162, (p.158).

³⁰⁶ En particulier au sein de l'association des locataires de mon immeuble, créée en 1987, et dont j'assume la présidence depuis cette date (cf. Partie III, p. 121).

³⁰⁷ Saint-Denis fait partie des villes ouvrières, « villes rouges » dirigées par des municipalités communistes, qui se sont développées autour de Paris avec l'industrialisation.

Le document que j'avais rédigé en janvier 2004, par lequel je formulais les questions que m'évoquaient les actions revendicatives des associations, témoigne de ma vision du sujet à cette période³⁰⁸. J'ai suivi en cela les préconisations de Patrice Ville qui, au cours de ses interventions socianalytiques, organise des entretiens entre les membres du « staff » afin de leur permettre d'exprimer leur propre point de vue sur la situation étudiée, et de mettre à distance [Gilon, Ville, 2014]³⁰⁹.

Ces premières analyses et l'expérience « [d'exposition] *au feu épistémologique des concepts radicaux réunis par Garfinkel sous l'appellation "d'ethnométhodologie"* » [Quettier, 2007-a, p. 5], m'ont permis d'effectuer un véritable « changement de regard ». J'ai d'ailleurs été surprise de constater un tel changement, à la lecture du document évoqué ci-dessus. Cette remarque confirme les propos que je tenais en mars 2004, à propos de mon enthousiasme à l'égard de cette formation :

Il y a quelque chose dans l'ethnométhodologie, qui fait que, chez moi, « ça marche » - même dans ma vie personnelle qui devient un terrain d'application pratique. Peut-être parce qu'on peut s'appuyer sur les capacités, mais aussi sur les faiblesses, les difficultés, [et s'employer] soi-même comme instrument de recherche [JdR – 22/04/06].

Cette évolution, qui a subi une nette accélération au cours de cette période, avait été entamée au cours des dix années précédentes. J'avais choisi des formes d'engagement qui m'offraient la possibilité d'initiatives, de satisfactions et de relations personnelles, au détriment des activités militantes plus formelles.

La fréquentation de voisins d'horizons différents m'offrait un cadre plus ouvert que celui des seuls groupes militants politiques ou syndicaux, que j'avais côtoyés jusque-là, et auprès desquels je m'étais formée durant mon adolescence. Il s'agissait de militants communistes et de la CGT (Confédération Générale du Travail), très actifs au sein du Comité d'Entreprise des usines Peugeot de Sochaux, avec lesquels j'ai mené la plupart de mes activités d'animatrice de centre de vacances, et différents projets culturels, comme je l'ai indiqué dans la biographie présentée plus haut (cf. Partie III, p. 115).

³⁰⁸ [Pré-rapport 4/11/04, Compte-rendu - annexe 1-2, p. 50].

³⁰⁹ « L'outil de connaissance de la socianalyse est le chercheur/intervenant lui-même, dont les réactions, les sensibilités personnelles et résonnances collectives présentes dans le staff d'intervention, sont un moyen de produire de la connaissance » [p. 15].

Les événements douloureux intervenus dans ma vie personnelle dans les années quatre-vingt-dix (dont le décès de mon père, et celui d'une petite fille née prématurément), m'avaient également orientée vers des préoccupations plus « existentielles », et incitée à renoncer à la position du « militant de service », « défenseur des bonnes causes » et chargé de « l'éveil de la conscience des masses ». Cette année de formation n'a donc pas provoqué « miraculeusement » cette transformation personnelle, mais elle m'a procuré des occasions de la mettre en œuvre, ainsi que des outils conceptuels pour la conforter et l'exprimer.

V.B - La posture de non savoir

V.B.1. Une émancipation intellectuelle

Ces expériences et réflexions sont à l'origine du changement de « posture » que j'ai progressivement opéré, me libérant des contraintes de mes options idéologiques. Je me suis définie davantage comme une « personne engagée » qu'une « militante de service », prenant plaisir à découvrir de nouvelles lectures des situations, sans éprouver de regret ni de culpabilité d'avoir pu défendre des positions remises en cause plus tard. Je considère aujourd'hui cette évolution comme une véritable émancipation personnelle.

Je veux dire par là que, sans renoncer aux options idéologiques que je défends, j'ai appris à relativiser la valeur de « vérité » qu'elles représentent, et je me sens en capacité d'exercer une certaine liberté de pensée par rapport à la « ligne officielle ». Je ne crains plus d'intégrer à mes convictions des points de vue qui s'en éloignent, et j'évite à présent d'évaluer les prises de position d'autrui, selon le seul critère des options idéologiques que celles-ci sous-tendraient, justifiant ainsi le fait de ne pas les examiner.

Le premier entretien que j'ai réalisé m'a mis en présence d'une personne (Monsieur C.) que j'avais choisie après l'avoir entendu au cours d'une réunion publique, à l'invitation des équipes et élus municipaux chargés de la relation avec les habitants de mon quartier. J'avais identifié cette personne comme appartenant au groupe des défenseurs de la « propreté » quelques peu radicaux (voire « réactionnaires »), et je

l'avais situé comme tel dans mon « échantillon ». Le fait d'écouter attentivement ses propos durant l'entretien, et de me consacrer à entrer dans son « cadre de référence » [Rogers], a considérablement modifié mon point de vue sur ses positions et sur celles des initiateurs des mouvements revendicatifs.

Cet entretien a véritablement ouvert, pour moi, un nouveau champ d'interprétation. J'ai appris, par exemple, que les personnes les plus « sensibles » à la question de la « propreté » pouvaient être aussi celles qui éprouvaient un fort sentiment d'appartenance à la collectivité et se sentaient concernées par la vie sociale locale. J'ai découvert que, derrière la revendication de mesures répressives à l'encontre des « salisseurs », s'exprimait une demande d'affirmation des « règles sociales » nécessaires à la vie commune. La demande de « mettre de l'ordre », reçue comme un appel à l'ordre autoritaire, fait davantage référence à « l'ordre social », au sens d'organisation de la société.

Je suis aujourd'hui très attentive au fonctionnement de ces interprétations porteuses de « simplifications »³¹⁰, et le fait de rechercher la complexité qu'elles dissimulent me passionne. Cependant, je ne me reproche pas d'avoir, malgré tout, fréquemment recours à ce type d'interprétation. Etre en capacité de s'échapper de la « posture naturelle » dans certaines circonstances, notamment dans les situations de recherche, n'exige pas de renoncer à sa condition de *membre*, ce qui reviendrait à s'exclure de toute vie sociale. Pour un ethnométhodologue, être *membre* est une condition indispensable à l'appréhension des situations sociales qu'il étudie, qu'il le soit préalablement ou qu'il s'emploie à le devenir.

Il a donc ainsi un « informateur » à sa disposition en permanence, constitué par lui-même, dans son rôle familier de *membre*. Se regarder « en train d'être *membre* » était

³¹⁰ [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 58-65]. Pour les auteurs, les « terribles simplifications », figurent parmi les facteurs qui contribuent à la « genèse des problèmes » (au côté des trois autres facteurs exposés dans l'ouvrage : « Plus de la même chose » ; « Le syndrome d'utopie » ; « Les paradoxes »). La simplification repose sur le déni des problèmes, les attaques contre ceux qui les exposent et le refus de la complexité : « *Ce composé de déni et d'attaques repose sur la simplification abusive des interactions qu'on observe dans les systèmes sociaux, et, en général, sur la simplification des interdépendances complexes du monde moderne, en évolution rapide. Une telle position ne se maintient que si on refuse de voir cette complexité et si on définit sa propre vision bornée, soit comme authentiquement, réellement et honnêtement tournée vers la vie, soit comme "obstination à s'en tenir aux faits". L'expression française terribles simplificateurs [en français dans le texte (NdT)] caractérise fort bien les champions de cette attitude* » [p. 58-59].

un exercice auquel les enseignants du DESS d'ethnométhodologie conviaient régulièrement les étudiants, et le pratiquer était davantage un motif de curiosité et d'amusement que d'auto critique. Les exclamations spontanées, que m'inspirent parfois l'état du « local à ordure » de mon immeuble, sont un exemple de cet amusement. Le fait d'argumenter en faveur de l'idée que les « salisseurs » représentent des personnages fictifs, et n'existent pas en tant que personnes réelles, ne m'empêche pas de leur adresser des récriminations plus ou moins sévères, attestant par là que je suis toujours en possession de mes facultés de raisonnement caractéristiques des *membres*.

V.B.2. La posture socianalytique de non savoir

La pratique socianalytique impose une posture de « non savoir » [Gilon, Ville, 2014, p. 83-86]. Dans les situations d'intervention, le savoir et la compétence de l'intervenant reposent sur le fonctionnement du dispositif, et non sur le contenu de la situation justifiant l'intervention. Cette dernière a précisément pour fonction de faire émerger le savoir et les analyses des acteurs concernés, afin de leur permettre de se les approprier et d'en dégager collectivement des pistes d'action.

La posture non directive poursuit la même démarche. Tout comme l'ethnométhodologue, le chercheur « non directif » doit s'extraire de la « posture naturelle » et renoncer à sa connaissance et son expérience des situations sociales³¹¹. Son rôle est de permettre à la personne interviewée de formuler son point de vue, d'approfondir ses analyses, d'affiner ses descriptions. Moins il « sait », plus il sera à même de chercher à comprendre les propos exprimés, de vérifier si le sens qu'il accorde à ces propos est bien le sens que lui accorde son interlocuteur.

Parmi les mots que le chercheur doit s'interdire, et que mentionne Patrice Ville, figure celui de : « d'accord ». Selon lui, ce mot a pour effet de clore la réflexion, il indique que l'on « sait de quoi il retourne » et qu'il est inutile de poursuivre. Or, l'attitude requise est au contraire d'inciter à prolonger, toujours plus, le propos et de « relancer » encore, quand la personne pense avoir tout dit, ou du moins tout ce qui lui paraît digne d'intérêt. Le chercheur n'a jamais « assez compris ».

³¹¹ Voir le concept d'*indifférence ethnométhodologique*, Lexique - Partie VII, p. 601).

L'expérience du premier entretien, que j'évoquais plus haut (cf. entretien Mr.C., p. 267), s'est révélée très instructive sur ce plan. En parvenant à questionner mon interlocuteur, à propos d'un point de vue qu'il avançait et que pourtant je comprenais et partageais (en tant qu'*allant de soi*), j'ai obtenu une description du « geste de salir ». Celle-ci exposait un des éléments majeurs des « mécanismes » de raisonnement portant sur la signification des « comportements des salisseurs », c'est-à-dire le caractère volontaire et conscient de leur « geste » : « *ils ne peuvent pas ne pas en avoir conscience* », et donc ils sont forcément animés de mauvaises intentions³¹². Je n'aurais pas obtenu ces précieuses informations si je m'étais contentée d'approuver les propos de Mr.C., comme je l'aurais fait dans les circonstances d'une conversation courante. Et surtout, je découvrirai plus tard que cette description constituait une parfaite illustration de la construction du *sens commun* relative au mot « salir », et que j'ai d'ailleurs retenue à titre d'exemple de mes démonstrations [Bodineau, 2009, p. 28]³¹³.

V.B.3. La pertinence des savoirs profanes

Au delà de l'intérêt de la posture de non savoir en tant que méthode d'investigation, le fait d'en faire l'expérience m'a apporté une confirmation essentielle : celle de la pertinence du savoir sociologique profane, qui constitue la base de la position épistémologique de la socialanalyse et de l'ethnométhodologique³¹⁴.

L'intégralité des conclusions de l'enquête sont issues des propos recueillis, les analystes n'apportant pas de connaissances relatives à la situation concernée et ne

³¹² Ce « mécanisme », mis en lumière par cet exemple, correspond en fait au processus par lequel les acteurs se servent des conventions normatives pour comprendre le sens des actions : « [...] *les acteurs vont, quelle que soit l'action, tenter de la comprendre en fonction des normes ; dans le cas où l'action ne pourra être considérée comme conforme à une convention normative, elle pourra néanmoins être traitée comme un écart. Des écarts peuvent, à leur tour, faire l'objet d'un traitement "élaboratif de second degré" dans lequel on fera peut-être appel à des motifs et à des intentions particuliers (souvent négatifs) pour les interpréter. [...] Cependant, ces interprétations présument en général, que [...] les conventions normatives applicables à une situation d'action sont cognitivement disponibles pour tous les sujets concernés et donc que le "déviant" est souvent quelqu'un qui "aurait dû savoir" et qui "aurait pu agir autrement". Les notions conventionnelles de responsabilité de l'action (et de sanctionnabilité de l'action) reposent sur cette présomption* » [Heritage, 1991, p. 108].

³¹³ Voir plus loin : « Le changement d'interprétation », (p. 375).

³¹⁴ Voir le concept de *compétence unique* du *membre* (Lexique - Partie VII, p. 596).

faisant appel à aucune théorie sociologique préalable. Leur rôle consiste à « travailler » les analyses exprimées, en les mettant en relation, en faisant émerger des oppositions, des contradictions, des ambiguïtés, de manière à en extraire les significations implicites.

Cependant, le caractère implicite (*allant de soi*)³¹⁵ du *sens commun* ne signifie pas pour autant que celui-ci soit ignoré :

Il ne s'agit pas d'induire ici l'idée que les acteurs ignorent le sens qu'eux-mêmes attribuent aux événements de leur vie. Selon les théories socianalytiques et ethnométhodologiques, l'acteur, dans la posture « naturelle » de la vie quotidienne, « oublie » le fait que les significations sont socialement construites, et les considère comme se rapportant à la « nature des choses ». Ce qu'il s'agit de restituer aux acteurs n'est pas le « sens » lui-même, mais la conscience du fait qu'ils contribuent à le construire, et la connaissance des éléments qui fondent cette construction. Ces éléments sont contenus, de manière implicite, dans les propos exprimés. Le rôle des chercheurs consiste à les mettre au jour [Bodineau, 2013, p. 32 – note n° 52].

Cette conviction de la pertinence des savoirs profanes a contribué à l'évolution de ma posture. En prenant conscience de la valeur de mon propre savoir j'ai aussi accordé de la valeur au savoir de tout un chacun. J'ai cessé de me considérer comme appartenant à « l'avant-garde » éclairée chargée de développer la conscience politique des « masses ». Pascal Nicolas-Le Strat formule ainsi la question des « avant-gardes », dans son exploration du « commun » :

Dès qu'un commun s'institue trop fortement, dès qu'il se fige et se raidit, alors il risque d'entrer dans une routine et de négliger peu à peu ce qui a motivé son instauration. Il s'expose alors à devenir insensiblement et insidieusement l'affaire de quelques-uns – de ceux qui prétendent avoir l'expérience pour diriger, l'autorité pour négocier (avec le décideur public, par exemple), la compétence pour faire, la disponibilité pour gérer ; de ceux qui se mettent à la place des autres [...].

« Commun » vient nous dire qu'il est possible d'agir ensemble sans s'en remettre à une avant-garde, un intellectuel (nécessairement) éclairé ou une direction (évidemment) compétente. [Nicolas-Le Strat, 2016, p. 168-169].

³¹⁵ Voir le concept d'*allant de soi* (Lexique - Partie VII, p. 596).

Sans verser dans la caricature, disons que j'ai partagé longtemps l'idée selon laquelle les militants disposaient de moyens d'analyse qui faisaient défaut au commun des citoyens, et qu'il leur appartenait d'en diffuser les fruits. J'ai peu à peu considéré que « personne n'attendait rien de moi », ni mes voisins, ni les « jeunes » de mon quartier avec lesquels je suis, peu à peu, entrée en relation. L'attente venait plutôt de ma part en raison du besoin, dont j'ai pris conscience, de participer à la vie sociale et de disposer de moyens d'agir sur mon environnement social immédiat.

Ces expériences m'ont également rendu attentive à la position des intervenants dans le cadre des rencontres publiques auxquelles j'étais conviée, et où, malgré quelques artifices « participatifs » plus ou moins sincères, les intervenants se situaient principalement en tant que détenteurs du savoir et de l'expertise. Par ailleurs, j'ai eu l'occasion de vivre ces situations, non plus en tant que participant *membre*, mais en tant qu'observatrice. J'observais donc les interactions, sans y prendre part, et j'observais également le « cadre » de la rencontre lui-même ainsi que la situation dans laquelle celui-ci plaçait chacun des intervenants.

J'ai vécu une expérience instructive à ce propos (en mai 2005). J'ai participé aux « concertations » organisée par la municipalité, au sujet de la rénovation de mon quartier, la « ZAC Basilique ». Au cours d'une des rencontres, « armée » de ces nouveaux outils d'analyse et d'une attention nouvelle au « cadre » formé par le vocabulaire choisi, je me suis permise de questionner le sens des propos tenus par les intervenants, tels que ceux de : « résidentialisation », « espaces déqualifiés », « lieux de stagnation », ce dernier terme désignant les espaces occupés par les jeunes gens du quartier. La réaction des représentants du cabinet, chargé d'établir le projet de rénovation, a été immédiate et très agressive. Apparemment, j'outrepassais le rôle qui m'était assigné, celui de « l'habitant » encouragé à faire part de ses problèmes et de ses besoins. J'étais soudain accusée de « ne pas prendre en compte les souffrances des gens », face aux problèmes « d'insécurité » auxquels ils étaient confrontés.

Je mesurais l'illégitimité du savoir profane, dès qu'il souhaite librement s'exprimer. Comme le soulignent Christiane Gilon et Patrice Ville, malgré le développement de l'emploi du terme « expertise citoyenne », la légitimité des savoirs, profanes et informels, est loin d'être assurée : « *Nous parlons ici de savoirs profanes au sens où ceux qui les détiennent ne sont pas censés, dans la division du travail, produire de*

telles connaissances. Il y a quelque chose d'illégitime dans ces savoirs [...] ». Faire appel à l'expertise des citoyens est suspecté de manifester un « mépris des experts », et en politique, de se teinter « de populisme, de démagogie » [Gilon, Ville, 2008, p. 105].

Et je réalisais, dans le même temps, la « puissance » de cette capacité à « dépasser » le contenu de la situation présente, pour considérer son cadre organisationnel et la distribution des pouvoirs que celui-ci organise. Il a suffi d'interroger le cadre, pour mettre en cause l'organisation établie. Cet épisode a contribué à mon désengagement progressif des démarches « participatives » dont justement, le cadre n'était ni explicite ni interrogeable. J'ai préféré m'orienter vers des initiatives susceptibles de mettre en œuvre ces compétences récemment acquises.

Les réflexions que m'ont inspirées ces diverses expériences, concernant la posture des intervenants : chercheurs, praticiens de l'action sociale et militants associatifs ou politiques, connaîtront en effet des développements par la suite. Elles sont à l'origine des initiatives que j'ai menées, en 2010 et 2011, évoquées plus haut : la déambulation artistique « *Dédaldilo* », et les journées d'études « *Recherche et intervention sociale* », réunissant différentes catégories d'acteurs.

J'ai développé à cette occasion un travail de recherche qui m'a permis d'élaborer l'esquisse d'un modèle conceptuel, portant sur la triangulation : « théorie / pratique / chercheur » et visant à interroger la posture de l'intervenant vis à vis de son « terrain » (cf. « Le schéma du triangle », p. 502). Celui-ci sera complété ultérieurement par un second modèle, « la pyramide ». Il est construit à partir de l'analyse de ma position personnelle par rapport aux différents pans de mes activités, appuyée en particulier sur la distinction entre ma « position de chercheuse », correspondant aux situations de recherches formelles, et la « posture de recherche », adoptée dans le contexte « non-formel » de mes activités associatives, et dans celui, « informel », de la vie quotidienne.



Car chacun d'entre nous s'intègre également à d'autres figures reliées entre elles et le résultat global à multiples facettes est aussi complexe, aussi subtil, flexible, fragile qu'une toile d'araignée.

Sue Hubbel - A country year living the question, 1983

Chapitre VI : Une découverte inattendue (Etape 3 - 2006)

VI.A - Introduction : la mise en cause du sens *allant soi*

1) La découverte d'une « confusion de sens »

C'est au cours de cette étape décisive qu'est intervenue la première découverte qui me permettra par la suite de m'engager véritablement dans un travail d'élaboration théorique.

Cette découverte porte sur ce que j'ai d'abord appelé « la confusion de sens » contenue dans le schéma de synthèse, c'est-à-dire, selon la formulation retenue à ce stade : la confusion qui existe entre la signification attribuées aux mots « saleté » et « détritrus » d'une part, et aux mots « salir » et « jeter » d'autre part. Selon leur sens courant adopté jusque-là, les premiers sont considérés comme désignant des « objets » et une « action », alors qu'ils désignent la signification attribuée aux « objets » (détritrus), et à l'« action » (jeter). L'attribution de cette signification étant établie, comme on l'a vu précédemment³¹⁶, selon « la place » occupée par ces « objets » et celle à laquelle ils ont été déposés. Il a été établi, durant cette étape, que la signification du mot « salir » est celle de : « jeter ailleurs que là où il faut » ; et que la signification du mot « saleté » est celle de : « objet qui n'est pas à sa place ».

J'avais donc établi, sans le savoir, la distinction qui convient entre les « choses » et le « sens des choses ». On peut comprendre que ces découvertes, fort enthousiasmantes, me « dépassaient » très largement à cette période. Leur fondement théorique ont fait l'objet des étapes ultérieures (Etape 4 et Etape 6 - Partie V, p. 349 et 456).

La présente étape de recherche a été motivée par l'élaboration d'un projet d'intervention appuyé sur les résultats de l'enquête, que je souhaitais proposer aux élus de la ville de Saint-Denis et de la Communauté d'agglomération *Plaine Commune*. Dans le cadre de la préparation de ce projet, je me suis donc employée, d'une part, à résumer les conclusions de l'enquête, afin de formuler, en termes

³¹⁶ Voir notamment les développements théoriques (Partie II, p. 104).

concrets, les facteurs participant aux « raisons de salir », et les moyens permettant d'intervenir sur ces facteurs ; et d'autre part à dégager de ces « points forts » les principes du projet d'intervention. Ce sont les difficultés qui se sont présentées au cours de cette entreprise qui ont occasionné la reprise de mes recherches.

J'ai donc poursuivi les recherches, engagées au cours de l'étape précédente (Etape 2 - Partie IV, p. 228), au sujet des différents « registres de sens » représentés par le schéma de synthèse. Les travaux m'ont permis de conclure que le schéma formait la représentation d'un raisonnement abstrait, et ne représentait pas la « réalité ». J'ai également engagé la conceptualisation de ces recherches, en élaborant ce que je dénommerai plus tard, « l'échelle théorique de référence », fondée sur la théorie des types logiques – (cf. Partie II, p. 98). Par ailleurs, les résultats de cette étape ont permis de revisiter de façon pertinente les conclusions de l'enquête.

2) La présentation du contenu du chapitre

Sont présentés ci-après :

1) Le contexte de l'étape de recherche [cf. VI.B - p. 294], formé comme indiqué ci-dessus, par l'élaboration d'un projet visant à restituer les résultats de l'enquête, sous la forme d'une intervention artistique dans l'espace public.

Sont présentés ici, les axes fondant ce projet de mise en scène de l'« univers métaphorique de la saleté », qui visait à transmettre un « message », au moyen d'actions inscrivant dans l'espace de la ville des signes « porteurs de sens ».

2) La description des travaux réalisés [cf. VI.C - p. 297]. Celle-ci comprend :

- La présentation détaillée et commentée des travaux [cf. VI.C.1 - p. 297].

- La description du projet artistique [cf. VI.C.2 - p. 302].

Celui-ci présentant les « postulats » du projet ainsi que les questions, relatives au « statut de réalité » des résultats de l'enquête, que l'élaboration du projet a soulevées. C'est au cours de ces travaux qu'a été élaboré le « schéma aux trois niveaux », formant l'échelle théorique de référence du *Modèle méta*³¹⁷.

³¹⁷ L'échelle théorique a été présentée plus haut, au chapitre exposant le *Modèle méta* (cf. Figure II-7 - Partie II, p. 99).

- L'étude des paradoxes [cf. VI.C.3 – p. 311], formés par le fait d'interpréter les résultats de l'enquête, en termes d'incidence par rapport à la « réalité » du territoire et du fonctionnement social.
- Les travaux aboutissant à la découverte de la « confusion de sens » [cf. VI.C.4 - p. 322], portant sur la confusion de la signification attribuées aux mots « saleté » et « salir », et aux mots « détritrus » et « jeter ».
- Les conclusions de l'étape de recherche [cf. VI.C.5 – p. 329]. Celles-ci commentent les principaux résultats de l'étape de recherche : en particulier la mise au jour du « statut » du schéma de synthèse (qui représente un raisonnement abstrait) ; et l'évolution de l'interprétation des résultats de l'enquête, la question des « raisons de salir » devenant celle des raisons de jeter « là où l'on jette ».

3) Un éclairage théorique [cf. VI.D - p. 336], portant sur la question de la validité du schéma de synthèse au regard de la « réalité », en référence au concept du *monde de la vie*.³¹⁸ Le recours à ce concept s'avère indispensable pour dépasser l'appréhension de *sens commun*, selon laquelle il existe une « réalité matérielle » et objective.

4) Les travaux réalisés à l'occasion de la préparation d'un séminaire sur le thème de « la propreté des espaces public », organisé dans le cadre d'une mission effectuée auprès de la Communauté d'agglomération *Plaine commune*. Ces travaux ont porté sur l'analyse de l'intervention des Collectivité dans l'espace public.

VI.B - Le contexte : un projet d'intervention artistique

Les élus impliqués dans la commande de l'enquête m'avaient encouragée à prendre contact avec la Communauté d'agglomération *Plaine Commune*, chargée de la gestion des espaces publics, afin d'envisager les modalités de l'exploitation des résultats³¹⁹. Mon intention était de proposer une opération visant à restituer les analyses produites, au moyen d'interventions artistiques dans l'espace public.

³¹⁸ Voir la présentation de ce concept, développé par Alfred Schütz (Lexique - Partie VII, p. 577).

³¹⁹ La Communauté d'agglomération était à l'époque composée des villes suivantes : Aubervilliers, Epinay-sur-Seine, La Courneuve, L'île-Saint-Denis, Pierrefitte, Saint-Denis, Stains, Villetaneuse.

Cette mise en scène de l'« univers métaphorique du discours sur la saleté » me semblait apte à résoudre la difficulté que présentait la restitution des analyses proposées :

La restitution de l'analyse se heurte à un paradoxe. Celle-ci propose un changement radical de point de vue sur la situation, un retournement de l'appréhension des « causes » et des « effets », qui, étant données sa complexité et la démarche qu'il sous-tend, a peu de chance d'être transmis au moyen d'un compte-rendu raisonné

D'où l'idée d'intervenir sous une forme artistique (transposée) en direction de la population, de manière à diffuser le point de vue « décalé », la **prise de distance** à laquelle l'étude permet d'accéder. Cette idée s'est enrichie de la démarche d'un artiste plasticien qui conjugue une mise en scène de l'espace avec un travail « d'interpellation » de la population autour de thèmes liés à des événements ou projets particuliers [*Axes du projet au 7/05* – document personnel].

L'espace de la ville m'apparaissait véritablement comme le centre de la question de la « propreté » : la relation à l'espace public et à la Collectivité (le « chez soi » et le « dehors »), figurant de façon déterminante parmi les « raisons de salir ». Et je souhaitais également mettre en avant les questions émergeant du « discours » au sujet de l'histoire de la ville, son passé de « *ville emblématique de la Banlieue rouge* », son identité et les inquiétudes concernant son devenir, questions qui me semblaient constituer la « toile de fond » du sujet de la « propreté » :

Les références au passé, évoquant une ville « emblématique » dotée d'une structure sociale et d'une organisation politique solides, appuyées sur une culture ouvrière dominante et un appareil militant puissant, contrastent avec le discours actuel qui décrit un système social tendu, fragilisé, un territoire « perméable », qui comme sa population, semble menacé dans son identité.

Constamment présente dans le discours, l'éducation, remède applicable aux « salisseurs non éduqués », ouvre également sur l'idée d'une rupture de la transmission entre les générations, reflet de la perte des références culturelles dont souffriraient non seulement les immigrés, mais les « autochtones », devenus des déracinés sur leur propre territoire. [Compte-rendu, p. 20 et 22].

A la suite des derniers travaux réalisés (Etape 2), au sujet des traces, des signes tangibles présents dans l'espace de la ville, signes « *porteurs de sens* », j'ai retenu

l'idée du territoire de la ville comme « *miroir physique* », véritable « *théâtre du fonctionnement social* » [Doc. manuscrit 26/03/06- 2].

Selon l'idée que le « Geste de salir », « *intervention humaine chargée de sens* », « *matérialise le désordre, le rend visible et tangible en l'inscrivant dans l'espace de la ville* », il s'agissait de transmettre un message dans l'espace de la ville, au travers d'actions inscrivant à leur tour des signes « porteurs de sens »³²⁰.

Ce projet, présenté en mai 2006, ne sera pas toutefois pas retenu, ni la seconde opération proposée au cours des mois suivants. Celle-ci prévoyait de mener, avec les habitants de trois sites de l'agglomération, des actions portant sur l'amélioration de leur espace de vie au moyen de projets élaborés en collaboration avec les agents des services communautaires chargés de la gestion des espaces publics³²¹. Les échanges avec les équipes de *Plaine Commune* ont cependant abouti un peu plus tard. Une mission d'organisation d'un séminaire interne m'a été confiée en fin d'année 2006, impliquant les agents et responsables des services, ainsi que les élus des huit villes, membres de la Communauté d'agglomération à cette période. La manifestation s'est tenue le 30 mars 2007 (Cf. ci-dessous p. 340).

Les premiers documents posant les pistes du projet, en février 2006, portent le titre suivant : « *Communiquer sur le thème de l'espace public, les enjeux du territoire* »³²². Ces documents s'assignent les objectifs suivants :

Concevoir et mener des actions de communication sur les thèmes liés à l'espace public au travers d'une mise en scène des espaces publics et d'interventions théâtralisées qui permettent d'ouvrir un dialogue entre les acteurs des collectivités publiques et la population.

³²⁰ Cf. ci-après : « Les postulats du projet », (p. 302).

³²¹ Les objectifs ont été définis comme suit : « *Favoriser l'appropriation par les habitants de leur espace, par le biais d'une intervention concrète, qui leur donne réellement "prise" sur celui-ci. Construire une relation de collaboration entre la population et les services, au travers de la réalisation d'un projet en commun. (Modifier le mode de relation ayant-droit / prestataire)* » [Projet Espaces publics - août 2008] – Accessible via : <https://www.dropbox.com/sh/n3jtgw6kmgp2ydf/AAB9Dtcrb7Bv750Nu5AHSwzDa?dl=0>]

³²² Le texte présenté est issu d'un document de travail, du 17/02/06, non diffusé. J'ai travaillé en collaboration avec Patrick Chauvin, artiste plasticien, organisateur d'intervention et d'opérations de communication dans l'espace public (ses travaux sont présentés sur son site personnel : <http://www.patrickchauvin.com>).

Il s'agit de transmettre un message par une action, une intervention concrète sur le terrain - entamer un dialogue, continuer à chercher - Mettre en scène ce qui se « joue » dans l'espace, rendre visible, matérialiser, mettre au grand jour ce qui est sous-jacent - Restituer la parole [recueillie].

Les thèmes issus de l'enquête, que je proposais de travailler, étaient indiqués comme suit :

La « saleté » est dégradante – Elle est vécue comme le témoin d'un désordre du système social – Les sentiments à l'égard de la « saleté » concernent les sentiments à l'égard du territoire de la ville - Dimension physique du rapport au territoire – Le territoire porteur de signes : la « saleté » met le territoire en désordre ; elle focalise les sensations éprouvées face à d'autres signes de dégradation matérielle de l'espace et de dégradation (abstraite) de la société et des rapports sociaux. Elle crée une perturbation matérielle, morale « *la saleté morale* » et symbolique.

VI.C - La découverte d'une confusion de sens

VI.C.1. La présentation détaillées des travaux

Comme indiqué en introduction de ce chapitre (cf. p. 292), c'est au cours de la présente étape de recherche qu'est intervenue la première découverte décisive qui ouvrira la voie de l'élaboration théorique du *Modèle méta*. Durant la préparation du projet d'intervention mentionné ci-dessus, la rédaction d'un résumé des résultats de l'enquête m'a confrontée une nouvelle fois aux phénomènes « d'instabilité du sens », rencontrés au cours des étapes antérieures, et dont j'ai poursuivi l'étude. Par ailleurs, l'élaboration du contenu du projet d'intervention artistique m'a incitée à poursuivre la recherche dans différents domaines, énoncés ci-après.

1) L'élaboration d'un projet artistique : la définition de la réalité [VI.C.2]

[Cf. VI.C.2 – p. 302]

Au cours de l'étape de recherche précédente (Etape 2 – cf. Chapitre III, p. 214), je m'étais attachée à l'explication des réactions exprimées à l'égard de la « saleté » (les « Effets » ou « Saleté morale »), remettant ainsi en cause l'explication que j'avais

qualifiée d'abstraite, selon laquelle le malaise ressenti proviendrait de la perception d'une déstructuration sociale provoquée par « La crise ». J'avais conclu à la présence, dans l'espace physique, de « signes tangibles », dont l'observation ou la perception permet de supposer la réalisation d'une action et, par le biais d'un « mécanisme à rebours », d'attribuer un sens à cette action et aux intentions de ceux qui l'ont accomplie.

Comme indiqué plus haut, le principe du projet d'intervention artistique, appuyé sur ces analyses, était de restituer les résultats de l'enquête en menant des actions concrètes dans l'espace physique, et en y inscrivant des « signes ». J'ai donc construit les « postulats » du projet, présentés ci-après [cf. VI.C.2-1) – p. 302], à partir de ces principes. J'ai envisagé cette restitution comme une démarche, en « sens inverse », de la construction de l'« univers de la saleté » : cet univers constituant un « discours sur le discours » tenu sur la « situation réelle », et formant ainsi une « *transposition, à deux étages, du réel* ». C'est ainsi que s'est reposée la question de la définition du « réel », et celle de la « vérité » des résultats de l'enquête », vis-à-vis de la « réalité » [cf. VI.C.2-2) – p. 303].

En essayant de formuler ces « postulats », j'ai éprouvé le besoin de schématiser les « niveaux » de la construction de l'« univers de la saleté » et ceux de la démarche, « inverse », de restitution. J'ai ainsi poursuivi la recherche (à propos du rapport entre « objet », « action », « signification » et « ressenti »), au travers d'un schéma intitulé « le Y » [cf. VI.C.2-3) - p. 305]. Cela en lien avec les « registres de sens » représentés par le schéma de synthèse, tels que je les avais envisagés à l'issue de l'étape de recherche précédente (Etape 2), soit : les perceptions, les actions concrètes, les interprétations (ou significations) socialement construites.

C'est à cette occasion que j'ai élaboré un schéma, l'« échelle aux trois niveaux », [cf. VI.C.2-5) - p. 308], représentant les niveaux logiques correspondant à l'espace physique (domaine des objets), l'espace social, (domaine de l'action) et le domaine de la pensée et des croyances (ou valeurs sociales). Celui-ci, appelé plus tard : l'« échelle théorique de référence » (VI.C.2-4) - p. 307), formera la base des recherches théoriques menées par la suite³²³.

³²³ Pour mémoire, l'échelle théorique a été présentée plus haut, au chapitre exposant le *Modèle méta* (cf. Figure II-7 - Partie II, p. 99).

2) L'interprétation du schéma de synthèse, la formation de paradoxes [VI.C.3]

[Cf. VI.C.3 - p. 311]

Le fait de m'attacher à traduire les résultats, en termes d'incidence par rapport à la « réalité » du territoire et du fonctionnement social, m'a amenée à interpréter le schéma de synthèse sous cet angle, et non plus sous l'angle d'un système d'explication du phénomène de la « saleté ». Cette évolution, déjà amorcée au cours de l'étape de recherche précédente (Etape 2), s'est confirmée au cours de la présente étape. Cette nouvelle interprétation est à l'origine des nombreux paradoxes qui se sont formés au cours de mes divers raisonnements, et qui ont constitué les objets de la recherche [cf. VI.C.3-1) - p. 311].

Les recherches ont fait apparaître des contradictions entre l'appréhension de différentes notions, selon que celles-ci se réfèrent aux raisonnements illustrés par le schéma de synthèse, ou aux « réalités » telles qu'elles sont perçues dans la vie courante [cf. VI.C.3-4) - p. 317] : la définition du dedans et du dehors, du matériel et de l'immatériel, du réel et de l'imaginaire (Voir le schéma du « territoire », Figure IV-15, p. 317).

Ces travaux ont également introduit des éléments nouveaux relatifs à la signification attribuée à la notion de « saleté » et à celle de « crise ». L'observation de ma propre sensation, à la vue d'une bouteille sur un trottoir, m'a permis de percevoir le rôle de la place des objets, dans la définition de la notion de « saleté » [cf. VI.C.3-2) - p. 312]. Les réflexions sur la question des normes sociales ont introduit l'idée selon laquelle la « crise », ou le « dysfonctionnement social », correspond en fait à l'absence d'accord social (la « loi de la propreté ») sur la place affectée aux déchets [cf. VI.C.3-3) - p. 314].

Mes connaissances relatives à la théorie des types logiques m'ont permis d'entrevoir la présence de différentes confusions de niveaux logiques, responsables de ces paradoxes, et de les étudier en tant que tels. Mais ces connaissances n'étaient pas suffisantes, à ce stade, pour me permettre de déceler l'origine de la « confusion de

sens », que mes travaux ont révélée au sein de la compréhension des expressions du langage courant.

Il m'a fallu, pour ce faire, progresser dans la compréhension du rapport logique entre « les choses » et le « sens attribué aux choses » (cf. Etape 4 - Partie V, p. 362), et poursuivre mes recherches à propos du concept d'*indexicalité*, afin d'établir la correspondance entre celui-ci et la théorie des types logiques (cf. Etape 6 - Partie V, p. 470).

3) La découverte d'une « confusion de sens » [VI.C.4]

[Cf. VI.C.4 - p. 322]

Comme pour les deux étapes de recherche décrites précédemment, il ne m'a pas été possible de reconstituer avec exactitude le cheminement des travaux réalisés. Les documents qui s'y rapportent sont de différentes natures : des schémas, réinterprétés et annotés à plusieurs reprises ; des notes manuscrites, ou portées directement dans les pages du journal dactylographié. Ces notes, commentant le travail d'écriture de deux textes (l'un consacré à l'élaboration du projet artistique, et l'autre au résumé des résultats de l'enquête), poursuivaient diverses réflexions, entamées ici, poursuivies ailleurs. En outre, différentes recherches ont été menées en parallèle.

Les diverses pistes explorées, indiquées ci-après, se sont donc conjuguées, pour aboutir aux résultats obtenus :

- Le constat que les mots ne recouvrent pas la même signification, dans le cadre du schéma et dans celui de la vie courante [cf. VI.C.4-1) - p. 322]. Les distinctions que je tente d'établir entre les objets ou actions et leur sens, n'existent pas dans le second cadre. Les mots du langage courant (« saleté » ou « salir ») recouvrent constamment un « double sens » (« détritrus » ou « jeter » ; et « désordre »).

- La comparaison entre le schéma de synthèse et l'échelle théorique de référence³²⁴ [cf. VI.C.4-2) - p. 324], me permet de conclure que le schéma est formé d'éléments de natures différentes, correspondant aux trois niveaux de l'échelle théorique : des

³²⁴ Pour mémoire, le schéma original, réalisé durant cette étape de recherche, était nommé « schéma aux trois niveaux » (cf. Figure IV-14, p. 309).

« objets métaphoriques » qui illustrent un raisonnement (la « crise »), des actions (le « geste de salir ») et des objets (la « saleté »). Cela avant de constater que l'échelle théorique comporte les mots « détritius » et « jeter », et non les mots « saleté » et « salir » [cf. VI.C.4-3) - p. 326].

4) Les conclusions de la recherche [VI.C.5]

[Cf. VI.C.5 – p. 329]

Les principaux résultats de l'étape de recherche sont les suivants :

- La découverte du fait que les mots « saleté » et « salir » ne désignent pas des « objets » et « actions », mais la signification attribuée aux « détritius », selon l'endroit où ils se trouvent, ainsi qu'à l'« action de jeter », selon l'endroit où celle-ci a été accomplie. J'ai toutefois considéré, que la découverte de cette « confusion de sens », révélait une erreur d'interprétation [cf. VI.C.5-2) - p. 332].
- La mise au jour de l'« ordre de réalité » représenté par le schéma de synthèse (non encore formulé de cette façon à ce stade) : celui-ci exprimant des raisonnements abstraits, et non la « réalité » telle qu'elle est perçue dans la vie quotidienne.
- L'évolution de l'interprétation des résultats de l'enquête, au vu des nouvelles découvertes. La mise au jour de la « confusion », qui existe entre « salir » et « jeter », permet de révéler celle que forme le raisonnement courant entre : « jeter volontairement » et « salir volontairement », et induit, en conséquence, le déplacement de la question des « raisons de salir » vers celle des raisons « de jeter là où l'on jette ». [cf. VI.C.5-3) - p. 334].

Ce déplacement résolvait la difficulté que j'avais rencontrée, pour justifier les arguments avancés au sujet de ces « raisons de salir », difficulté qui formait l'un des objets de recherche de la présente étape. En maintenant l'idée d'une intention délibérée, les conclusions s'accordaient davantage avec l'interprétation commune, désignant des « salisseurs », qu'avec l'interprétation de nature systémique proposée par le schéma de synthèse. Par ailleurs, l'existence d'une « Crise de la ville » (déshumanisation de l'intervention des Collectivités dans l'espace public, déqualification de ces espaces, absence de sentiment d'appartenance à une entité

commune) ne permettait pas d'établir en quoi, concrètement, celle-ci « *procure à chacun des motifs de salir* » [Compte-rendu, p. 4].

Le nouveau « cadre d'interprétation », offert par ces nouveaux éléments, ouvrait une série de questions relatives aux conditions concrètes de la gestion des déchets dans le cadre urbain, en particulier celle du rapport entre les règlements établis par les Collectivités, la réalité des espaces physiques, et les usages des habitants.

VI.C.2. L'élaboration d'un projet artistique : la définition de la réalité

1) Les postulats du projet artistique : les signes « porteurs de sens »

Au cours de la rédaction des premières versions du projet artistique, dont l'élaboration a formé le contexte de la présente étape de recherche, j'ai formulé ainsi les « postulats » du projet, reproduisant, « en sens inverse », les étages de la construction de l'« univers de la saleté » :

1- L'action est porteuse du sens qui la produit. Le « geste de salir » est une action, une intervention humaine chargée de sens, il transmet une parole. Il remplit une fonction (sociale) celle de révéler le sens de ce qui est en train de se produire.

> transmettre un message en retour, par **des actions**, Prendre en compte le message, répondre, **dialoguer**.

> agir au moyen d'interventions **humaines**.

2- Les activités humaines, le fonctionnement social et institutionnel inscrivent dans la ville des traces qui sont lues, et qui orientent en retour la dynamique de ces activités

Au travers de la saleté qu'il produit, le geste matérialise le désordre. Il le rend visible, tangible en l'inscrivant dans l'espace de la ville, et en mettant concrètement l'espace en désordre. La rupture du rapport à l'espace est une des principales « raisons » de salir.

> transmettre un message **dans l'espace de la ville**, en mettant en présence **ses acteurs humains**.

3- La fable est une construction métaphorique qui transpose des éléments du réel, son récit est capable de « fabriquer du sens » dans le monde réel.

Ce que nous appelons le « discours » sur la saleté est une construction élaborée par l'analyse des entretiens, eux-mêmes étant un premier niveau de discours tenu sur la situation « réelle ». « L'univers de la saleté » est une transposition (à deux étages) du réel, qui s'apparente à un univers métaphorique. Le travail d'analyse consiste à rassembler les éléments qui le composent, à en rechercher les mécanismes de fonctionnement et à dégager une « grille de lecture » rapportée ensuite, par une démarche inverse, à la situation réelle.

> construire un univers métaphorique à partir de la grille de lecture de l'étude, et actionner les leviers qu'elle propose, en postulant que ceux-ci agiront également dans la situation réelle.

[Axes du projet au 7/05 – document personnel].

2) Les étages de l'élaboration de l'« univers de la saleté »

J'ai souvenir que la rédaction du texte ci-dessus avait fait apparaître des difficultés. Le journal de recherche n'apporte pas d'informations précises à ce sujet, mais indique cependant, selon la mention suivante, que j'avais éprouvé quelques difficultés à situer le rapport entre le « réel », la « situation » étudiée, et le « discours » :

[Au cours de l'analyse], on relie des points du discours, au départ sans rapport l'un avec l'autre. Ils sont transposés dans l'univers métaphorique. [Là] on trouve des liens et on les transpose « en sens inverse » dans l'univers réel (non, dans l'univers du discours). Les deux éléments du discours d'abord disjoints sont ainsi reliés et trouvent une signification » [JdR – 9/05/06].

J'ai donc élaboré le tableau suivant [Doc. manuscrit - 6/05/06 n°2], afin de représenter les « étages » constituant les différentes étapes de la méthode d'analyse des entretiens. J'ai situé (Colonne B) : la situation étudiée (niveau 1) ; les propos tenus sur la situation, au cours des entretiens (niveau 2) ; le propos issu de l'analyse des entretiens, formant les résultats de l'enquête et représentés par le schéma de synthèse (niveau 3).

J'ai situé, en regard : le « réel » ; le « discours »³²⁵ ; l'« univers métaphorique » de la « saleté » (colonne A). Ainsi que les notions de : « Action » (corps, espace, terrain) ; « Parole » ; « Pensée » (Colonne C).

	A	B	C
3	Métaphore	Synthèse	Pensée
2	Discours	Entretiens	Parole
1	Réel	Situation	Action

Figure IV-11 : Les « étages » de la construction des résultats de l'enquête

On voit ici que j'accorde à la « situation étudiée », le statut de « réalité ». Il s'agit-là de la définition de *sens commun* de la « réalité », selon laquelle il existe une « réalité » concrète, objective. Comme on l'a vu à propos du langage commun, cette conception du « réel » ne présente pas de difficulté dans le cadre de la vie courante, mais lorsqu'il s'agit de dire quelque chose à *propos du* « réel », la définition de *sens commun* est inadéquate et produit de multiples confusions.

Il est possible de considérer que la « situation étudiée » est une « situation réelle », dans la mesure où elle est vécue par des personnes réelles. Mais il s'agit d'une « situation réelle de *sens commun* », qui correspond à « ce qui est tenu pour réel » par ces personnes. Ce qui est communément appelé « situation », « événements », « faits » – ou « situation étudiée » dans le cadre des recherches scientifiques – est formé de « faits interprétés » et d'« objets de sens », c'est-à-dire de significations, et non pas de « faits de nature » et d'« objets matériels ». C'est dans ce sens que l'on peut comprendre les propos d'Alfred Schütz, cités précédemment³²⁶ :

Les objets de pensée construits par le chercheur en sciences sociales afin de saisir la réalité sociale, doivent être fondés sur des objets de pensée construits par le sens commun des hommes vivant quotidiennement dans le monde social.

³²⁵ Le terme « Discours » désigne le plus souvent, comme dans les paragraphes ci-dessus, les résultats de l'enquête illustrés par le schéma de synthèse. Il a été retenu, dans ce tableau, pour désigner le contenu des entretiens..

³²⁶ Voir le titre « *Le monde de la vie et le monde scientifique* » (Chapitre III - Etape 2, p. 252).

De la sorte, les constructions des sciences sociales sont, pour ainsi dire, des constructions du second degré, c'est-à-dire des constructions de constructions faites par les acteurs sur la scène sociale [...]. [Schütz, 2008-b, p. 79].

Ainsi, dans le tableau ci-dessus, l'ensemble des éléments que je tente d'organiser sont des « objets de pensée ». Le fait d'attribuer aux éléments situés au premier niveau le statut de « réalité » constitue une confusion de niveaux logiques. On verra ci-après qu'en poursuivant ce travail consistant à représenter de diverses manières, la relation entre « action », « ressenti », « parole », « pensée » tel qu'elle se présente dans le cadre de la vie quotidienne, j'ai mis en évidence cette confusion de niveaux logiques, et les paradoxes qui en résultent. Le fait de chercher à représenter, à l'intérieur du schéma de synthèse, la « réalité » du territoire physique, a formé l'un des paradoxes les plus significatifs, me permettant ainsi de réaliser la découverte auquel la présente étape de recherche a pu aboutir.

On verra également plus loin (cf. p. 336) comment le concept du *monde de la vie* permet de « dire quelque chose » à propos de la « réalité ».

3) Le schéma du « Y »

L'élaboration présentée ci-dessus, m'a renvoyée à un modèle, dénommé « Le Y », issu des techniques de « créativité »³²⁷, qui propose la distinction entre « Faire », « Penser » et « Ressentir ».

J'ai développé ce modèle, comme présenté ci-dessous [Doc. manuscrit – 6/05/06 n°3], en lien avec les postulats du projet énumérés plus haut, et en lien avec les « registres de sens » représentés par le schéma de synthèse : les perceptions, les actions concrètes, les interprétations socialement construites ou significations, telles que je les avais définies à l'issue de l'étape de recherche précédente (Étape 2).

³²⁷ J'ai eu accès à ces techniques par l'intermédiaire d'une amie, étudiante dans le DESS d'ethnométhodologie, qui les développait dans le cadre de ses activités professionnelles de consultante. Je n'ai pas trouvé l'origine précise de ces techniques.

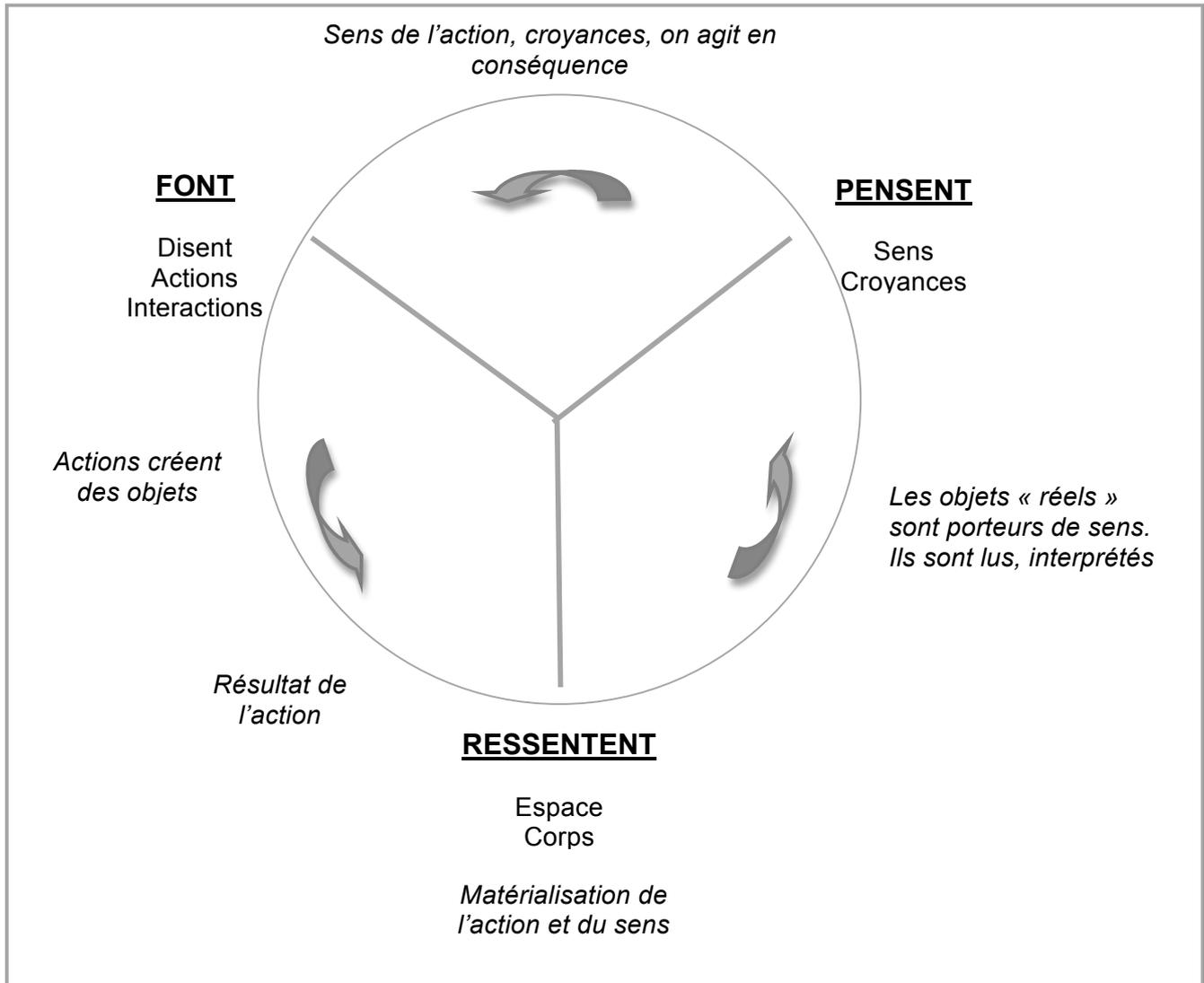


Figure IV-12 : Le « schéma du Y »

Pour ce qui concerne la « parole », j'ai considéré qu'elle pouvait être associée au domaine de l'action, en tant que « pensée qui sort du corps » – production d'« objets immatériels » – qui intervient concrètement dans l'espace social.

Concernant la définition de l'action, Alfred Schütz distingue l'action interne : « *par exemple, dans la tentative de résoudre mentalement un problème scientifique* » ; et l'action externe : « *en s'adaptant au monde extérieur* ». Au sein de la première, il distingue la « *simple activité imaginaire* » qui demeure à l'état de « *pur fantasme* » ; et l'action interne qui « *s'accompagnera de la mise en œuvre d'une intention* » et qu'il nomme « *réalisation* » [Schütz, 2010-b, p. 69, 70].

4) L'échelle théorique de référence

J'ai également représenté les éléments ci-dessus, selon une « échelle », composée de trois niveaux : l'« espace physique », les « actions » et les « pensées ». Cette échelle s'efforçait de représenter la structuration, dans la « vie réelle », des notions que je tentais de définir.

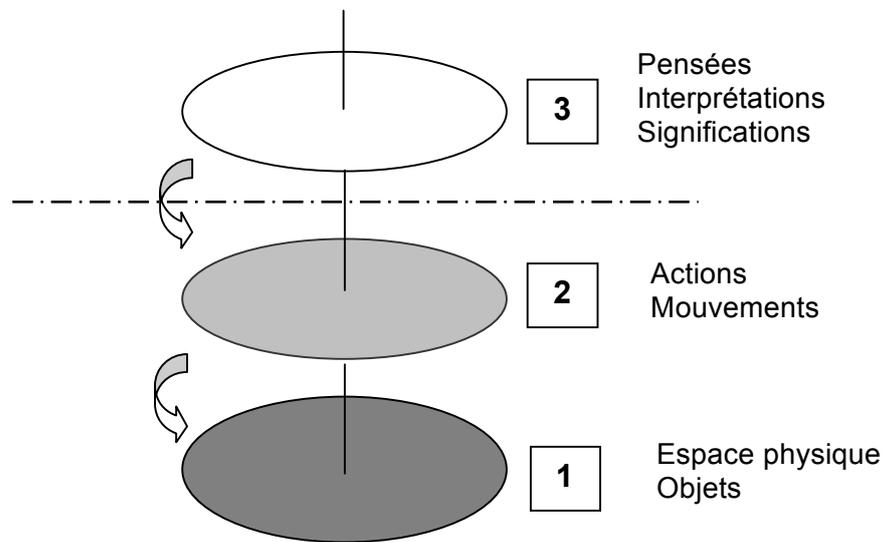


Figure IV-13 : L'échelle théorique de référence (idem Figure II-7)

Cette « échelle » est décrite, dans le journal de recherche [JdR – 9/05/06], de la manière suivante :

1- Territoire physique, lieu des objets matériels, du corps humain (et de la saleté) = [état, statique].

2- Espace de l'action, du mouvement [dynamique]. Action = transformation d'un état à un autre, déplacement d'un endroit à un autre.

L'action modifie le territoire, elle produit des objets matériels ou intervient sur ces objets. [Elle produit également] des objets immatériels : des paroles (objets immatériels mais perçus par les sens du corps humain, lui, matériel). Le corps humain dans le niveau 1 est doué de sens, il perçoit (capte) et transmet des informations au niveau 3.

3- Espace de la pensée, croyance

Le schéma ci-dessus est présenté ici dans sa forme simplifiée, qui formera la base des développements théoriques ultérieurs. Le « schéma aux trois niveaux », qui en constitue la première esquisse, élaborée durant la présente étape de recherche, est présenté ci-après dans sa forme complète.

5) Le schéma aux trois niveaux

La figure suivante représente la version originale du « schéma aux trois niveaux » [Doc. manuscrit – 9/05/06 n°4].

Figure IV-14 : Le « schéma aux trois niveaux »

La poubelle c'est en bas de chez eux
La rue = en dehors de chez soi

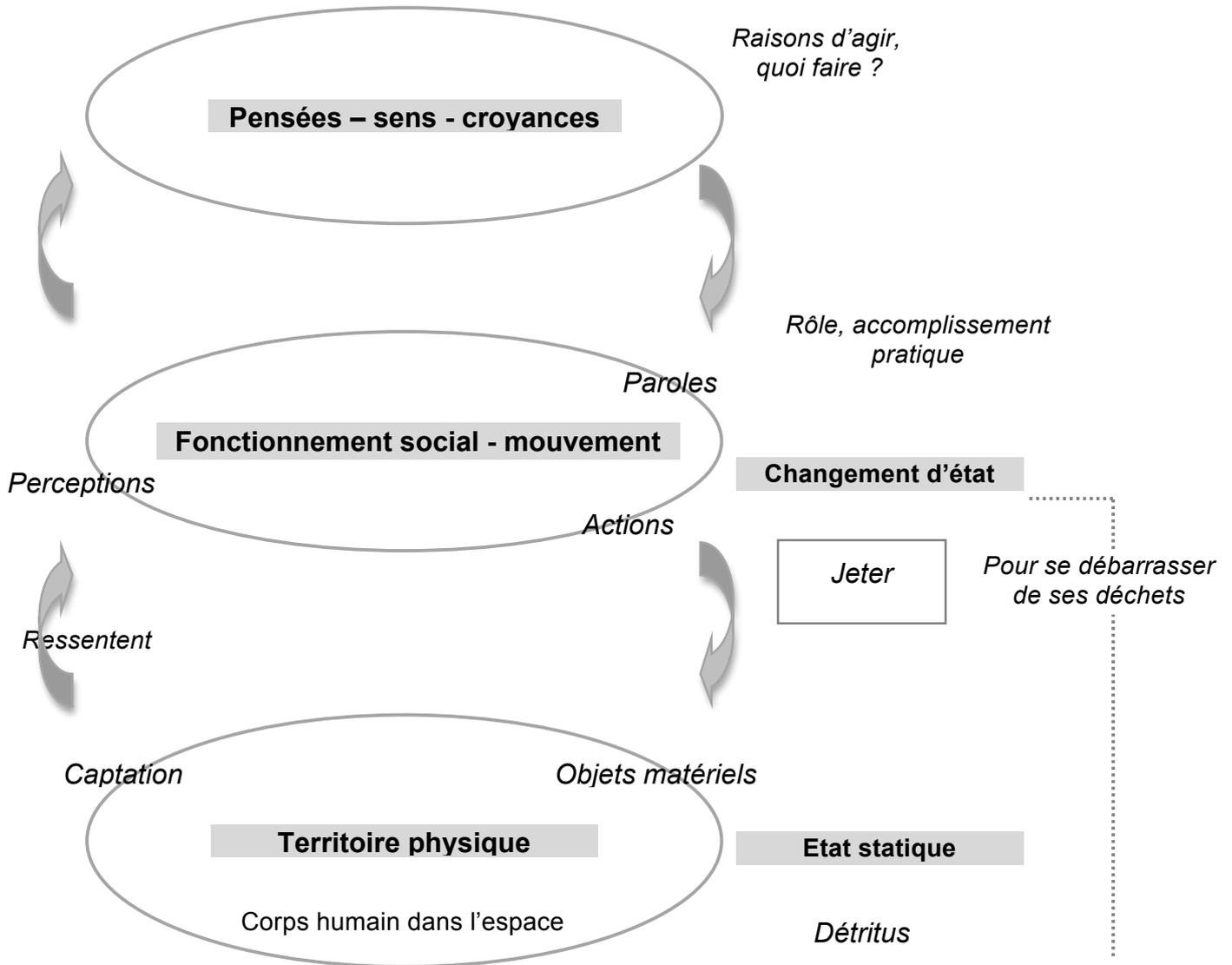
Comment la crise agit sur le motif ? La raison : on n'est pas chez soi dans la rue... Est-ce un dysfonctionnement social de ne pas être chez soi dans la rue ?

ESPACE : l'endroit où on met les ordures, les choses

Jeter : on jette intentionnellement. Bien sûr pour se débarrasser de ses débris.

Détritus sale, débris pas à sa place : s'appellent saleté.

Dehors, c'est chez nous ou pas chez nous



VI.C.3. L'interprétation du schéma de synthèse : la formation de paradoxes

1) La notion de paradoxe

Comme on l'a vu, au cours de la présentation des travaux relatifs à la présente étape de recherche (cf. p. 299), l'évolution de mon interprétation du schéma de synthèse, en termes de représentation du fonctionnement social et « territoire », a favorisé l'émergence de différents paradoxes au sein des raisonnements que je poursuivais.

Les notions dont je disposais à ce stade, relatives aux concepts ethnométhodologiques, me permettaient de postuler que l'« instabilité du sens » que je rencontrais au cours de chacune des étapes de mes travaux était formée par une confusion de différents contextes de sens :

« Ma difficulté vient de l'indexicalité, bien sûr, ce qui va suivre sera peut-être ma définition pour aujourd'hui. Il y a le fait que je n'attribue pas le même sens aux mots selon le moment où je les lis. Je l'avais déjà noté. La difficulté principale vient du fait que je me réfère à un schéma qui est double. Selon que l'on décrit l'une ou l'autre des facettes, les mots ne prennent pas la même signification » [JdR – 09/05/06].

Par ailleurs, l'ouvrage de Paul Watzlawick [Watzlawick *et al.*, 1975], qui développe les principes de la théorie des types logiques, décrit les phénomènes de paradoxe qui existent dans le domaine du langage et de la communication humaine. Ces paradoxes sont formés par les confusions de niveaux logiques qui caractérisent le raisonnement courant et le langage naturel (la confusion entre les « choses » et le « sens des choses »). L'une des conséquences de cette confusion est de produire des discours explicatif « sans fin », en forme de « cercles vicieux ».

Le « problème de la saleté » présentait ce type de « cercle vicieux », dont les entretiens fournissaient une description :

Le discours décrit une spirale négative. « Tout s'en mêle - Plus ça va, plus ça empire, c'est fini » ; « [...] Ça ne sera plus jamais propre » ; « [...] Tout le monde s'en va, va s'en aller » ; « C'est la débâcle [...] ». Il met à jour un système de cercles vicieux dans lequel le traitement de la saleté est entraîné. « Plus on nettoie, plus ils salissent » [Compte-rendu, p. 13-14 et p. 38].

Les paradoxes qui se sont présentés au cours des raisonnements menés, durant cette étape de recherche, sont décrits plus loin (cf. p. 317 et suivantes). On trouvera tout d'abord la description des points qui ont apporté de nouveaux éléments d'interprétation, et qui sont intervenus dans la découverte réalisée au cours de ces travaux.

2) Une bouteille sur un trottoir : objet sale et objet qui n'est pas à sa place

Le journal de recherche rapporte une anecdote, au cours de laquelle, j'ai pu observer mes propres perceptions à l'égard de la « saleté », et dont je conclus que le mot « saleté » désigne à la fois des objets « souillés » et à des objets « qui ne sont pas à leur place³²⁸. J'ai rapporté cette anecdote, parmi quelques uns des « exercices » d'observation que j'ai pris l'habitude d'effectuer dans les espaces de mon quartier de résidence, en rapport avec les différents thèmes de mes recherches³²⁹ :

Je prends le temps d'observer l'objet que j'aperçois sur un trottoir fraîchement lavé, et le sentiment que sa présence provoque chez moi. Je me demande dans quelles circonstances cette bouteille, encore remplie de boisson, s'est-elle trouvée à cet endroit. En écho à l'une des questions qui s'expriment dans le cadre de l'enquête sur « la propreté des espaces publics », je me demande aussi si cet objet peut être considéré comme « sale », alors qu'il était peut-être encore dans la main d'une personne quelques instants plus tôt. Je me rends compte que la présence de cet objet me semble incongrue et c'est cela qui a attiré mon attention. Il ne devrait pas se trouver à cet endroit [JdR – 8/05/06].

Ce jour du 8 mai 2006, j'ai en effet interrompu mes travaux pour aller acheter des cigarettes. J'ai porté une note au journal de recherche, à mon retour, pour décrire mon observation :

Je vais chercher des cigarettes. Je fais encore quelques exercices d'observation dans la rue calme (lundi et jour férié). Une bouteille de coca... je la remarque... Une bouteille ça n'est pas sale. Mais ça n'est pas normal,

³²⁸ On voit ici que, selon le sens commun, « être sale » apparaît comme désignant la « nature » d'un objet, et non la définition qui lui est attribuée. Je distingue ici des objets « vraiment sales » de ceux qui ne le sont pas, et je considère que le mot « saleté », qui les désigne tous deux, recouvre un « double sens ».

³²⁹ Voir : « Le changement de regard » (Chapitre V, p. 281).

incongru, pas à sa place. « Sale » correspond à « pas normal ». Un mégot, un papier dans le caniveau, c'est normal, c'est un « geste de salir correct » [³³⁰].

Les mauvaises herbes le long de notre mur, dans la rue, ça n'est pas sale, mais cela veut dire que l'espace n'est pas entretenu. Personne ne s'en occupe. J'observe que j'ai noté « mauvaises herbes ». Les mauvaises herbes, ça s'enlève ! Je pense au mot « sauvage » : « dépôt sauvage », stationnement « sauvage », occupation illégale du territoire = pas civilisé ! ³³¹

J'ai également développé les réflexions que ces premières remarques ont suscitées, à propos des normes sociales, et à propos de ce que, durant le travail d'analyses des entretiens, nous avons appelé : « l'inversion de la norme ». Cette expression traduisait l'idée que le fait de déposer des déchets dans la rue semblait être devenu, à Saint-Denis, un geste banal. D'un autre point de vue, je poursuivais ici l'idée inverse, selon laquelle la saleté « normale », la « *saleté naturelle* », est considérée comme inacceptable :

Dans la rue, je me disais : même la saleté « normale » devient « anormale ». « L'inversion de la norme » fonctionne des deux côtés. [...] Ce qui était normal ne l'est plus. Toute la saleté signifie le désordre. [...] Le mégot n'est plus normal. L'hyper-propreté augmente l'exigence de la norme... (par exemple, le tri sélectif). Plus on met d'exigences, moins elles sont respectées, et plus la perception du désordre augmente : « *il ne faut pas être maniaque* » [³³²]

[Le « normal » et « l'anormal » ne sont pas non plus distingués en matière de « délinquance »]. Tout dérangement « normal » provoqué par les jeunes est considéré comme une déviance, comme de la délinquance. Une gifle dans la cour de l'école devient une « violence », une « agression ». Un fumeur est un pollueur assassin.

Ces considérations m'ont renvoyées à des réflexions sur la question des normes sociales et le principe du « fonctionnement social », basé sur la construction de normes communes. L'artiste plasticien³³³, avec lequel je travaillais à la préparation du projet d'intervention artistique, avançait l'idée que la résolution du problème de la

³³⁰ Je fais allusion ici au propos échangés à ce sujet, avec un des responsables du service de la « propreté » de *Plaine Commune* et avec la sociologue commanditaire de l'enquête, à l'occasion de nos déplacements dans le centre de la ville de Saint-Denis.

³³¹ Le texte original a été légèrement modifié, pour faciliter la lecture.

³³² Expression issue d'un entretien [Compte-rendu, p. 40].

³³³ Cf. note n°322 (p. 296).

« saleté » passait par le fait de construire un consensus, que je traduisais par : « se mettre d'accord sur la norme ».

Cette question m'était également venue à l'esprit parce que j'y étais confrontée, durant cette période, au cours de mes activités associatives dans mon quartier. Je participais aux réunions publiques organisées par la municipalité, au sujet du projet de rénovation de la « ZAC Basilique ». Le projet traitait de la réfection des immeubles ainsi que des questions dites de « résidentialisation », destinée à répondre aux problèmes d'« insécurité » dont se plaignaient de nombreux habitants. La conception initiale de l'architecture du quartier reposait sur la présence de nombreux passages publics traversant les immeubles. Il s'agissait à présent de les « privatiser ».

Je faisais partie des « défenseurs » du maintien des espaces publics, tout en prônant l'option consistant à aménager les abords des appartements les plus exposés à la circulation publique, de manière à offrir davantage d'intimité à leurs occupants. Un militant associatif du quartier m'avait fait observer que ma conception de la répartition des espaces n'était pas partagée, et que le point de vue des habitants à ce sujet, méritait d'être négocié. La « norme » relative à l'appréciation des « dangers », dont nous aurions à nous préserver, me semblait aussi devoir être examinée : « *La loi du plus fort s'impose, la norme des plus "flippés"* [domine dans ces circonstances] » [JdR – 8/05/06.].

3) La « loi de la propreté » : la crise ou l'absence d'accord sur la place des déchets

J'ai poursuivi les réflexions engagées à propos des rapports existant entre le territoire physique, le fonctionnement social, les pensées et croyances (le sens accordé aux « choses »), en y intégrant la question de l'« accord sur la norme »³³⁴.

Pour vivre ensemble, il faut un accord sur la norme. Un accord sur le sens. Agir ensemble pour accomplir ce qu'on a à faire. Le désordre, c'est la rupture du sens. On n'est pas d'accord sur comment on doit se débarrasser de ses ordures. Là où on doit les mettre. Or, c'est un accord de base. Les ordures se mettent à l'extérieur de chez soi. Pour certains, la rue c'est l'extérieur, ça n'est

³³⁴ Cette expression fait référence aux propos des entretiens : « *La Mairie doit faire respecter la loi dans la ville, prendre des initiatives pour lutter contre tous les facteurs qui perturbent la stabilité de la ville – La Mairie définit la civilité et le civisme – la loi de la propreté* » [Compte-rendu, p. 39].

pas chez soi, on peut donc y mettre les ordures. Pour d'autres, c'est chez eux, on ne peut pas les mettre³³⁵.

C'est la définition du « chez moi », du « dedans/dehors » qui pose problème [...], la définition du privé/public [définition qui est en jeu dans les discussions portant sur le statut des espaces du quartier de la ZAC Basilique – cf. ci-dessus].

On salit parce qu'on n'est pas chez soi et, en réaction, [on souhaite] mettre dehors ceux qui salissent, leur confirmer qu'ils ne sont pas chez eux, qu'ils sont indésirables [JdR – 9/05/06].

Ces réflexions débouchent donc sur une évolution des définitions attribuées aux éléments du schéma de synthèse : « Crise », « Effets », « Motifs ». Un des documents manuscrits, commentant le schéma reproduit ci-dessous (Figure IV-15, p. 317), définit la « Crise » et les « Motifs » ainsi :

Pas d'accord sur ce qui se fait ou ne se fait pas. Où on met [les ordures] et où on ne les met pas. Pas de valeurs communes. Rupture du partage du sens. La « saleté » montre cette rupture : « certains ne sont pas comme nous ».

La « crise » ne provoque pas des raisons de salir, mais des raisons de « jeter dans la rue ». « Jeter dans la rue » c'est salir pour ceux qui sont chez eux [Doc. 9/05/06 – n°3].

Cette remarque fait référence aux réflexions portées au journal de recherche :

Le dérangement [provient du fait que] on salit leur « chez eux ». On les salit. Les ordures sont dedans. (On marche dedans, on les ramène à la maison, cf. « intrusion »)³³⁶. Si la saleté entre à la maison, rien ne va plus [JdR – 9/05/06].

³³⁵ Les expressions « accord de base » et « les ordures se mettent en dehors de soi » font référence aux analyses mentionnées dans le compte-rendu de l'enquête (p. 11), rapprochant les propos des entretiens relatifs à « l'éducation de base » : « *Il manque l'éducation de base – L'idée de propreté, c'est une éducation dès le plus jeune âge - L'éducation est la base de la vie – [...] donne des raisons de vivre avec autrui.* » ; et les travaux de Jean-Claude Kaufmann : « *Le monde est né de l'idée du propre ; le premier apprentissage de l'enfant est celui de la propreté ; le geste quotidiennement fondateur de la civilisation consiste à se laver et à ranger.* » [Kaufmann, 1997, p.21]. (Cette dernière citation figure également en page 102, cf. note n° 110).

³³⁶ La notion d'« intrusion » était très présente dans les propos des entretiens : « *Le fait de marcher dans les détritiques, et surtout les excréments et les crachats, provoque le dégoût et la peur d'être contaminé par des maladies : "...risque de contamination, ...la tuberculose - On ne peut pas rentrer les semelles propres – On a peur que les rats entrent dans la maison – On a peur de marcher – Les enfants ont peur de jouer". L'idée de la contamination (la saleté entre chez soi, la poussière s'insinue dans les maisons), rappelle la peur de l'intrusion, de l'invasion de ceux qui viennent de l'extérieur, et la présence d'une peur plus diffuse* » [Compte-rendu p. 13].

Cela pose la question, inscrite sur un des autres documents (cf. : Le « schéma aux trois niveaux », Figure IV-14, p. 309) :

Comment la « Crise » agit-elle sur les « Motifs » ? Est-ce un dysfonctionnement que de ne pas « être chez soi dans la rue » ?

Ces questions viendront interférer avec les raisonnements, menés par ailleurs (et présentés plus bas), qui consistent à comparer les significations développées ici, avec celles qui ont été attribuées initialement au schéma de synthèse. Le schéma présenté ci-dessous, montre que le schéma de synthèse est à présent envisagé en termes de représentation du « fonctionnement social » d'une part, et du « territoire physique » d'autre part.

La confrontation de cette lecture du schéma, avec celle adoptée jusque-là : la représentation du « double système de la “Crise” et de la “Saleté” », soit la représentation du « système d'explication » du phénomène de la « saleté », révélera les paradoxes formés par la juxtaposition des différentes « registres de sens » dont relève chacune de ces deux lectures.

On remarque, par exemple, que la formulation adoptée ci-dessus : « *On n'est pas d'accord sur comment on doit se débarrasser de ses ordures* », opère un changement de « cadre d'interprétation » de l'« action de salir ». Celle-ci est à présent envisagée en tant qu'« accomplissement pratique », c'est-à-dire du point de vue des actions que l'on réalise pour les besoins de la vie quotidienne, et non plus selon le mécanisme de *sens commun* qui consiste à attribuer un sens à l'action supposée, à partir du constat de l'acte accompli³³⁷. La mention « *Accomplissement pratique* » figure sur le « schéma aux trois niveaux » (, p. 309) face au cercle correspondant au domaine de l'« action ». La mention suivante y est également portée, sous le mot « jeter » : « *pour se débarrasser de ces déchets* ».

Les allers et retours, entre les différents raisonnements menés, au travers des réflexions portées au journal de recherche et au travers de la confection des

³³⁷ Voir plus haut : « Le monde de la vie pratique (de l'action) et le monde du raisonnement (du discours) – (cf. Chapitre IV, p. 255) ; et le Lexique ethnométhodologique (Partie VII, p. 577).

schémas³³⁸, préparent la synthèse qui s'opérera au final et qui conduira à la mise en cause de la signification de *sens commun* des mots « saleté » et « salir ».

L'ensemble du cheminement rapporté ici montrera à quel point cette mise en cause du sens *allant de soi* des expressions du langage courant est extrêmement complexe. Cette difficulté montre également que les significations ne sont en rien ignorées, et que ce qui est véritablement occulté concerne les fondements de la signification attribuée aux mots eux-mêmes.

4) Le schéma du fonctionnement social et du territoire : le dedans et le dehors

Le schéma reproduit ci-après [Doc. manuscrit 9/05/06 – n° 3], correspond à la recherche visant à interpréter le schéma de synthèse à partir des différentes réflexions menées précédemment ainsi que sur la base des schémas présentés ci-dessus : le schéma du « Y » et le « schéma aux trois niveaux » (p. 306 et p. 309).

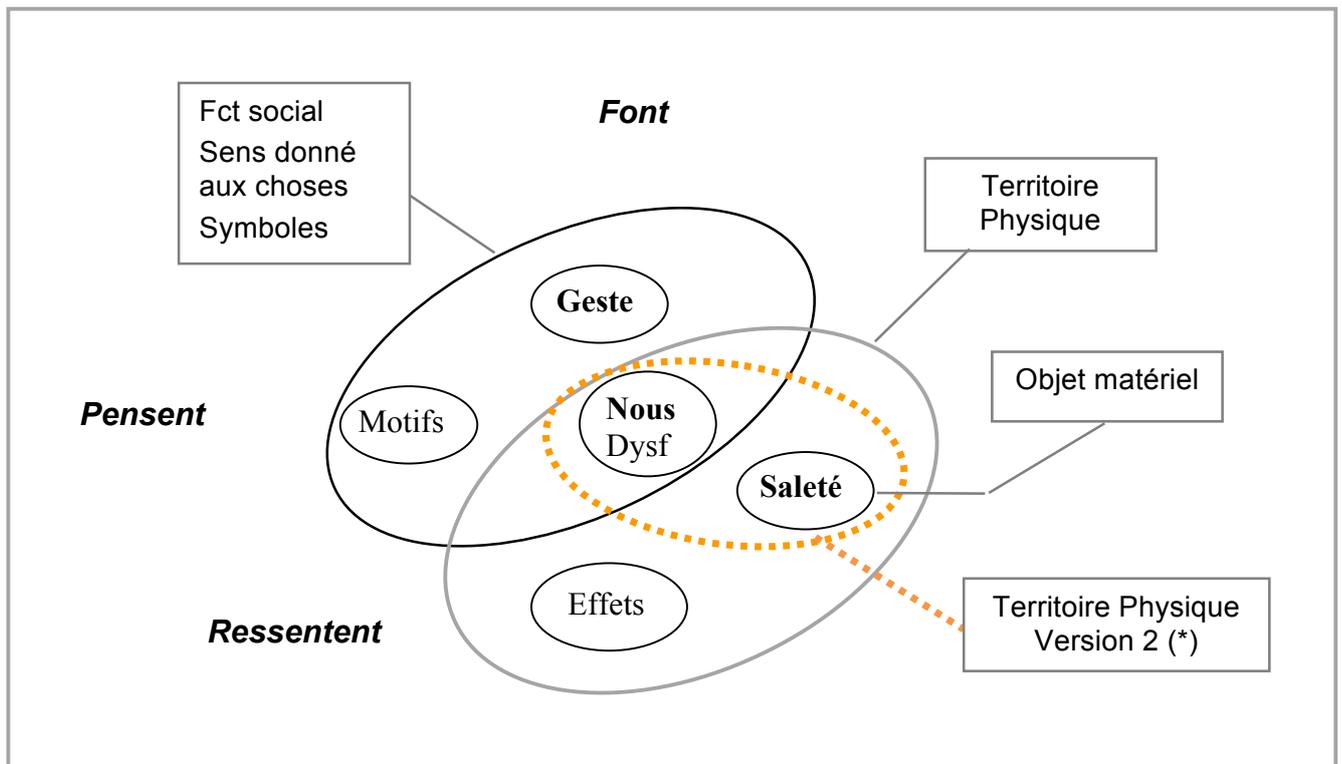


Figure IV-15 : Le schéma du fonctionnement social et du territoire

³³⁸ Les schémas sont, semble-t-il, annotés et complétés au fur et à mesure de l'avancée de la recherche.

a) Intérieur/extérieur, le « chez soi » et le « dehors »

A l'aide de cette figure, j'ai représenté l'espace physique au sein du schéma de synthèse, et j'ai poursuivi les raisonnements relatifs aux notions de « intérieur » et « extérieur »³³⁹. J'applique ici, à l'espace de la ville, l'idée précédente relative à la « place des ordures », soit à « l'extérieur de soi » et du « chez soi ». J'ai indiqué, à côté du « territoire physique », représenté sur le schéma ci-dessus : « *La saleté doit être à l'extérieur du territoire. Elle est dedans, pas à sa place* »³⁴⁰.

J'ai également noté, dans les pages du journal de recherche :

En « dehors de chez soi », dans le système moderne [cela veut dire] dans le local poubelle. [Il faut les] enlever. Pour maintenir la stabilité, il faut enlever cette saleté. La sortir de la ville, qu'on ne l'ait plus sous les yeux. Si on n'arrive pas à les mettre « ailleurs » [à l'extérieur de l'espace de la ville], à obliger [tout le monde à] les mettre là où il faut, c'est que tout « fout le camp » : impuissance..., règles de base.

La « règle de base »³⁴¹ [consiste à définir] là où on met ses ordures et comment on se comporte : cf. « bien se tenir ». [Cette dernière expression fait allusion à l'expression courante, et aux propos entendus de la part des agents des services techniques de la Ville : « *on n'arrive pas à tenir la ville* »]. [JdR – 9/05/06].

J'arrive ainsi à une première contradiction entre les significations représentées par le schéma de synthèse, et celles qui apparaissent lorsque mes raisonnements se situent dans le cadre de la vie courante. J'aboutis d'abord à la conclusion que la rue, le « territoire », est le « dedans » de la ville, et le « dehors », pour soi :

Au travers de la question : « le schéma représente-t-il la ville [le fonctionnement social et le territoire] », j'arrive à l'idée que le territoire est dedans pour la ville et dehors pour soi. Si l'on se considère inclus dans la ville,

³³⁹ La représentation du « territoire physique » a été modifiée, à l'issue des premières conclusions des recherches. J'ai considéré que le territoire physique était le seul élément « matériel » représenté par le schéma de synthèse, et dans lequel se trouvait la « saleté », également matérielle. Les autres composantes du schéma représentant des « objets métaphoriques » et exprimant un raisonnement (cf. ci-dessous, p. 326).

³⁴⁰ On peut noter ici que cette transposition constitue un parfait exemple de confusion de « niveaux logiques », qui existe entre l'individu et la ville. Celui-ci rappelle l'exemple cité précédemment (cf. Partie 2, p. 52), à propos de la distinction qu'il convient de faire entre l'humanité et les individus [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 24].

³⁴¹ Voir plus haut, les propos des entretiens au sujet de « l'éducation de base » (cf. note n° 335, p. 314)

la rue c'est le dedans. Dans le cas contraire, la rue c'est le dehors. L'extérieur pour l'un est l'intérieur pour l'autre [JdR – 9/05/07 – à la relecture du journal, durant une des phases de recherche (Etape 4)].

Ce constat me permet d'entrevoir le fait que les significations, telles qu'elles sont représentées par le schéma de synthèse, ne s'accordent pas avec celles qui apparaissent dans le vécu quotidien. J'observe que les points de vue sur les choses « s'inversent » selon qu'on les considère « depuis le schéma » ou « depuis soi ». Cela attire mon attention sur cette notion d'« inversion », que je retrouverai à l'occasion d'autres raisonnements (cf. ci-après). Et j'en conclus, avec un certain trouble, que le schéma de synthèse ne représente pas le « réel », confortant en cela mes inquiétudes concernant la validité du schéma. (Je rappelle ici qu'à ce stade de mes travaux, je n'ai pas encore pu éclaircir la manière dont j'avais élaboré le schéma de synthèse)³⁴².

Une remarque me traverse également l'esprit, à propos du rapport entre « intérieur » et « extérieur ». Il s'agit d'abord d'une perception confuse mais qui viendra se « connecter », au moment d'aboutir, aux diverses observations relatives aux « paradoxes » rencontrés durant la recherche. Je constate en effet que :

Je dis que le dysfonctionnement social est « intérieur », alors que je le représente comme « extérieur » [Doc. manuscrit – 9/05/06 n° 5]

Dans le contexte des présents travaux, cela exprime l'idée (développée au cours de l'Etape 2³⁴³) selon laquelle la « Crise », responsable du « fait de salir », n'est pas « La crise » au sens usuel de crise économique et sociale, mais une « crise intérieure » au double sens de : déstructuration sociale locale (la « crise de la ville), et de « facteur interne » au phénomène de la saleté – le rapport à la collectivité et à son espace figurant parmi les « raisons de salir ».

³⁴² La question de la validité du schéma, et de certaines des conclusions se pose pour moi dès l'origine. J'écrivais en effet dans l'introduction du compte-rendu (p. 2) : « *Il s'agit plus exactement d'une **représentation**, construite à partir d'une question incisive, presque provocatrice : "Salir Saint-Denis". Mais représentation ne signifie pas absence de réalité. Considérons que "le discours" ne propose pas **la** réalité, mais **une** (ou des) réalité(s). Il apporte à la situation un certain éclairage, qui permet d'adopter un autre point de vue, et d'opérer ce que nous avons appelé un changement de regard* ».

³⁴³ Cf. Chapitre III (p. 214).

Ce que j’entrevois ici, est un élément qui resurgira au sein d’un raisonnement d’une autre nature (cf. plus bas, p. 324), à savoir le fait que le schéma de synthèse fait apparaître le « fonctionnement social » (sous le vocable « dysfonctionnement social ») en tant qu’élément distinct, en « interaction » avec les autres éléments : « Effets », « Motifs », « Geste ». Alors que le « schéma du fonctionnement social et du territoire » étudié plus haut, fait apparaître le « dysfonctionnement social » comme englobant ces éléments.

Comme on peut le constater ici, ces différents schémas offrent une véritable représentation graphique des confusions de niveaux logiques existant entre les registres de signification que je « manipule » au sein de ces divers raisonnements. Les schémas illustrent en effet le principe de la théorie des types logiques, qui exclut le fait qu’un élément puisse appartenir à lui-même (cf. Partie 2, p. 85). La nouvelle lecture du schéma de synthèse conduit à considérer sa partie gauche, attribuée jusque-là au « système de la crise », comme la représentation du « fonctionnement social ». Si bien que l’élément : « dysfonctionnement social » se trouve à l’« intérieur » de lui-même.

b) La métaphore de l’iceberg

Le rapport entre « intérieur » et « extérieur », que j’examine ici, me renvoie à la présentation du schéma de synthèse, au sein du compte-rendu de l’enquête, et en particulier à la métaphore de l’« iceberg », selon laquelle « *la saleté, ou plutôt le “geste de salir”, n’est que la partie émergente d’une crise plus profonde issue d’une succession de mutations et de déchirements de la structure sociale. Elle est le symptôme de la maladie [...]* » ; ou encore : « *La saleté est un système secondaire. Le système principal est animé par les perturbations du système social, qui alimentent les motifs de salir* » [Compte-rendu, p. 1 et Annexe 3-1, p. 64].

Je me trouve ainsi aux prises avec les différentes significations accordées aux mots « extérieur » et « intérieur », et les représentations du schéma de synthèse qu’elles induisent. Je peine quelques temps à « démêler » ces représentations contradictoires du schéma, auxquelles viennent s’ajouter les notions confuses « manipulées » par ailleurs – portant sur le rapport entre le « réel » et l’imaginaire, et entre le « matériel » et l’« immatériel ».

Selon l'interprétation initiale, le schéma de synthèse représentait :

[...] deux lectures des origines du *désordre* ambiant. Celui-ci étant attribué, soit à un facteur « externe » à l'ordre social (l'action des *salisseurs*), soit à l'existence de perturbations « internes » au système social lui-même. [Selon la métaphore de l'iceberg], le « système de la saleté », occupant la partie visible de l'iceberg, correspond à la « vision apparente du problème » (imaginaire, erronée), tandis que le « système de la crise », situé dans la partie immergée, exprime « les causes profondes » (réelles, vraies) [Bodineau, 2010, p. 197].

Cependant, les réflexions récentes (cf. Etape 2 – fin 2005³⁴⁴) avaient en effet mis en avant l'idée que la « saleté » (objets matériels présents dans la rue, dans le territoire de la ville), constituait un signe tangible, visible, du désordre ambiant (du dysfonctionnement social).

En griffonnant le croquis présenté ci-après, j'ai réalisé que, là encore, la vision des choses était « inversée », selon que l'on se place du « point de vue » du schéma, ou de celui de la « réalité » concrète :

La métaphore de l'iceberg attribue le statut de « réalité objective » et de « vérité » aux éléments abstraits, immatériels (*les perturbations du système social*), tandis que dans la vie courante, ce statut est accordé aux éléments concrets, tangibles (*la saleté*) [Ibid.].

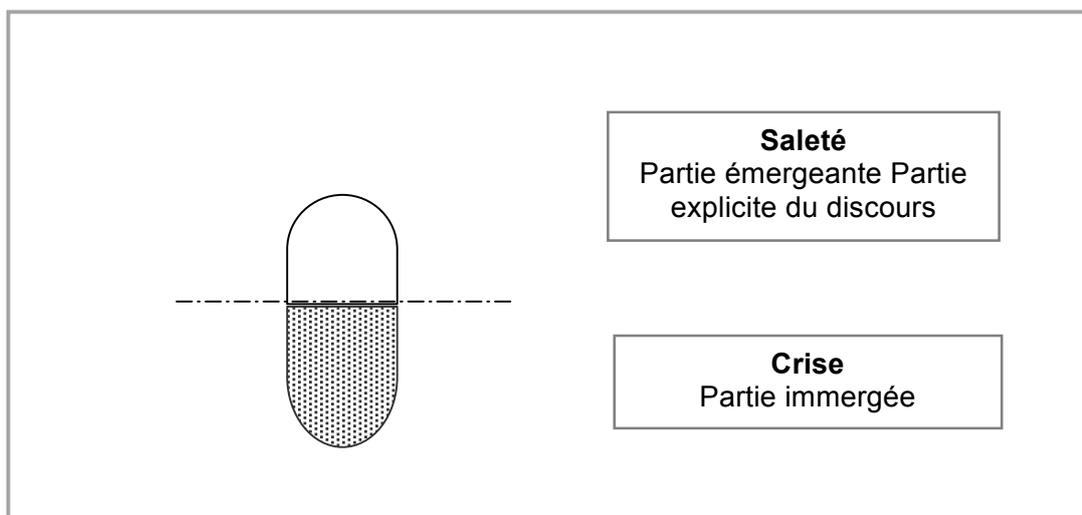


Figure IV-16 : Le schéma de l'iceberg

³⁴⁴ Voir « Les énoncés abstraits et les signes tangibles » (Chapitre III , p. 233).

Cette image évoque également pour moi, celle de deux registres de « réalité » et de signification distincts. La « réalité », telle qu'elle est envisagée par le schéma de synthèse, est située dans la partie basse. Le « visible » y prend la signification de « apparent », de « non réel » – extérieur à la réalité – qui qualifie la partie haute de l'image. La « réalité », envisagée selon le vécu quotidien, dans l'espace physique, est au contraire située dans la partie haute. Le mot « visible » est alors entendu au sens de « tangible », de « réalité matérielle », de « bien réel »³⁴⁵. Cela conforte la conviction, qui est en train de se former pour moi, que le schéma n'est pas conforme à la « réalité », ni aux significations communes, et cela renvoie à une autre dimension des travaux réalisés durant la présente étape de recherche, celle portant sur la significations des mots du langage courant, présentée ci-après.

VI.C.4. La découverte d'une confusion de sens

1) *Les mots du schéma de synthèse et les mots de la vie courante*

Comme indiqué en introduction, les énoncés que je formule me confrontent constamment à l'ambiguïté du langage courant, et à la difficulté de m'exprimer avec précision :

A presque chaque mot, la question de son sens par rapport au « schéma » de l'étude se pose. Quand j'écris perturbation, je veux dire « crise » ou « malaise » [Saleté morale], « crise interne » ou « externe » ?

La difficulté vient aussi et surtout du fait que la situation est double mais les deux facettes sont imbriquées. Dans le sens commun, perturbation veut dire : il y a quelque chose qui ne va pas. C'est : la crise, le malaise, la saleté. Tout est mélangé. Les mots désignent l'un ou l'autre ou tout à la fois. [JdR – 9/05/06].

Ces remarques me renvoient aux réflexions amorcées précédemment, à propos de la « double signification » du mot « salir », dont j'avais pris conscience en observant une bouteille de boisson, abandonnée sur un trottoir, et en remarquant que celle-ci

³⁴⁵ On voit ici que je me réfère à la « réalité » de *sens commun*, qui se fonde essentiellement sur la dimension tangible, matérielle. Alfred Schütz considère que le « monde du travail est structuré en diverses couches de réalité ». Mais « c'est ce [que Mead nomme] la "région manipulatoire" qui se trouve au cœur de la réalité. [...] le monde de notre travail, des mouvements corporels, de la manipulation d'objets, du maniement des choses et des hommes constitue la réalité propre à la vie quotidienne » [Schütz, 2008-d, p. 121].

pouvait être qualifiée de « saleté » parce qu'elle ne se trouvait pas « à sa place ». (Cette anecdote est rapportée plus haut, p. 312) :

Détritus sale et détritrus « qui n'est pas à sa place » : les deux s'appellent « saleté ». [« Saleté » signifie à la fois] sale et en désordre [...]. Le mot « salir » contient aussi les deux significations. « Foutre la merde³⁴⁶ » signifie à la fois « salir » et « mettre le désordre » [JdR – 9/05/06.]³⁴⁷.

Je constate que la signification des mots est différente selon qu'ils sont situés dans le « registre » du schéma de synthèse et dans celui des raisonnements que l'on tient dans le cadre de la vie courante. Les distinctions que je tente d'opérer n'existent pas dans la vie courante, et les mots du langage courant ne permettent pas de les exprimer :

Dans l'analyse on « décortique », mais les mots recouvrent toujours les deux sens.

Cela me permet de revenir sur un point que j'avais perçu précédemment, sans en saisir la portée dans un premier temps, et que j'avais considéré, avec amusement, comme un simple « jeu de mot ». Il s'agit de la polysémie du mot « sens », soit : sensation, perception des sens ; direction, orientation ; et signification [cf. Bougnoux, 2001, p. 41]³⁴⁸. J'avais en effet remarqué le parallèle existant entre le sens (direction) des flèches du schéma de synthèse, et les significations induites par cette orientation³⁴⁹.

³⁴⁶ Cf. les propos des entretiens : « *Ils foutent la merde – Tout le monde met le bordel* » [Compte-rendu p. 10].

³⁴⁷ Je reproduis ici, pour mémoire, la note portée plus haut (cf. note n° 328, p. 312) : « On voit ici que, selon le sens commun, “être sale” apparaît comme désignant la “nature” d'un objet, et non la définition qui lui est attribuée. Je distingue ici des objets “vraiment sales” de ceux qui ne le sont pas, et je considère que le mot “saleté”, qui les désigne tous deux, recouvre un “double sens”.

³⁴⁸ « La complexe alchimie du sens met en jeu une notion qui a elle-même trois sens : ce mot enchevêtre les idées de signification, de sensibilité et de direction. Et les messages gagnants tressent ensemble ces trois composantes : il ne suffit pas de partager entre émetteur et récepteur le même code (comme la langue française), encore faut-il toucher, et enrichir pour cela le discours en puisant aux couches iconiques-indicielles de la sensibilité ; et surtout ouvrir une perspective ou une issue au delà des mots ».

³⁴⁹ Le journal de recherche, rédigé durant l'analyse des flèches du schéma de synthèse (cf. Etape 2 - Chapitre III, p. 235) indique à ce propos : « Je retrouve le piège du sens des mots (indexicalité). Le sens des mots “glisse” pendant que je raisonne. Le mot a un sens quand je le pense et l'écris, et quand je le relis une heure ou deux jours après, si je le prends dans un autre sens, je n'arrive plus au même raisonnement. J'avais déjà écrit ça. [Je retrouve] aussi le « jeu de mot » sur : sens = signification, et sens = orientation (des flèches des schémas) » [JdR – 26/11/05].

Les travaux réalisés au cours de la précédente phase de recherche (Etape 2) m'avaient permis de conclure que la flèche, reliant « Geste » et « Effet », devait « aller dans l'autre sens », pour représenter non plus un lien « abstrait », mais la « construction sociale d'interprétation », c'est-à-dire la signification accordée au « Geste de salir ». Et, j'avais constaté à cette période, les confusions occasionnées par l'emploi des mêmes mots selon leur sens littéral ou figuré :

Le geste-désordre agit sur les effets (= *provoque* des réactions, des sentiments, le malaise), mais pas en termes de « production concrète », en raison du sens qui lui est donné [24/11/05 - § O.2].

Je retrouve donc ici ces considérations et, à l'aide des réflexions menées au travers de l'élaboration du « schéma aux trois niveaux », je développe ce qui suit :

[Selon les éléments que l'on examine] et selon le sens qu'on leur donne, on n'aboutit pas au même raisonnement. J'allais écrire : « on n'arrive pas au même point ». C'est le parallèle entre le sens des mots et le sens des flèches du schéma. Il y a une superposition entre « signification » (sens) et « mouvement » (action). Mouvement = aller d'un point à un autre. Signification = relier des éléments, aller de l'un à l'autre. Le schéma « décortique » le mode de raisonnement ? [Doc. Manuscrit – 9/05/06 n°1]³⁵⁰.

Dire qu'un élément « agit » sur un autre, c'est en effet indiquer une relation en termes de signification, et pas en termes d'action. Je suis donc, ici, sur le point d'établir que le schéma de synthèse illustre un raisonnement, et ne représente pas la « réalité ». C'est en retrouvant l'un des paradoxes, exposé plus haut, que j'y parviendrai, en deux temps.

2) La comparaison entre le schéma de synthèse et l'échelle théorique de référence

A l'examen du « schéma du dysfonctionnement social et du territoire », j'avais engagé une réflexion à propos du raisonnement courant, relatif à la perception du fait que « quelque chose ne va pas », « fait problème ». Le raisonnement courant consiste

³⁵⁰ J'ignore si les mentions portées sur le « schéma aux trois niveaux » : « *Action – changement d'état, déplacer un objet d'un endroit à un autre, d'un état à un autre (transformer)* » ont été inscrites avant la rédaction de la note reproduite ici, ou après. Il semble en tout cas que je me sois appuyée sur ce schéma pour élaborer mon raisonnement.

à répondre à la question de savoir quelle est la « cause » du phénomène constaté (et qui est responsable³⁵¹). La « cause » de la « saleté » est la mauvaise conduite des « salisseurs ». Les conclusions de l'enquête avançaient l'idée qu'il s'agissait-là, d'une construction mentale qui ne reflétait pas la « réalité », les « vraies causes ».

Au cours de ma réflexion, je formule une question qui crée dans mon esprit l'état de confusion que j'ai rencontré à de multiples reprises, et que j'ai pris l'habitude de désigner par l'expression : « bug logique ». Je formule la question suivante : « quelle est la cause de la crise ? » :

[La question de la] « Cause de », me fait revenir à une réflexion de ces dernières heures que j'avais griffonnée. On cherche la cause, cause de quoi ? En examinant le schéma et en m'emmêlant entre cause, effet et autre..., je me dis : « cause de la crise ?? ». Et je tombe sur « un os ». Selon le sens commun, elle a bien une cause ? (Comme « désordre », c'est un mot qui englobe tout). Mais cela me mène au schéma [de synthèse], et à la perturbation du système social représentée par un élément qui agit sur les autres. Je me dis qu'il ne devrait pas être représenté comme ça. Il est intérieur, il agit sur les autres éléments à l'intérieur [JdR – 9/05/06].

Je retrouve ici le point, évoqué plus haut (cf. p. 319), que j'ai décrit comme suit :

Le schéma de synthèse fait apparaître le « fonctionnement social » (sous le vocable « dysfonctionnement social ») en tant qu'élément distinct, en « interaction » avec les autres éléments : « Effets », « Motifs », « Geste ». Alors que le « schéma du fonctionnement social et du territoire », étudié plus haut, le fait apparaître comme englobant ces éléments.

C'est alors que je relie les différents raisonnements engagés :

[...] pour expliquer le raisonnement, on crée des « objets » : « Crise », « Geste », « Motifs » etc.. On les isole, alors que dans la réalité ils sont liés. Quand je reprends le raisonnement (et le langage) commun, je n'arrive plus à trouver la correspondance.

³⁵¹ Selon Howard Becker, la préoccupation des « usagers » des descriptions sociologiques est de définir qui sont « les bons et les méchants » : « [...] *ce qu'ils veulent "vraiment" savoir, c'est qui est à blâmer pour ce désordre, à qui peut-on demander des comptes pour ces injustices, à qui revient la faute. Ils veulent trier les acteurs de la situation sociale – les participants dans une organisation, les opposants dans une dispute politique, les partis dans une querelle – en bons et en méchants, ceux qui font ce qui est juste et ceux qui se conduisent mal. Cela repose sur une notion simpliste de la causalité : les mauvais résultats ont pour cause les mauvaises actions des méchants* » [Becker, 2009, p. 153-154].

[...] Les objets imaginaires permettent de se représenter les choses. On les organise, et on essaie de les faire coller au monde réel.

En m'appuyant sur le contenu du schéma aux trois niveaux, je m'explique cela par la nécessité de créer une « représentation » des éléments abstraits :

[...] seul le territoire est matériel, concret, tout le reste n'existe pas, (la « Crise », les « Salisseurs »). Plus exactement, tout ce qui est matériel est dans l'espace, le territoire. Ce qui ne l'est pas n'est pas représentable, concevable. L'action (niveau 2) est représentable si elle intervient sur le niveau 1 (espace physique). Le niveau 3 (pensées) donne le sens de l'action, « produit » du sens, mais il n'est pas représentable si on ne crée pas des objets imaginaires (des représentations) [JdR – 9/05/06].

Je considère donc, à ce stade, que le schéma de synthèse comporte ces trois niveaux de significations. Soit une partie « abstraite », qui illustre un raisonnement : le « système de la crise », composé de « Effets », « Dysfonctionnement social », « Motifs » ; et une partie « concrète », composée de « Geste » (représentant une action) et de « Saleté » (représentant des objets matériels). Et j'y vois l'origine des confusions qui sont apparues au cours de mes travaux, en émettant l'hypothèse qu'il s'agit de confusions de niveaux logiques :

Et la confusion vient aussi du mélange entre différents registres (niveaux logiques peut-être). Ces objets ne sont pas réels, et dans le schéma ils sont mélangés avec un objet réel, la saleté, et une action³⁵².

Mais je m'aperçois ensuite, qu'au sein du « schéma aux trois niveaux », les mots que j'ai placés au niveau 2 (actions) et au niveau 1 (objets) sont ceux de « jeter » et « détritrus ».

3) Jeter n'est pas salir

J'ignore comment, précisément, ce constat m'a conduit à conclure que les mots « salir » et « saleté » ne désignent pas l'« action » (jeter) et les « objets » (détritrus), mais la signification qui leur sont attribuées. Je propose ci-après l'hypothèse qui semble vraisemblable.

³⁵² C'est à la suite de ces considérations que j'ai modifié la représentation du « territoire physique » au sein du « schéma aux trois niveaux » (cf. Figure IV-14, p. 309).

Lorsque je suis revenue au « schéma aux trois niveaux », pour tenter de formuler ce que je venais de trouver au sujet des « registres de sens » représentés par le schéma, j'avais très certainement en tête la question de la représentation, au sein du schéma de synthèse, du « dysfonctionnement social » qui agit sur les « Motifs de salir ».

Or, le document manuscrit sur lequel est dessiné le « schéma aux trois niveaux » (cf. Figure IV-14, p. 309), porte en en-tête la phrase suivante, déjà mentionnée plus haut : « *Comment la “Crise” agit sur les “Motifs” ? Est-ce un dysfonctionnement que de ne pas “être chez soi dans la rue” ?* ». Il est probable que j'ai examiné le schéma sous cet angle, et en particulier les mentions qu'il comporte, relatives aux « raisons de jeter ». Face au niveau 1 (pensée), le schéma porte la mention : « *Raisons d'agir, quoi faire ?* » ; et face au niveau 2 (action), celle de : « *Rôle, accomplissement pratique* », ainsi que le mot « jeter », accompagné de la mention : « *Pour se débarrasser de ses déchets* ».

Au cours des réflexions précédentes, relatives aux normes sociales et à la « loi de la propreté » (cf. p. 314), j'avais indiqué : « *La “Crise” ne provoque pas des raisons de salir, mais des raisons de “jeter dans la rue”. “Jeter dans la rue”, c'est salir pour ceux qui sont chez eux* » [Doc. 9/05/06 – n°3]. Les mentions portées sur le schéma pouvaient ainsi me permettre de conclure que le mot « salir » désigne une signification : celle de « jeter dans la rue », et non l'« action de jeter » en elle-même. Les réflexions menées durant l'étape de recherche précédente (Etape 2, p. 214), portant sur les questions du « sens de l'action » et le mécanisme de construction du sens « à rebours », m'avaient en quelque sorte préparée à la découverte de la signification du mot « salir ».

Pour ce qui concerne le mot « saleté », je me souviens que la découverte, du fait qu'il ne désignait pas des « objets concrets », avait provoqué chez moi une grande surprise. Ce mot restait véritablement « attaché » à l'image des « objets matériels », présents dans l'espace physique. C'est sur cette base que j'avais défini la notion de « territoire », qui faisait l'objet de mes recherches dans le cadre de la préparation du projet d'intervention artistique que je souhaitais élaborer (cf. « : Le schéma du fonctionnement social et du territoire », Figure IV-15, p. 317).

En découvrant que le « schéma aux trois niveaux » comportait le mot « détrités » et non pas celui de « saleté », le souvenir de l'observation évoquée plus haut, à propos

de la présence d'une bouteille de boisson abandonnée sur un trottoir (cf. p. 312), m'est revenu en mémoire, certainement grâce à la mention portée en haut du schéma : « *Détritus sales, détritrus pas à sa place, s'appellent saleté* ». Cette observation m'avait en effet permis de conclure que le mot « saleté » signifiait à la fois : « détritrus sales » et « détritrus qui n'est pas à sa place ».

La surprise que j'éprouvais était double. J'étais troublée de constater que la « confusion » entre les mots « saleté » et « détritrus » s'était véritablement imposée à moi, alors qu'une fois cette distinction établie, elle semblait tout à fait accessible. Et j'étais troublée, davantage encore, en réalisant que j'avais déjà identifié le fait que le mot « saleté » recouvrait une signification relative à la « place des objets ». Je m'expliquais mal comment j'avais pu ne pas « intégrer » cette information. Cette question s'est reposée fréquemment, au cours des travaux ultérieurs, lorsque je constatais que cette signification du mot « saleté » était déjà formulée dans mes écrits précédant cette étape³⁵³.

On voit ici à quel point le *sens commun* s'impose en toute circonstance, et résiste à l'analyse. Le trouble que j'évoque est un exemple de la « confusion » qui résulte d'une erreur de discrimination des niveaux logiques. Le sentiment éprouvé est réellement celui que la pensée est « embrouillée »³⁵⁴. En l'absence d'outils conceptuels adéquats, relatifs au mode de construction du *sens commun*, permettant de me situer au niveau méta, il m'était impossible de saisir que la signification que j'avais mise en lumière, était précisément la signification tacite du mot « saleté », de ce fait informulable.

Comme on l'a vu précédemment, concevoir que *la place* de l'objet n'est pas l'*objet* ne présente pas de difficulté, mais la structure du langage interdit de faire apparaître cette distinction³⁵⁵. Le langage commun traduit, et « fixe » en quelque sorte, la perception de *sens commun* selon laquelle l'objet apparaît *en* un lieu, l'un ou l'autre

³⁵³ Par exemple, cette mention figurant dans le texte de l'exposé des résultats de l'enquête (présenté devant les élus en janvier 2006) : « *La saleté est [le résultat d'une] action : mettre en désordre. Nettoyer c'est remettre en ordre, donner aux "choses" une place, un sens* » (cf. la note n° 249, p. 242).

³⁵⁴ Voir page 266, [Frege, 1893, in Watzlawick *et al.*, 1975, p. 26].

³⁵⁵ Voir les développements relatifs à la « place des choses » (cf. « Le changement de cadre d'interprétation » - Partie II, p. 104) ; ainsi que l'analyse de la phrase « *déposer des ordures au pied d'un l'escalier* » (cf. Partie IV – Etape 2, p. 269).

ne pouvant être séparés. La signification de l'objet apparaît *dans* le contexte dans lequel il se trouve, unissant ainsi l'objet et sa signification dans une relation réflexive. D'où la perception que les mots « collent » les distinctions que je tente de saisir. Comme je l'écrirai plus tard, à propos de l'« échelle théorique de référence » (cf. Figure II-7, p. 99) :

Les trois niveaux « fonctionnent » au niveau conceptuel. Dans la vie, [il y a] un seul niveau. « On est dedans ». Les actions ont lieu dans l'espace (les pensées aussi). Les mots collent toutes ces distinctions [JdR - 15/05/07].

VI.C.5. Les conclusions de l'étape de recherche : la présence d'une erreur d'interprétation

J'ai donc établi, que les mots « saleté » et « salir » se distinguent des mots « détrit » et « saleté », et désignent les significations attribuées aux « détrit qui ne sont pas à leur place » et à l'action de « jeter ailleurs que là où il faut ». Cette distinction a permis, comme indiqué en introduction de ce chapitre (cf. p. 300), de modifier l'interprétation des « raisons de salir ». Cette question se trouve ainsi déplacée vers celle des raisons de « jeter là où l'on jette ». On s'extrait ainsi du raisonnement courant, fondé sur le jugement de valeur porté sur les *salisseurs*, pour s'intéresser aux motivations pratiques des acteurs et aux modalités concrètes de l'activité d'évacuation des déchets. L'évolution de l'interprétation des résultats est présentée plus loin (cf. p. 334)³⁵⁶.

Cependant, malgré ces avancées positives, et comme on le verra ci-après, je considérais que la découverte de cette « confusion de sens » constituait une erreur d'interprétation, et que le schéma de synthèse présentait le défaut de ne pas refléter la « réalité vécue ». Sur le plan conceptuel, j'ai continué d'exprimer la question du sens, en termes de « double sens » des mots, et de deux « registres » se rattachant à la notion de saleté/propreté. C'est donc dans cette disposition d'esprit que j'entamerai, en avril 2007, l'étape de recherche suivante (Etape 4 – cf. Partie V, p. 349).

³⁵⁶ L'interprétation des résultats sera encore développée, à l'issue de l'Etape 4 de la recherche (cf. Partie V, p. 362).

Avant de clore le présent chapitre, je présenterai un développement théorique, portant sur l'apport indispensable du concept du *monde de la vie*, dans l'appréhension la notion de « réalité » de *sens commun* (cf. p. 335).

1) La présence d'une erreur d'interprétation

Les travaux réalisés aboutissant au constat que toutes les expressions du schéma de synthèse exprimaient des significations, j'ai conclu que celui-ci représentait un raisonnement abstrait. Il se situait au niveau 3 de l'« échelle théorique de référence », et ne représentait en rien la « réalité ».

Je n'étais pas en mesure, à ce stade, de définir la nature de cette découverte et celle-ci soulevait, pour moi, de nombreuses interrogations. Je pensais avoir révélé la présence d'une « confusion de sens » dans le schéma de synthèse, que le travail d'analyse collective, ainsi que mes travaux de recherche personnels, n'avaient pas su déceler. Je considérais, en conséquence, que celui-ci comportait une « erreur ».

Selon mon interprétation, les conclusions de l'enquête n'avaient pas su traduire la « réalité », telle qu'elle apparaît dans le cadre de la vie quotidienne, et je m'en trouvais quelque peu déçue. Je craignais que, comme la plupart des descriptions « expertes », l'enquête n'ait pas su prendre en compte la réalité du vécu des personnes concernées. J'étais sensible à cette question, en raison des expériences vécues durant cette période de mai 2005, dans le cadre de mes activités associatives. Comme je l'ai rapporté plus haut (cf. Chapitre V, p. 290), j'ai eu l'occasion de mesurer, dans le cadre d'une démarche dite « participative », à quel point le savoir profane était négligé par les « experts », quand il n'était pas clairement réprimé.

Le texte qui suit, extrait de l'article publié en septembre 2006, dans la revue éditée par le « Secteur des Etudes locales de la Ville de Saint-Denis », service commanditaire de l'enquête [Bodineau, 2006, p. 58-59], traduit mon interprétation et montre la difficulté que j'éprouve à la formuler clairement :

L'analyse identifie deux registres distincts au sein du discours : celui des « déchets », la saleté physique, les détritiques qui encombrant l'espace public, et celui des « désordres » qui perturbent le fonctionnement social, auxquels la notion de saleté est associée.

Le discours semble confirmer le double sens que recouvre la notion de saleté/propreté : le sens usuel de « déchets » et le sens symbolique que la sociologie a révélé, à savoir « l'ordonnement du monde », « *les fondements de l'ensemble de la structure symbolique d'une société* »³⁵⁷.

Le discours propose également une lecture selon laquelle la saleté, érigée en problème, « *masque* » l'existence de désordres plus profonds, issus de « la crise » de la société.

Le schéma de l'iceberg [³⁵⁸] tente de reprendre ces éléments. Il retient le registre de la saleté-déchets qu'il désigne par « la saleté », et reprend la notion de « crise », en lui rattachant le « désordre », second registre de la saleté. Mais en procédant de la sorte, le schéma reproduit les confusions contenues dans le discours lui-même. Tout en cherchant à démontrer que saleté et désordre sont constitutifs d'un même « système », il continue de les présenter comme deux systèmes séparés qui interagissent l'un sur l'autre. Aussi l'analyse ne parvient-elle pas à mettre à jour la notion de « crise intérieure » qu'elle perçoit, et qui serait le moteur « interne » du problème de la saleté.

Le schéma qui permet de clarifier la situation est le suivant : « la saleté » est un ensemble composé du registre « déchets-souillure » (résidus, objets souillés), et du registre « déchets-désordre » (objet qui n'est pas à la place qui lui est assignée). Les mots « saleté » et « salir » recouvrent en permanence ce double sens. Cela autorise la confusion de mécanismes qui relèvent tantôt de l'un, tantôt de l'autre, et aboutit à des « glissements de sens ».

Cependant, dans le langage courant, ces mots font référence au registre des « déchets », le sens profond étant en quelque sorte oublié. Si bien que le discours, tout comme l'analyse, définit la saleté par le seul registre des

³⁵⁷ « Dans la plupart des civilisations anciennes, le lavage est davantage une purification, un acte religieux de rédemption et de classement, [...] qu'un geste d'hygiène. [Il vise à rétablir] l'ordre du monde, le juste assemblage des êtres et des choses. (Douglas, 1981) ». « En lançant le corps dans la danse du propre, en replaçant les objets familiers là où ils doivent se trouver, ce sont les fondements de l'ensemble de la structure symbolique d'une société que des millions d'individus reconstituent chaque jour sans le savoir » [Kaufmann, 1997, p. 20-21].

³⁵⁸ L'article formulait ainsi la métaphore de l'iceberg, suggérée par le compte-rendu de l'enquête : « L'étude propose la représentation du problème de la saleté selon un schéma qui articule ensemble "la saleté" et "la crise", à l'image des deux parties d'un iceberg » [p. 55]. Le terme « iceberg » ne figure pas dans le compte-rendu, il figure cependant dans l'exposé des résultats du 16/01/06 (cf. p. 239). Voir également, le rôle de cette métaphore dans la formation des paradoxes rencontrés au cours de cette étape de recherche (cf. plus haut : Figure IV-16, p. 321).

« déchets », et cherche ailleurs le registre du « désordre » : au sein d'une crise sociale, ou au travers des agissements de « salisseurs déviants »³⁵⁹.

Cette clarification permet une lecture différente du problème de la saleté, qui ouvre de nouvelles pistes de réflexion et perspectives d'action.

2) La lecture des registres de la saleté : objet souillé et objet en désordre

Sur le plan conceptuel, j'ai établi la distinction qui convient entre « chose » et sens de la « chose », mais sans être en mesure d'identifier que celle-ci concerne les mots du langage commun eux-mêmes (c'est-à-dire, selon Gotlob Frege, la distinction existant entre le sens exprimé par les mots et leur *dénotation*, soit l'objet qu'ils désignent)³⁶⁰. Je maintiens, à ce stade, mon interprétation fondée sur la notion de double sens des mots : leur sens usuel et leur sens symbolique.

Je conserve la distinction, opérée durant la recherche, entre « objet souillé » et « objet qui n'est pas à sa place » (cf. ci-dessus p. 312), considérant que le qualificatif « sale » ou « souillé » se rapporte à la nature de l'objet.

Je ferai encore référence à cette distinction, au début de l'étape suivante (Etape 4)³⁶¹. J'indiquais en effet, en mai 2007, en relisant la phrase suivante, portée au journal de recherche : « *Dans l'analyse on trouve les deux sens, c'est un travail sur les mots. Le schéma représente le double sens des mots ???* » [JdR – 9/05/06] :

Vu d'aujourd'hui, le schéma représente le « système de représentation de salir Saint-Denis » et cette représentation comporte le double sens des mots, en effet. Le sens usuel de « déchets souillés » et le sens profond de « déchet pas à sa place » [JdR – 9/05/07]³⁶².

³⁵⁹ La crise décrite par l'analyse, est définie comme « interne » au système social – l'ensemble du fonctionnement social est déstabilisé – par opposition aux salisseurs, facteur « externe ». Mais elle ne constitue pas le moteur « interne » du problème de la saleté que l'analyse cherche à établir.

³⁶⁰ Voir les précisions apportées plus haut (Partie II, p. 101).

³⁶¹ Cf. Partie V (p. 366).

³⁶² Il est intéressant de noter la compréhension intuitive qui, en 2006, me fait envisager le schéma comme la représentation du « double sens des mots ». Celle-ci se confirmera au cours de l'étape de recherche suivante (Etape 4). Le schéma représente, en fait, la « confusion de sens » qui existe entre le *sens commun* des mots (entendus comme désignant des objets et des actions), et la signification attribués à ceux-ci. Je découvrirai également plus tard (Etape 6 – cf. Partie V, p. 477), que le schéma de synthèse a été construit au moyen de cette « confusion de sens ».

Je poursuivrai d'abord l'idée que le mot « Saleté », au sein du schéma de synthèse, recouvre le sens de « désordre ». Il s'agit de « la saleté dont on parle » (dans le cadre du *monde du discours*). Les « objets souillés » relevant, eux, de la « saleté naturelle » (présente dans le cadre de la vie pratique), celle « dont on ne parle pas ». Lorsque ces objets sont « à leur place », dans la poubelle ménagère, ou dans les lieux qui leur sont affectés, il n'y a pas lieu d'en parler.

Je découvrirai ensuite que le mot « sale » désigne également une signification, attribuée à des objets selon certains critères, et qu'il n'existe pas d'« objet souillé », par nature. L'idée, que le *monde de la vie* soit composé d'« objets culturels » et de « faits socialement définis », peut se concevoir intellectuellement, cependant, abandonner l'idée de l'existence d'« objet matériel » est totalement « contre nature » et s'oppose à l'expérience vécue de la « matérialité » des objets³⁶³.

Il me faudra atteindre la dernière étape de la recherche (Etape 6, 2010) pour fonder en théorie le rapport entre l'« objet matériel » tel qu'il est perçu au sein du *monde de la vie*, et l'« objet culturel » tel qu'il peut être défini au sein du *monde scientifique* (cf. Partie V, p. 472). La notion de registre « abstrait » et « concret » sera alors abandonnée, au profit de la distinction entre les « objets » qui, au sein du premier, apparaissent dans le cadre d'un contexte particulier ; et les « objets » qui, au sein du second, sont envisagés en tant que généralité, soit en tant que concept³⁶⁴.

La notion de registre sera toutefois conservée pour exprimer les conséquences que la confusion entre « jeter » et « salir » entraîne pour l'appréhension de la question par les Collectivités locales, et leurs modes d'intervention dans l'espace public. Ces analyses seront développées au cours de la mission que j'ai effectuée auprès de la Communauté d'agglomération, *Plaine Commune*, en 2007, présentée plus loin (cf. VI.E - p. 340), et seront formulées plus précisément au cours des étapes de recherche suivantes³⁶⁵.

³⁶³ Voir les développements plus haut, relatifs à la question du « statut » des objets, et du nom qui lui est associé (Chapitre II - Etape 1, p. 212).

³⁶⁴ Voir également « Le sens en contexte » (Chapitre III – Etape 2, p. 262).

³⁶⁵ Voir « Le changement d'interprétation (2) », (Partie V - Etape 6.0, p. 416).

3) L'évolution de l'interprétation des résultats de l'enquête : de pourquoi on salit à comment on jette

Comme indiqué ci-dessus, la principale conséquence de la découverte réalisée, durant la présente étape, repose sur le changement d'interprétation des « raisons de salir », question qui avait formé l'un des axes de la présente étape de recherche. La difficulté posée par le caractère intentionnel du « geste de salir », se trouvait ainsi levée, l'intention pratique des acteurs étant celle de se débarrasser de leurs déchets. Cette modification n'invalide pas les conclusions avancées, au sujet des éléments favorisant le fait de déposer des déchets dans la rue. Celles-ci se trouvaient au contraire confortées, par le fait de se référer plus clairement aux circonstances concrètes de l'activité consistant à évacuer les déchets.

La seconde avancée notable est la mise en évidence du « mécanisme » intervenant dans l'appréhension de la question de la « saleté » et du comportement des « salisseurs », à savoir la confusion existant entre le fait de « jeter volontairement » et « salir volontairement ». Il y a bien une action volontaire, à l'origine de la présence de détritiques dans l'espace public, comme le retient le raisonnement courant : *« La saleté n'est pas un phénomène abstrait. Chaque papier, objet, détritiques, a été déposé là où il se trouve par un geste concret et volontaire, produit par une personne particulière »* [Compte-rendu, p. 11].

Mais, comme on l'a vu précédemment³⁶⁶, l'action (nommée par le mot « salir ») telle qu'elle est envisagée par le biais d'un raisonnement déductif, à partir de l'observation du *résultat* de l'action accomplie, ne recouvre pas le même sens que celle qui a été effectivement accomplie par un acteur particulier (nommée par le mot « jeter »).

J'ai formulé ces nouvelles analyses, au sein de l'article mentionné plus haut [Bodineau, 2006] (cf. p. 330) :

Déposer un papier gras dans une poubelle n'est pas salir. En revanche, déposer une bouteille vide sur un trottoir est salir. Le geste concret est celui de déposer, objets ou détritiques, à un endroit donné. Salir désigne l'action de « jeter » ailleurs

³⁶⁶ Voir : « Le monde de la vie pratique (de l'action) et le monde du raisonnement (du discours) » (cf. Chapitre IV, p. 255).

que « là où il faut ». Salir n'est donc pas une action, c'est le sens attribué à l'action, en référence à la définition sociale de la place affectée aux déchets.

La confusion entre jeter et salir conduit à attribuer au second les caractères du premier. Le geste de « salir » est en effet perçu comme un acte délibéré, qui traduit une mauvaise intention, alors que l'action délibérée est celle de « se débarrasser de ses déchets ». La différence des « comportements » qui consiste à se conformer plus ou moins à « la règle » – là où l'on doit mettre les déchets – ne repose pas sur une intention, mais plutôt sur le degré de contrainte accepté et sur la nature de la relation à l'espace public et à la collectivité.

La « loi de la propreté » qui impose de mettre les déchets « en dehors de soi »³⁶⁷ n'interdit pas de les déposer dans la rue, si la frontière entre le « chez soi » et le « dehors » est constituée par le pallier de l'habitation.

Le désaccord ne porte pas sur la définition du sale et du non-sale, mais sur la définition des endroits destinés à recevoir les déchets, et par conséquent sur la définition du « statut » de l'espace. Par rapport à « soi », la rue est extérieure. Par rapport à la ville, en tant qu'entité, la rue est « dedans ». Si l'on se conçoit comme étant inclus dans la ville, la rue fait partie du « chez soi ».

De manière paradoxale, plus la contrainte est élevée, plus les occasions de « déviances » sont nombreuses, et plus la déviance est mal ressentie par ceux qui se soumettent à la contrainte. Ainsi la complexité du cadre de la vie urbaine et l'élévation du niveau de la norme du « bon » comportement, l'instauration du tri sélectif par exemple, augmentent la difficulté de la définition et du respect de règles communes.

Par ailleurs, l'espace urbain, artificiel, minéral, « hyper-propre », ne laisse pas de place à la « saleté naturelle ». Les déchets qui entrent dans la catégorie « sale » sont par conséquent d'autant plus nombreux [Bodineau, 2006, p. 59-60].

J'établirai plus tard le fondement théorique de cette confusion, en regard de la théorie des types logiques :

Jeter et salir appartiennent à des registres, ou « *ordre de réalité* », différents [...] : registre des actions (ce que nous faisons) et registre des significations (ce que nous en pensons). La confusion des deux registres, que le sens et le

³⁶⁷ « *Etre propre, c'est être en propre, être soi, clairement séparé de la souillure et du non soi : se défaire de la saleté dessine la première frontière existentielle.* » [Kaufmann, 1997, p.21]. (Cette citation figure également en page 102, cf. note n° 110).

langage communs réalisent, conduit à attribuer à l'un les « propriétés » appartenant à l'autre [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 45]³⁶⁸. Ainsi, le caractère conscient et volontaire de *jeter* est attribué à *salir* [Bodineau, 2009, p. 29].

VI.D - Du recours au concept du *monde de la vie*

VI.D.1. La réalité de la réalité

On a vu que les expressions : « le réel » et « la réalité », comme toutes les expressions du langage courant, ne sont pas aptes à formuler les distinctions qui conviennent entre le *monde du raisonnement* et le *monde de la vie quotidienne*. C'est en cela que le concept du *monde de la vie*, défini par Alfred Schütz, d'après les travaux de Husserl, s'avère indispensable³⁶⁹. Il permet de s'affranchir de la signification de *sens commun* qui induit, avec force, l'existence d'une « réalité » matérielle et objective.

Il n'est pas possible de *parler de* la « réalité », à l'aide du mot « réalité ». Cela reviendrait à formuler quelque chose comme : « la réalité de la réalité », expression dont Paul Watzlawick a justement fait le titre de l'un de ses ouvrages³⁷⁰.

Celle-ci ne manquerait pas de produire des confusions, comme celles qui ont été décrites dans les chapitres précédents (cf. Chapitre III – Etape 2, p. 270). L'emploi du même mot, pour parler à la fois d'une « chose » et des *propriétés de* cette « chose », introduit en effet l'erreur de type logique qui se produit, lorsque l'on parle « *d'une classe* [un ensemble] *dans le langage qui convient à ses membres* [ses composants] » [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 45].

Le concept du *monde de la vie* fait référence à la « réalité » de *sens commun*, celle qui est formée d'« objets matériels » et de « faits objectifs ». Il devient alors possible de *parler du* « *monde de la vie* » et, en se situant, cette fois, clairement en dehors de lui, il est possible d'exprimer quelque chose à propos de ses caractéristiques. Par ailleurs, le recours à ce concept permet d'introduire une distinction qui porte, non

³⁶⁸ « De telles erreurs [...] peuvent survenir [...] lorsqu'on attribue à tort une propriété particulière à la classe [ici, signification] plutôt qu'à un membre [ici, objet/action] (ou vice versa) [...] ».

³⁶⁹ Voir la présentation du concept (Lexique - Partie VII, p. 577) ; et les développements présentés plus haut (Chapitre III – Etape 2, p. 252 et suivantes).

³⁷⁰ *La Réalité de la réalité : Confusion, désinformation, communication* [Watzlawick, 1978]

seulement sur le rapport entre les « choses » et leurs significations, mais sur le rapport entre des significations ou « objets de pensée » de nature différente. Il s'agit des « objets de pensée » du *sens commun*, et des « objets de pensée » de « second degré » portant sur les premiers.

A propos du projet artistique, formant le contexte de la présente étape recherche, on peut considérer que l'objectif que je poursuivais était celui de transposer les significations, mises au jour au sein du *monde du discours* et des interprétations, vers le *monde de la vie*.

Ma connaissance à ce stade, de la théorie des types logiques et des concepts ethnométhodologiques, me permettait de concevoir l'existence d'une hiérarchie entre « ce qui se passe »³⁷¹ dans la vie, les propos tenus à ce sujet, et les analyses tirées de ces propos. Cependant, je n'étais pas en mesure d'appréhender la nature de cette hiérarchie, c'est-à-dire le fait qu'elle porte sur les significations qui apparaissent au sein de ces différents *mondes*. Et j'étais également très loin de pouvoir renoncer à la perception de *sens commun* de la « réalité »³⁷².

La méthode d'analyse de contenu des entretiens, développée par Patrice Ville, s'appuie également sur cette hiérarchie :

Analyser le contenu d'entretiens non-directifs pour en tirer une vision synthétique d'une situation, c'est prendre de l'altitude, monter progressivement d'une ligne qui représente le discours des interviewés (ligne a) vers une ligne qui représente le discours que nous tiendrons sur le problème posé (ligne b) ». [Ville, 2001, p. 125].

Le « discours » recueilli tout comme celui qui est élaboré par les chercheurs, est clairement défini comme l'expression d'un « système de représentations » :

³⁷¹ Je reviendrai ci-après sur l'ambiguïté de cette expression, tout comme celle de « situation ».

³⁷² Comme cela a été montré pour ce qui concerne l'« objet matériel » (Chapitre II - Etape 1, p. 212), l'idée qu'il n'existe pas de « réalité concrète », indépendante des significations socialement construites, peut être admise sur le plan théorique, mais cette idée est rapidement perdue de vue dès que l'on fait appel aux modes de raisonnement courants. Je constate, au cours de la rédaction de ces paragraphes (en septembre 2015), qu'à chaque occasion, je dois fournir le même effort conceptuel pour m'extraire de l'appréhension usuelle des « choses » et des « faits ». Je constate également que l'usage du mot « réalité », y compris lorsqu'il est employé en tant que concept, comme dans l'expression : « réalité de *sens commun* », renvoie constamment à la dimension « concrète » que recouvre sa signification usuelle.

L'entretien permet d'accéder à autre chose que des opinions : il ouvre la porte du système de représentations. Le problème n'est pas ce que les gens pensent de tel sujet, mais *comment ils pensent tel sujet*. La façon dont ils construisent le sujet nous révèle leur logique.

Mais les principes théoriques de la socianalyse ne comportent pas de concept permettant de définir la relation entre ces « discours » et la « réalité ». La « situation », le « sujet », ou « le problème posé », selon les expressions figurant dans les citations ci-dessus, est appréhendée selon la définition de *sens commun*³⁷³.

Lorsque j'ai découvert, à l'issue de la présente étape de recherche, que le schéma de synthèse représentait exclusivement des significations, l'énoncé proposé par Patrice Ville, reproduit ci-après, m'a semblé erroné :

Une situation sociale, c'est l'état d'un champ de forces à l'instant « t ». Comme un champ magnétique. On cherche les forces qui traversent les gens. On essaie de découvrir les forces sociales en faisant l'hypothèse qu'on va en trouver la trace, l'impact chez les personnes. Ce qu'on voit chez les interviewés, **c'est ce qui se passe dans la société**. [p. 124 – c'est moi qui souligne].

J'ai en effet lu l'expression « ce qui se passe » selon son sens usuel, c'est-à-dire désignant « les choses telles qu'elles *sont* dans la vraie vie »³⁷⁴. Par la suite, cette expression m'est apparue comme une parfaite illustration de l'ambiguïté du langage commun. La réponse à la question : « qu'est-ce qui se passe ? » ne consiste pas en une description « pure et simple » des mouvements effectués par des personnes, des objets manipulés ou des sonorités émises par les uns ou les autres. Elle consiste en l'expression, par les protagonistes, de leur définition de la scène qui s'est effectivement déroulée. Comme l'« objet matériel », la « scène qui s'est effectivement déroulée » n'est pas accessible en tant que telle, elle ne l'est qu'au travers de la signification qu'elle recouvre et des descriptions qui en sont données.

³⁷³ Voir les développements théoriques relatifs à cette question (cf. « La définition de la situation étudiée, Partie 2, p. 107).

³⁷⁴ Le fait de comprendre, que le schéma de synthèse, ainsi que les expressions du langage courant qu'il comporte, expriment des significations, ne me permettait pas pour autant de concevoir que le *monde de la vie* est également un monde déjà « interprété », un monde de significations.

VI.D.2. La réalité et la vérité

La question de la définition de la « réalité », qui a motivé mes travaux au cours de la présente étape de recherche, est assortie d'une autre question, celle de la « validité » des conclusions de l'enquête. Une des conséquences, de la conception de *sens commun* de la « réalité », est que celle-ci forme le critère d'appréciation de la « vérité ». Les « interprétations », qui peuvent être énoncées à propos des expériences vécues, sont considérées comme relevant d'appréciations subjectives, individuelles ou collectives, et sont le plus souvent négligées au profit de la recherche de « la réalité objective ».

Mon intention, durant la présente étape de recherche, était précisément d'établir en quoi l'« univers métaphorique de la saleté » était en relation avec cette « réalité objective ». Ayant établi que le schéma de synthèse représentait un « système d'interprétation », la question de sa validité restait posée. Sur quel critère fonder à présent cette validité ? Cette question sera au centre des travaux menés durant l'étape suivante (Etape 4 – cf. Partie V, p. 349), qui me permettra d'approcher la distinction entre le *monde du raisonnement* et le *monde de la vie*.

Je découvrirai en particulier que la validité des résultats repose sur la correspondance entre les *significations* exprimées par l'« univers métaphorique de la saleté » et les *significations* que les personnes attribuent à la question de la « saleté », et les sentiments qu'elles éprouvent. Comme on le sait à présent, la suite de la recherche montrera que l'« univers métaphorique de la saleté » est en fait une représentation des métaphores contenues dans le « discours », en particulier celle du « chaos » ; et montrera que « le chaos » est l'expression métaphorique du mot « désordre », lui-même, désignant la signification des mots « saleté » et « salir »³⁷⁵.

La fonction de la métaphore étant en effet d'illustrer des significations, et non pas les « choses elles-mêmes », comme la conception de *sens commun* permet de le penser. Le texte présenté précédemment (cf. p. 302), exposant les « postulats » du projet artistique destiné à restituer les résultats de l'enquête, considère en effet la métaphore comme une « transposition du réel » : « *La fable est une construction métaphorique*

³⁷⁵ Voir la présentation du *Modèle méta* (cf. « La lecture du discours selon le *Modèle méta* » - Partie II, p. 95).

qui transpose des éléments du réel, son récit est capable de “fabriquer du sens” dans le monde réel ».

Cette rectification étant faite, l’argumentation qui sous-tend le projet artistique que je souhaitais développer, se révèle pertinente. Il s’agit bien de restituer les significations, mises en lumière par les résultats de l’enquête, dans le cadre de la vie quotidienne. Plus exactement, il s’agit de restituer les significations, attribuées aux « choses » et aux expressions du langage courant, telles qu’elles sont socialement construites. L’idée que cette restitution puisse transformer le « réel » est valide également, si l’on considère qu’il s’agit de transformer le point de vue porté sur la « saleté » et les « salisseurs ». Le fait de modifier le point de vue, est exactement la définition du « changement de cadre d’interprétation » dont traitent les travaux présentés.

VI.E - Les suites de l’enquête : un séminaire sur le thème de la propreté

A l’issue de l’enquête, comme on l’a vu précédemment, j’avais envisagé de proposer un projet d’animation artistique à la Communauté d’agglomération *Plaine Commune* (cf. ci-dessus, p. 294). Les découvertes réalisées au cours de la troisième étape de recherche, intervenue en avril et mai 2006 et rapportée ci-dessus (p. 297), m’avaient permis de préciser mon argumentation et de concevoir les orientations de ce projet.

Les premières discussions ont été engagées en mai 2006. L’orientation artistique du projet n’a pas convaincu. Les discussions ont toutefois débouché sur la commande d’un projet d’intervention, portant sur l’amélioration de leur cadre de vie auprès des habitants de trois quartiers de l’agglomération. Le projet que j’ai présenté à la fin de l’été n’a pas non plus été retenu³⁷⁶.

La perspective d’organiser un séminaire interne, sur le thème de la « propreté des espaces publics », avait été envisagée par les élus de *Plaine Commune*, au cours des années antérieures. C’est finalement ce projet qui fera l’objet de la mission qui m’a été confiée de novembre 2006 à avril 2007. Le séminaire a été préparé sous la

³⁷⁶ Voir note n° 321, (p. 296) – Et voir annexes en ligne « Projet Espaces publics - août 2008 », <https://www.dropbox.com/sh/n3jtgw6kmgp2ydf/AAB9Dtcrb7Bv750Nu5AHSwzDa?dl=0>

responsabilité du directeur du « service de la propreté », en lien avec un Comité de pilotage composé d'élus des villes de l'agglomération. Intitulé « La propreté des espaces publics : Vivre en société, construire l'espace commun », il s'est tenu le 30 mars 2007.

VI.E.1. L'analyse de l'intervention des Collectivités dans l'espace public

Je me suis employée à développer les analyses réalisées sur la base du « schéma aux trois niveaux », que je nommerai plus tard « échelle théorique de référence ». Pour mémoire, celui-ci est composé d'« étages » représentant, de bas en haut : l'étage du territoire physique (lieu des objets matériels, et du corps humain) ; l'étage des actions (et des interactions sociales) ; l'étage des interprétations et des significations. Il existe un « mouvement descendant » qui va de la pensée à l'action, et de l'action à l'espace physique. Le premier représente les « raisons d'agir ». Le second représente la transformation que les actions produisent dans l'espace physique, les traces et les « signes tangibles » qu'elles y impriment. Le « mouvement ascendant » représente la perception des êtres humains, dont les corps « captent » les signes dans l'espace. Puis, en « remontant » à l'« étage » de la pensée, les signes perçus se voient attribuer une signification.

J'ai représenté l'« univers de désordre » ou la « crise de la ville », dépeints par le « discours » sur la « saleté », selon les « « étages » correspondant : au territoire, à l'espace social, aux notions de service public et d'autorité publique (cf. ci-dessous,). Par ailleurs, j'ai avancé l'idée qu'il existait une distorsion importante entre les intentions politiques, exprimées par les Collectivités, et les significations telles qu'elles sont perçues par les habitants, au travers de l'intervention concrète des agents des Collectivités dans l'espace public. La seconde figure, présentée ci-après (*Figure IV-18*), illustre ce raisonnement.

Le « mouvement descendant » qui va des orientations politiques aux conditions concrètes d'intervention des agents dans l'espace public, passe par une série de procédures, de contraintes matérielles et réglementaires, qui créent une rupture considérable entre les intentions initiales et les modes d'intervention effectivement pratiqués.

Figure IV-17 : Le discours sur « salir Saint-Denis »

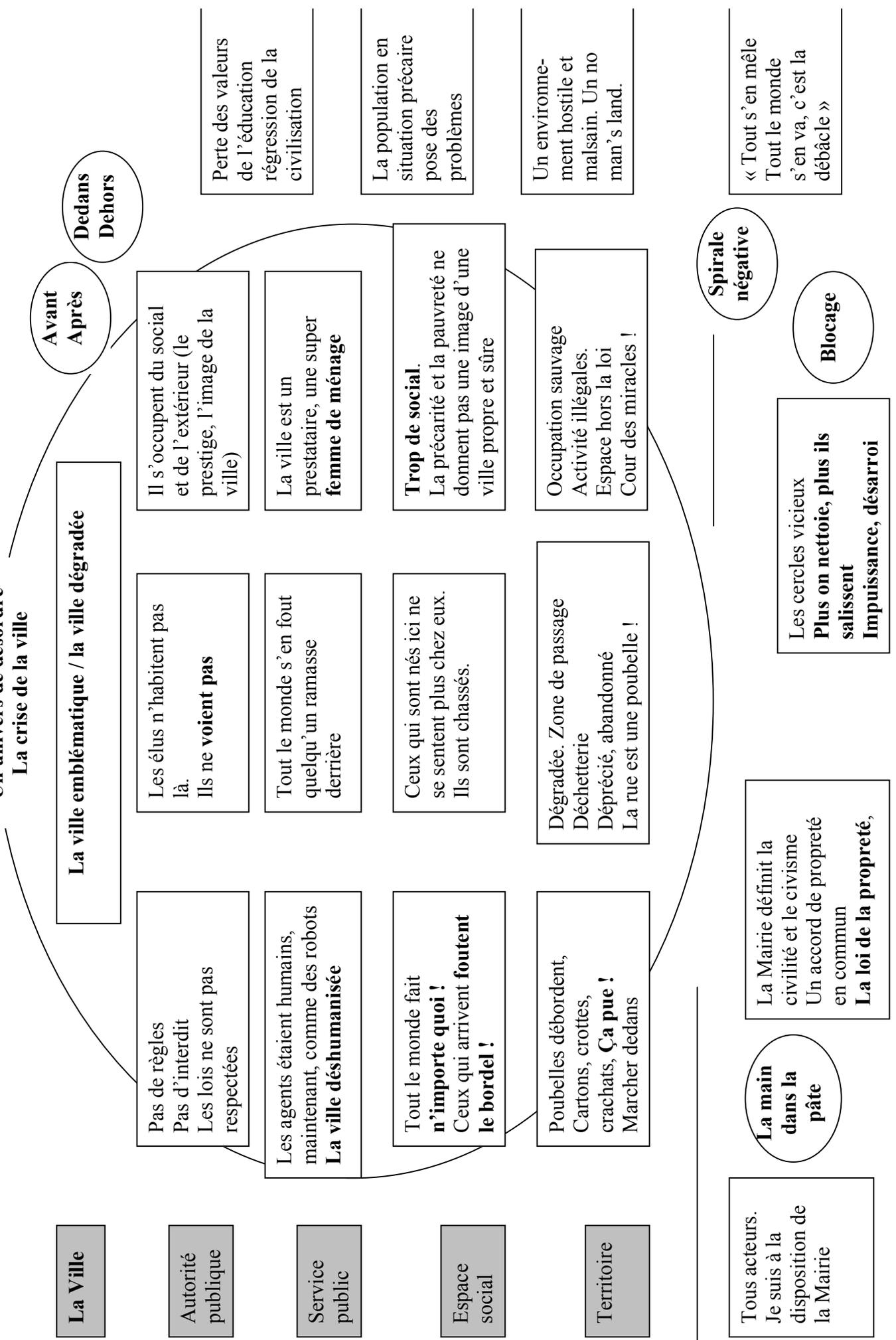
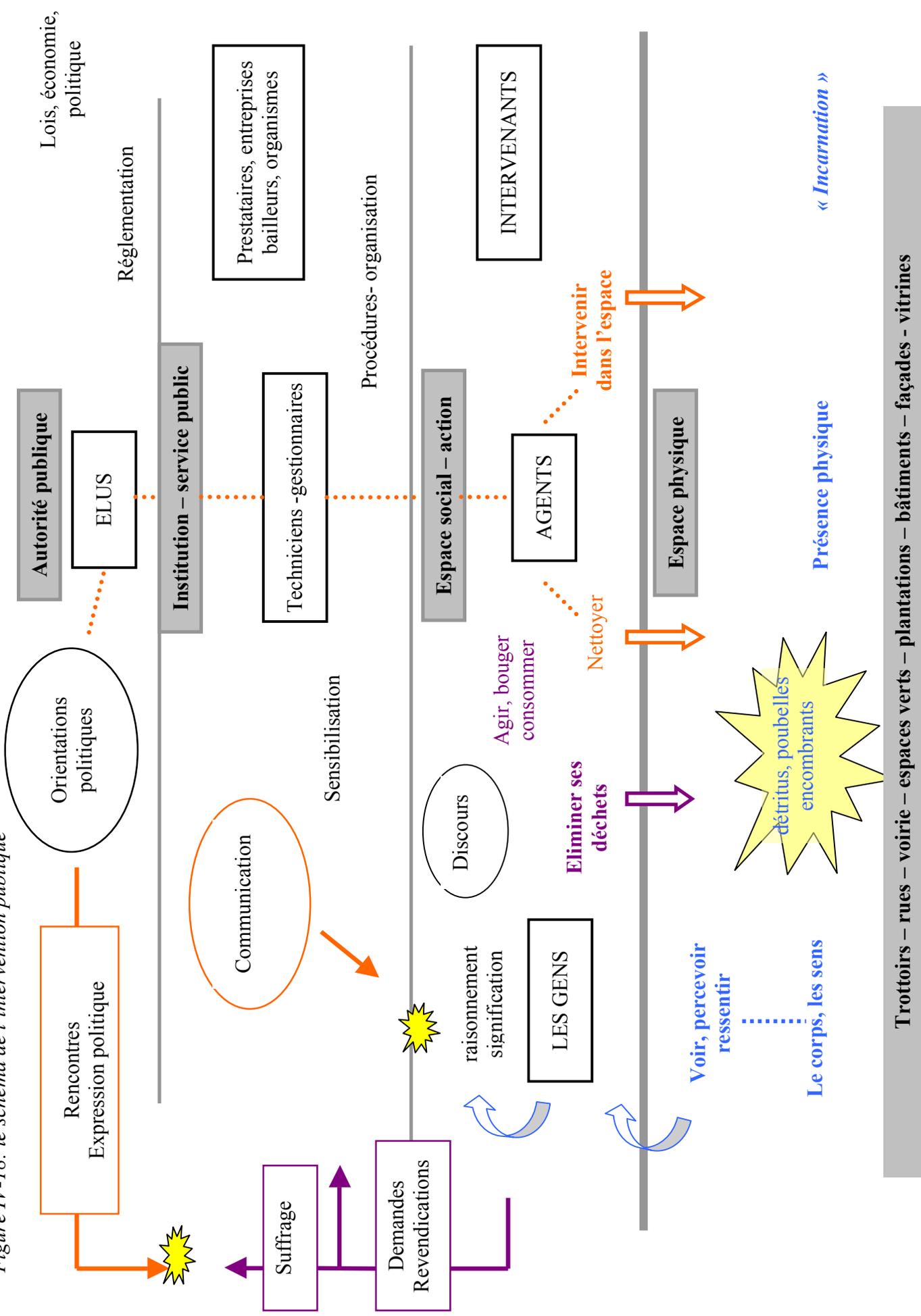


Figure IV-18: le schéma de l'intervention publique



Trottoirs – rues – voirie – espaces verts – plantations – bâtiments – façades – vitrines

Il existe des points de « friction » entre les Collectivités et les habitants, que j'ai représentés par des sortes d'« explosions » sur la figure indiquée. Ces « frictions ont lieu dans l'espace public, où les uns déposent des ordures et les autres les ramassent. Elles se produisent dans l'écart qui existe entre les messages délivrés par les Collectivités, destinés à encourager tel comportement des habitants, aux détriment d'autres. Ces « frictions » se produisent également au cours des réunions publiques, les représentants des Collectivités s'efforçant de transmettre ces messages et de faire valoir leurs initiatives, tandis que les habitants expriment leurs attentes et leurs revendications³⁷⁷.

Je n'ai pas eu la possibilité d'exprimer ouvertement ces analyses dans le cadre de la préparation du séminaire faisant l'objet de ma mission, comme on peut aisément le comprendre, mais je m'y suis néanmoins référée pour élaborer son contenu.

VI.E.2. L'élaboration du séminaire

En prenant appui sur les analyses développées ci-dessus, j'ai élaboré un tableau à « double entrée », permettant de formuler les questions issues des résultats de l'enquête, dans leur relation avec les différents « étages » composant les figures mentionnées ci-dessus. Ce tableau a constitué une sorte de « base de données », dont j'ai pu extraire des éléments pour nourrir les thèmes des trois tables rondes qui ont composé le séminaire³⁷⁸.

Les thèmes retenus, selon mes propositions, ont été les suivants : 1) La demande de propreté ; 2) L'usage de l'espace, le respect des règles ; 3) L'espace public, le lieu de l'interaction entre les individus et la Collectivité ; chacun proposant une approche différente du sujet. En référence aux « étages » des figures présentées plus haut, je situais la relation entre les différents thèmes de la manière suivante : « le thème 1 va du bas (l'espace, les sensations) vers le haut : formulation d'une demande à l'institution, le politique. Le thème 2 va du haut vers le bas : faire respecter, intégrer,

³⁷⁷ J'ai développé ces analyses au cours des étapes ultérieures de la recherche (voir l'Etape 6.0 - Partie V. Et en particulier, p. 416).

³⁷⁸ Voir annexes en ligne : « Séminaire Plaine Commune mars 2007 – construction débats », <https://www.dropbox.com/sh/n3jtgw6kmgp2ydf/AAB9Dtcrb7Bv750Nu5AHSwzDa?dl=0>

communiquer. Le thème 3 est l'intersection des deux : c'est là que "ça" se rejoint et que "ça se passe", non plus en discours, mais en actes »³⁷⁹.

Mon argumentation s'efforçait de « déplacer » la question de la « propreté », de l'approche technique concernant l'entretien de l'espace public vers une approche sociale et politique, touchant aux questions des rapports sociaux et de la mission des Collectivités :

[...] au-delà de la maintenance de l'espace, la notion de saleté/propreté se présente comme une question de société. En édictant la manière dont il convient de se comporter en société et dans l'espace commun, la « règle » de la propreté se réfère à une conception des rapports sociaux, du service public et de l'espace urbain. Face à la difficulté du maintien de la propreté, c'est l'ensemble de ces dimensions qui se trouve interrogé.

La fonction de la maintenance de la propreté apparaît ainsi comme la mission de la collectivité de construire et d'ordonner l'espace de la vie sociale, de maintenir « le pacte » entre les individus et la collectivité [³⁸⁰]. C'est donc sous plusieurs éclairages, à la fois technique, politique et sociologique, qu'il est proposé d'explorer cette difficile question.

J'ai défini ainsi ces trois dimensions : 1) Technique : les réalités concrètes : le travail des services, les réalités matérielles dans l'espace urbain (la place assignée aux déchets) ; 2) Politique : les missions de la collectivité, les rapports avec la population (la communication) ; 3) Sociologique : le vécu, les appréciations, les significations attribuées à la saleté/propreté. Ces dimensions traversent les trois thèmes. Les questions posées dans les trois tables rondes s'entrecroisent. Elles sont traitées sous des angles différents dans chacun d'eux.

Ma mission ne portait pas véritablement sur un travail de recherche, mais j'ai pu néanmoins consacrer une part de mes activités à échanger avec les agents, à accompagner certains d'entre eux sur leurs lieux de travail, à rencontrer les responsables des « unités territoriales » des villes de l'agglomération. J'ai pu ainsi recueillir leurs témoignages et mieux connaître la réalité de leurs conditions de travail. Je me suis appuyée sur les exemples recueillis pour nourrir le programme des

³⁷⁹ [Document de travail, 7/03/16 – non diffusé]. Les paragraphes qui suivent sont issus du même document.

³⁸⁰ J'ai emprunté cette expression à Italo Calvino [Calvino, 1991, p. 122-124]. Voir la citation plus loin (p. 416).

table rondes. Je souhaitais en effet mettre en avant la question de l'écart qui existe entre le point de vue des habitants et celui des professionnels, mais aussi celui qui concerne le point de vue des responsables et celui des agents. Il apparaissait en effet que les expériences et connaissances des agents ne parvenaient pas à « remonter » aux travers des différents niveaux hiérarchiques.

1) Le programme des tables rondes

Je reproduis ici un résumé du programme des trois tables rondes du séminaire³⁸¹ :

I- La demande de propreté.

I.1- La demande - Quelles attentes ? - Le témoignage des équipes, les expériences vécues ; Répondre à la demande : doit-on chercher à nettoyer toujours plus ?

I.2- La mission de la collectivité - Quel service public : quel niveau de service offrir, quelles revendications satisfaire ?; Quels engagements formulés par la collectivité ?

I.3- La concertation - Quel statut de l'habitant : ayant droit ou citoyen ?; Quelle place pour les services « opérationnels » ?; Quel dialogue : comment permettre à chacun d'avoir accès au « point de vue » de l'autre ?

II. L'usage de l'espace, le respect des règles

II.1- La place des déchets dans l'espace - Les réalités matérielles, pour les habitants, pour les services ; La ville « déshumanisée » : la place des « humains » dans l'espace urbain ? L'espace n'est-il pas porteur de « dérèglements » (la ville inversée) ?

II.2- L'élaboration de la « règle » - Selon quelles pratiques sociales, quels usages, quelles normes ? Les besoins : comment faciliter la gestion des déchets ?

II.3- La relation entre la collectivité et les habitants - Quel est l'impact de la sensibilisation ? Les sanctions : quels sont les résultats attendus ?

III. L'espace public : lieu de l'interaction entre les individus et la collectivité

III.1- Quel espace public - Est-il un espace commun (à tous) ou un espace « non privé » (à personne) ? Quelle place pour les habitants ? Quels espaces pour la vie Collective ?

³⁸¹ Voir annexes en ligne : « Séminaire Plaine Commune mars 2007 – programme débats », <https://www.dropbox.com/sh/n3jtgw6kmgp2ydf/AAB9Dtcrb7Bv750Nu5AHSwzDa?dl=0>

III.2- Interventions dans l'espace public - Le rôle des services : prestation « technique » ou mission publique. Le rôle des agents : rouage d'une organisation ou représentants de la collectivité ?; La mécanisation : quel différence d'impact (de lisibilité) entre l'intervention humaine et mécanique ?

III.3- Quelle collaboration possible entre les habitants et les services ? - Peut-on modifier le mode de relation « ayant-droit/prestataire » ? Peut-on inventer de nouvelles fonctions (associant médiation sociale et intervention technique) ?; Où et comment communiquer : comment inscrire l'information dans l'espace public ?

2) Le bilan

De l'avis de tous, les débats ont été d'une grande qualité. L'objectif rappelé dans le texte du compte-rendu³⁸² : « *La conduite des débats par des animateurs et contributeurs extérieurs à l'institution visait à favoriser la prise de recul recherchée* » a été atteint³⁸³ Les préconisations issues du séminaire envisageaient un « processus de changement » fondé sur quatre axes : 1) Cesser de répondre à « la demande » pour répondre aux besoins ; 2) Limiter le rôle des services à l'entretien de l'espace public, la « propreté » concernant l'ensemble de la collectivité ; 3) Simplifier la « règle » et l'adapter aux usages ; 4) réinventer les modes de collaborations entre les différents acteurs. Le projet de poursuivre ce travail avec les élus, les responsables des services et les agents, n'a pas connu de suite. Les services et les élus ont été mobilisés par d'autres priorité : l'accueil de la Coupe du monde de rugby en septembre 2007 et les élections municipales de mars 2008.

³⁸² Voir annexes en ligne : « Séminaire Plaine Commune mars 2007 – compte-rendu », <https://www.dropbox.com/sh/n3jtgw6kmgp2ydf/AAB9Dtcrb7Bv750Nu5AHSwzDa?dl=0>

³⁸³ Le rôle de contributeur a été tenu par des chercheurs que j'ai sollicité : Pierre Quettier et Chritine Ballavoine et Pierre Rabardel, professeur en psychologie et ergonomie à l'Université Paris 8 et habitant de Saint-Denis.